70-23,489

CHECROUN, Sylvia Lydie, 1931-
VOLTAIRE ET L AMITIE. [French Text].

Rice University, Ph.D., 1970
Language and Literature, modern

University Microfilms, A XEROX Company, Ann Arbor, Michigan
RICE UNIVERSITY

VOLTAIRE ET L AMITIE

by

SYLVIA LYDIE CHECOUN

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

DOCTOR OF PHILOSOPHY

Thesis Director's signature:

Hugo W. Topaz

Houston, Texas

May 1970
<table>
<thead>
<tr>
<th>TABLE DES MATIERES</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>INTRODUCTION</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>I. Traitement de l'amitié dans son oeuvre</td>
<td>13</td>
</tr>
<tr>
<td>II. Amour, Elégance et Estime</td>
<td>29</td>
</tr>
<tr>
<td>III. Courtisanerie</td>
<td>55</td>
</tr>
<tr>
<td>IV. Les Affaires</td>
<td>83</td>
</tr>
<tr>
<td>V. Solidarité des gens de lettres</td>
<td>148</td>
</tr>
<tr>
<td>CONCLUSION: Les consolations de l'amitié</td>
<td>207</td>
</tr>
<tr>
<td>NOTES</td>
<td>222</td>
</tr>
<tr>
<td>BIBLIOGRAPHIE</td>
<td>230</td>
</tr>
</tbody>
</table>
INTRODUCTION

On a souvent fait preuve d'injustice à l'égard de Voltaire. On l'a montré sous l'aspect d'un jeune épicurien uniquement préoccupé de son plaisir ou sous celui d'un vieillard sarcastique et méchant. On a parlé de son égoïsme, de sa passion destructrice, de sa légèreté. On l'a accusé d'étroitesse d'esprit, on lui a refusé toute capacité d'aimer, on est allé jusqu'à lui reprocher un complet détachement pour l'humanité:

Il n'aïmait pas; il était égoïste, et voilà pourquoi ce génie universel a été si étroit; universel par dispersion, étroit, borné et sans profondeur sur chaque objet ... Voltaire est superficiel parce qu'il est incapable de dévouement.

Seuls nous restent trop souvent le souvenir de sa lutte avec Fréron, ses propos acerbes à l'égard de Rousseau, son ironie mordante et la facilité avec laquelle il pouvait terrasser ses plus féroces ennemis. On oublie de parler de sa bienfaisance, de sa bonté même. Sous le masque d'espèglerie, à travers la malice de ses yeux se cachent cependant une certaine tendresse, une bonhomme indulgente, une générosité prête au pardon. Pourvu de nombreux amis il a donné plus qu'il n'a reçu. Sincère, il s'est efforcé avec obstination de préserver ces liens d'amitié qu'il voulait perpétuels, il a souvent fait preuve d'abnégation.
L'amitié ayant revêtu à ses yeux l'importance que lui accordaient les Grecs et les Romains (placée au centre de la vie morale, elle était ce qu'est l'amour pour les sociétés chrétiennes), il s'est souvent refusé d'ouvrir les yeux devant une trahison. Trompé, dupé par ses meilleurs amis, il a poussé la crédulité jusqu'aux bornes de la naïveté. Il s'est souvent interdit, par devoir, toute pensée malveillante à l'égard de ceux en qui il avait placé sa confiance et qui ne la méritaient pas. Acceptant les méfaits de l'amour et ses échecs, il n'a jamais pu se résigner à se passer de l'amitié.

Parler de Voltaire et de l'amitié semble provoquer une certaine réaction d'étonnement. Pour beaucoup cela paraît assez surprenant en effet. Dire que Voltaire avait un sentiment assez développé de l'amitié et qu'il se devouait pour ses amis soulève un certain scepticisme. On ne peut l'imaginer sous ce jour. Et cependant si l'on consulte sa correspondance ou les témoignages de ceux qui l'ont approché, on est bien obligé de se rendre à l'évidence. Voltaire a correspondu avec plus de sept cents personnes parmi lesquelles on distingue des rois, des impératrices, des magistrats et des ministres. Il comptait parmi ses amis des poètes, des mathématiciens et même des prêtres. Théodore Besterman indique le nom de plus de vingt personnes avec
lesquelles il aurait entretenu des relations épistolières
ininterrompues et plus de trente-cinq personnes avec les-
quelles il aurait correspondu pendant plus de vingt ans.
Ces chiffres assez considérables parlent par eux-mêmes et
rendent une telle étude assez convaincante.

Mais qu'est-ce que l'amitié pour Voltaire? Il l'expli-
que lui-même dans son Dictionnaire philosophique, "C'est un
contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses:

Je dis sensibles, car un moine, un solitaire peut n'être point
méchant et vivre sans connaître l'amitié. Je dis vertueuses,
car les méchants n'ont que des complices, les voluptueux
ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés,
les politiques assemblent des facteurs, le commun des hommes
oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans; les
hommes vertueux seuls ont des amis. Cestégus était le
complice de Catilina et Mécène, le courtisan d'Octave; mais
Cicéron était l'ami d'Atticus.

Pour bien comprendre le sens du mot "sensible" pour Voltaire,
il faut se référer à l'article "Sens commun" du même diction-
naire. Voltaire accorde à ce mot la valeur qu'il avait aux
yeux des Romains, valeur qui se rapproche beaucoup plus du
mot "sensible" en anglais. Quant à l'interprétation du mot
"vertueux", Voltaire précise bien qu'il n'y a vertu que par
rapport au bien fait à la société:

Un solitaire sera sobre, pieux ... mais je ne l'appellerai
vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont
les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il
n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous.
Voltaire pense donc l'amitié comme une vertu accordée à une élite, seule digne de la recevoir par suite de ses qualités morales et sociales. Elle apparaît comme la récompense attribuée à une nation hautement civilisée ou tout au moins sensible:

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs et chez les Arabes que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables, nous n'en avons pas de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

Voltaire, en effet, constate avec étonnement le peu d'importance accordé à l'amitié dans la littérature française. Il déplore cet oubli au sein de la littérature dite classique, car comment se vanter d'imiter les Grecs et les Latins quand on supprime cette affection qui occupait tant de place dans leur vie. Se rapportant aux œuvres écrites à ce sujet au dix-septième siècle, Voltaire ne voit que la fable "Les Deux Amis" de La Fontaine (Fables VIII.11) qui soit digne d'être retenue:

Il y a lieu d'être surpris que si peu de poètes et d'écrivains aient dit en faveur de l'amitié des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie (Moland, XXIII, 330-333).

Heureusement, le dix-huitième siècle semble avoir essayé de réparer cet oubli du siècle précédents puisque l'on trouve
certains traits assez forts sur l'amitié. Ainsi par exemple

La Henriade, propose une satire de ceux qui n'aient pas:

Il l'aimait non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le coeur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.

(VIII.317-24)

Tandis que le "Quatrième Discours sur l'Homme," fait un véritable éloge de l'amitié:

O tranquille amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon coeur!

(vv. 25-34)

L'amitié est ce qui permet à l'être de se multiplier.
Étant une affection nécessairement partagée, elle consiste,
en effet, à donner autant qu'à recevoir. Or donner, c'est se projeter en dehors de soi-même, c'est en somme se multiplier.
Aristote pensait que l'amitié était le seul acte capable de donner à l'homme le sentiment de son existence. Voltaire,
bièm souvent angoissé par le problème de l'existence, se jette dans l'amitié comme l'ultime refuge contre le doute. Animé
d'un besoin intense de s'attacher, il y apporte la même impétuosité que dans chacun de ses écrits, que dans chacune de ses luttes. Il est partout: au chevet d'un malade, au pied d'un mourant, à la noce de ceux dont il a favorisé le mariage. Sa maison est ouverte aux amis de passage, aux enfants d'anciennes connaissances, aux malades qui se rendent auprès de Théodore Tronchin, son médecin. Il se démène, écrit pour demander consultation à propos d'un malaise apparu chez l'un de ses hôtes. Sa femme de chambre est enceinte, il essaye de limiter les dégâts et tente de donner un père à l'enfant. Il oblige tout le monde, c'est sa façon à lui de cultiver son jardin: Multae sunt mansiones in domo patis mei. Voltaire écrit à Mme de Sauvigny, le 3 janvier 1769: "Ceux que nous avons obligés une fois semblent avoir des droits sur nous et lorsque nous nous retirons d'eux, ils se croient offensés" (Best. 14445). Et pourtant Voltaire ne se désiste pas malgré l'ingratitude souvent payée comme prix de ses services. Est-il insulté par l'attitude méprisante du Cardinal Tencin à Lyon qui lui refuse sa table sous le prétexte qu'il est mal vu à la cour, il n'en reçoit pas moins ses neveux, Monsieur et Madame de Montferrat venus pour faire inoculer leur fils unique contre la petite vérole. Faisant preuve de politesse et de délicatesse extrême à l'égard des femmes, il se montre tout aussi bienveillant avec les enfants. Il reçoit chacun
à bras ouverts. D'Alembert est-il annoncé en 1756 aux
Délices, il s'empresse de le mettre en relations avec tous
les hommes distingués de la région. Espiègle comme un
jeune homme, il favorise une rencontre secrète du Maréchal
de Richelieu qui a soixante-dix ans à l'époque, avec la
belle Madame Cramer parisienne égarée dans la calviniste
société genevoise, en éloignant le mari confiant sous un
faux prétexte. La belle rit au nez du vieillard ridicule
et l'aventure tourne à la farce, mais l'hôte de Ferney n'a
pas moins montré sa bonne volonté d'obliger un ami.

Toujours trop sûr de ses proches, il se laisse dérober
soit de l'argent, soit des papiers compromettants, soit encore
des œuvres manuscrites qui sont ensuite révélées au public
et qui lui attirent bien des ennuis. Il pardonne cependant
et avec souvent beaucoup de tact. L'amitié est ce qui
reste au fond de sa boîte de Pandore, elle le console de
bien des désillusions, elle le soulage même de la misère
des souffrances de son corps. Il écrit à Thiériot, son
inséparable ami : "Je fuis les hommes et je m'en trouve bien.
J'aime mes amis et je m'en trouve encore mieux" (23 août 1755,
Best. 5777). L'amour s'envole, les plaisirs disparaissent,
mais l'amitié reste toujours au coeur du sage, attendant qu'on
veuille la consulter. Cependant nul ne l'approche et chacun
la regrette.
Voltaire disait que Thiériot était un autre lui-même.
Il s'alitait quand l'autre était malade, il était sûr de ses malaises quand lui-même était couché terrassé par fièvre.
Il lui écrivait le 13 novembre 1721: "Comme la ressemblance de nos tempéraments est parfaite, je me porte aussi bien que vous. Je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac car j'ai eu une indigestion" (Best. 95). Voltaire n'a jamais pu oublier le fait que Thiériot est resté à son chevet quand il était atteint de la petite vérole. Il ne cessa de lui témoigner une amitié mêlée de beaucoup d'indulgence. Il le loge, l'entretient, passe sous silence de nombreuses indiscrétions dont quelques détournements de fonds, sollicite pour lui quelque emploi.

Cette lettre adressée, le 20 octobre 1724, par Voltaire à son ami, après que celui-ci a refusé un poste obtenu après beaucoup d'efforts de la part de Voltaire, montre l'esprit magnanime de celui-ci et sa sincérité:

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos résolutions. Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à monsieur de Richelieu qui a cru que j'ai voulu le jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur puisque vous demeurez avec nous. Je faisais trop de violence à mes sentiments lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré moi parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne vous empêche d'y aller et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que la santé (Best. 214).
Nettement influencé par les idées épiciennes de la société du Temple, Voltaire a une très haute idée de l'amitié. Elle est le seul lien qui soit permis à l'homme jaloux de sa liberté parce que, libre de se donner, elle est aussi libre de se reprendre. Elle est le mariage de l'âme et "ce mariage est sujet au divorce."

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour et l'estime. Aime ton prochain signifie secours ton prochain mais non pas jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est babillard, prête-lui ton argent s'il est dissipateur.  

Contrairement à l'amour, l'amitié apporte à l'âme toute sérénité car il s'agit souvent de donner plus que l'on ne reçoit et la réciprocité d'une telle intention de la part des deux amis amène un certain désintéressement de part et d'autre, donc une certaine paix intérieure.

Le mariage était considéré chez les Epicuriens comme l'entrave la plus nuisible à la liberté de l'homme puisqu'il créait des liens indissolubles. Il était regardé comme une nécessité naturelle, une obligation sociale et excluait l'amour que seule la courisane recevait à cause de sa beauté et de son intelligence. Il est intéressant de souligner que parmi les grands hommes du dix-huitième siècle seul Voltaire soit resté célibataire. D'autre part il est aussi intéressant de constater que toutes les femmes qui
ont eu quelque influence sur Voltaire ont été de beauté négligeable mais de grande intelligence. Emilie du Châtelet en est l'exemple le plus frappant.

L'amour est toujours fondé sur la vertu, sur l'estime et il n'aboutit jamais au mariage. Même avec Pimpette, cette folle aventure de jeunesse, Voltaire ne prononce jamais le mot mariage. Elle est sa maîtresse et ne peut être que cela et son amour est encore basé sur le respect de sa personne:

Vous savez bien ma chère ... que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche et leur vanité; regardez-moi comme un amant; mais regardez-moi comme un ami véritable. Ce mot renferme tout (2 janvier 1714, Best; 21).

N'oublions pas aussi le fait que le mot ami avait encore au dix-septième siècle le même sens que amant et que Voltaire encore bien classique les emploie souvent indifféremment. Il comparera ainsi ses amis à ses maîtresses et appellera ses maîtresses ses amis. "J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme et que tout Paris regrette et honore," écrit-il à Frédéric II de Prusse après la mort d'Emilie (15 octobre 1749, Best. 3487).

Beaucoup de doutes ont été soulevés à ce propos sur les relations entre Voltaire et Frédéric de Prusse à cause
de certains termes employés par Voltaire dans sa correspondance. Il semble que ces doutes soient sans fondement malgré la réputation de Frédéric. Embrasser son ami ou comparer son affection à celle d'une maîtresse était chose courante dans les moeurs du dix-huitième siècle et n'implique nullement des relations douteuses. Il suffit de lire certaines œuvres de Diderot ou ses pièces de théâtre pour s'en persuader. Voltaire d'ailleurs lui-même ne laisse aucun doute à ce sujet quand il parle de l'amour dit socratique dans son *Dictionnaire philosophique*:

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence ... Il est certain autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme; c'est le nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appelait les amants d'un jeune homme étaient précisément ce que sont parmi nous les ménins de nos princes, ce qu'étaient les enfants d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires: institution guerrière et sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes et des orgies ... Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui annihilerait le genre humain si elle était observée à la lettre."

L'amitié est un contrat dont les obligations plus ou moins fortes suivent la pente de la sensibilité des différents partis et qui s'exprime par le nombre de services rendus et la fidélité de chacun. Voltaire a sans aucun doute respecté avec foi les diverses clauses de ce contrat. Il suffit de considérer le nombre d'amis qu'il a obligés, le
cercle de parasites attachés à sa suite, le groupe d'écrivains sans talent qu'il a essayé en vain de faire percer, ceux dont il a corrigé les écrits avec sincérité et qui l'ont remercié par diverses trahisons, ceux qu'il a fait sortir de prison et qui se sont empressés de l'y jeter à son tour, ceux qu'il a sauvé de la faillite et de la ruine en leur ouvrant sa bourse, ceux qu'il a adoptés, dotés et lancés dans la vie pourvus d'un avenir souriant. Trahi, désabusé, Voltaire ne se décourage pas pour autant, l'amitié reste pour lui ce refuge des sages, cette consolation de la vie. Examinons ce traitement de l'amitié dans la vie et l'oeuvre de Voltaire.
CHAPITRE I

TRAITEMENT DE L'AMITIÉ DANS SON ŒUVRE

Un simple coup d'œil dans l'index de l'édition Moland des Oeuvres complètes de Voltaire permet de nous persuader de l'importance de l'amitié dans la pensée de l'auteur. Le mot y est fréquemment utilisé. On le retrouve dans ses épîtres, dans ses discours, dans son théâtre, dans ses œuvres historiques et surtout naturellement dans ses lettres.

Nous avons déjà vu comment Voltaire reproche aux grands hommes du dix-septième siècle de n'avoir pas su parler de l'amitié en des termes qui méritent d'être retenus, et comment à la définition faite par La Fontaine dans la fable "Les Deux amis," il oppose sa propre définition. Imitant encore La Fontaine qu'il a appris à admirer dès son plus jeune âge (n'oublions pas le fait que Voltaire a appris à lire avec les Fables), il dédie à madame de Fontaine-Martel d'abord, puis à Frédéric ensuite, un "Temple de l'amitié" calqué sur celui de "L'Hymen ou de l'amitié conjugale" de La Fontaine, ce qui soulève quelques remarques désobligeantes à l'égard de Voltaire de la part de Mathieu Marais qui écrit au président Bouhier, le 4 janvier 1733:

J'ai "Le Temple de l'amitié" tout entier, et c'est une plaisante idée d'en avoir chassé tout le monde pour y demeurer avec son amie à geler de froid. Ce n'est pas ainsi que
La Fontaine bâtissait ses temples, quand il disait sur "Le Temple de l'hymen ou de l'amitié conjugale."\(^1\)

Remarques d'autant plus désobligeantes que Mme de Fontaine-Martel meurt quinze jours après dans les bras de Voltaire.

Mme de Fontaine-Martel s'est si ennuyée de rester dans le temple de l'amitié toute seule avec Voltaire, qu'elle est morte. On dit que n'étant pas trop disposée à tous ses sacrements, Voltaire lui dit que cela retomberait sur lui; qu'après sa mort, on dirait qu'il l'avait pervertie et qu'elle devait les recevoir au moins par amitié pour lui, ce qu'elle fit sur le champ...\(^2\)

Voltaire avait en effet adressé cet hommage à l'amitié en 1733, à celle qui l'avait hébergé et protégé pendant près de deux années, juste avant qu'elle ne meure. "Le Temple de l'amitié," avait été écrit en 1732, le poète n'y avait ajouté que l'envoi:

```
Pour vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel.
Mon coeur est digne de l'autel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que je veux encenser,
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.\(^3\)
```

Flatterie de courtisan, il est vrai, car Voltaire conserve peu d'amitié pour cette dame si riche et siavarée, qui ne peut tolérer de liaisons autour d'elle.

Je crois qu'elle ne me a dans sa maison que parce que j'ai
trente-six ans et une trop mauvaise santé pour être amoureux. Elle ne veut pas que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle est d'être impuissant (à Cideville, 29 mai 1732, Best. 477).

Il faut cependant reconnaître pour la défense de Voltaire que la dame n'était pas du tout facile. Elle était détestée de tout le monde, même de ses domestiques, et, il aurait été très difficile pour quiconque de conserver des sentiments affectueux à son égard. Voltaire, au début avait cru trouver en elle une "déesse de l'hospitalité" : "Made de Fontaine-Martel, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le palais royal," écrit-il à Formont le 25 décembre 1731 (Best. 435). Il chante ses louanges à son ami Cideville: "J'ai fait jouer la pièce chez madame de Fontaine-Martel qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver" (3 février 1732, Best. 442). Peu à peu il déchante cependant. La comtesse est avare, la nourriture est mauvaise. Il ne la soigne pourtant pas moins: "Madame de Fontaine-Martel est malade, et moi aussi; il faut que je la veille, et j'ai besoin d'être veillé; il faut que je sorte et j'ai besoin d'être couché; il faut que je vous écrive mille choses, et je n'ai pas le temps d'écrire un mot..." (à Cideville et à Formont, 10 mai 1732, Best. 471).

La déception est à son comble quand il essaie en vain de faire entrer le petit abbé Linant, son nouveau protégé,
chez sa bienfaitrice récalcitrante. Linant lui avait été recommandé par son ami Cideville et comme toujours, ne reculant devant rien pour oblier ses amis, Voltaire avait tout fait pour aider le jeune homme. Madame de Fontaine-Martel refuse cependant d'accorder sa protection à ce nouveau parasite. Son expérience avec l'autre protégé de Voltaire, Thiériot, l'a suffisamment refroidie. Elle lui avait octroyé une pension de douze francs et il n'avait rien fait pour lui montrer sa gratitude. Cela l'a rendue sage, explique Voltaire à son ami Cideville, et elle ne veut entendre raison (29 mai 1732, Best. 477).

Voltaire est d'autant plus fâché par ce refus qu'il croit sincèrement au talent du jeune homme. Celui-ci semble digne de toute considération et sa requête auprès de la comtesse semblait des plus justifiées. Linant est jeune et sage, Il a de l'esprit et de la bonne volonté, ses vers sont gracieux et assez réussis. "Je suis fort trompé," écrit-il encore à Cideville, "ou ce jeune homme a le véritable talent, et c'est ce qui augmente encore le regret de ne pouvoir vivre avec lui." Il tient de semblables propos à Formont dans une lettre datée du même jour. Cette affaire l'afflige d'autant plus qu'il y avait vu un moyen de se rendre utile auprès de ses amis.

Désireux de plaire, il s'acharne à placer Linant. Il
s'adresse alors à la marquise du Deffand pour lui demander de bien vouloir considérer pour ce dernier la place de lec-
teur auprès de la duchesse du Maine qu'on vient de lui proposer:

Je voudrais de tout mon coeur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine s'en acquittera mieux que moi (?c. mai 1732, Best. 486).

Ce serait faire une bonne action, car ce jeune homme est certainement digne d'attention. Il est d'ailleurs chaudement recommandé par monsieur Formont qui n'accorde pas ses faveurs à la légère. Voltaire se démène comme il peut; il est cependant obligé de s'avouer vaincu. Linant après un séjour à Paris est renvoyé à Rouen auprès de Cideville. "La première année sera peut-être un peu rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement, il me paraît sage et d'une vertu douce," écrit le poète déçu à son ami Formont (10 juillet 1732, Best. 487). On comprend alors le ressentiment de Voltaire à l'égard de sa protectrice: "Madame de Fontaine-Martel a été assez abandonnée de dieu pour n'en vouloir pas" (à Cideville, 27 juin 1732, Best. 482).

Malgré tout cela, Voltaire n'envoie pas moins le fameux "Temple de l'amitié," en 1733, à celle qui l'hébergeait dans une maison dont il était le maître et dépensait près de quarante mille livres de rente pour le divertir: "Pour vous,
solide et tendre amie / J'ai bâti ce temple immortel...

Il écrit à Cideville, juste après la mort de celle-ci: "J'ai perdu comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de Fontaine-Martel, c'est-à-dire que j'ai perdu une bonne maison ..." (27 janvier 1733, Best. 544). Cependant son dévouement est indubitable. Il garde la malade la nuit, s'occupe de l'entretien de la maison le jour, veille à ce qu'elle reçoive les derniers sacrements au moment de sa mort, et tente, en vain d'ailleurs, de la faire revenir sur sa décision de ne rien laisser sur son testament à une pauvre jeune fille qu'elle avait recueillie par charité. Quant à lui, il est dans l'embarras de chercher un autre toit et de démêler ses meubles confondus avec ceux de la baronne. Il va enfin pouvoir terminer sa tragédie, Adélaïde du Guesclin, qu'il avait délaissée au chevet de sa malade. "Adieu," écrit-il à Formont, "je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu, je vous aime autant que je vous estime" (27 janvier 1733, Best. 545).

Pourquoi l'amitié est-elle si difficile à trouver chez les hommes? se demande Voltaire avec beaucoup d'amer-tume. Chacun semble agir en son nom et cependant personne ne la connaît vraiment. Dans ce "Temple de l'amitié," érigé par Voltaire, tout y semble languir:
De l'Amitié le prix fut laissé là;  
Et la déesse en tous lieux célébrée,  
Jamais connue et toujours désirée;  
Gela de froid sur ses sacrés autels:  
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

Voltaire accepte de se passer de bien des choses mais jamais il ne renonce à l'amitié. Il y puise l'énergie que sa santé chancelante absorbe. "Le peu de force que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne, c'est elle qui me met la plume à la main," explique-t-il à Cideville (5 décembre 1733, Best. 664). Les hommes sont bien méchants et souvent bien malheureux de ne la connaître pas. Lui, y trouve la consolation de ses nombreuses déceptions:

O hommes, vous êtes trompeurs et indignement superstitieux ou calomniateurs! Vous êtes des monstres, mais il y a des Cideville, il y a des Emilie. Cela fait qu'on tient à l'humanité et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passer tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et j'en suis trop heureux (à Cideville, 23 mai 1734, Best. 727).

Fidèle à la tradition épicurienne de chanter les louanges des amis disparus, Voltaire va adresser ses regrets aux mânes de son ami Génonville, six ans après la mort de ce dernier. Génonville, en effet, meurt en 1723. "Aux mânes de M. de Génonville," ne paraîtra qu'en 1729:

Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour,  
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;  
Mais jamais l'amitié ne fuit le coeur du sage.
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens; De ton aimable esprit nous célébrons les charmes; Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens.

Et cependant, Voltaire a tout lieu d'en vouloir à son ami. Il lui avait enlevé sa maîtresse.

Suzanne-Catherine Gravet de Corsembleu de Livry était une jeune fille férue de théâtre que Voltaire avait rencontrée lors de son exil à Sully en 1716. Devenu son amant, Voltaire tente de la pousser dans le milieu théâtral. Il l'introduit à la Comédie-Française où elle fait ses débuts dans le rôle de Jocaste d'Œdipe, en 1719. Malgré toute sa bonne volonté, Voltaire est obligé de reconnaître que la belle n'a pas les qualités requises pour la tragédie; il la dirige alors vers la comédie où elle joue le rôle de Lisette des Folies amoureuses de Regnard. Elle sera finalement licenciée en 1722 et partirà pour l'Angleterre pour tenter sa chance. C'est là qu'elle rencontre le marquis de Gouvennet qui lui demande de l'épouser. Bien des années après Voltaire se voyant refuser la porte de cette amante infidèle et ingrate écrit la fameuse épître des "'Vous' et des 'tu'"

Revenons cependant en arrière, vers les belles années de jeunesse où Voltaire follement épris se voit supplanté aux yeux de sa maîtresse par son meilleur ami, Génonville (en réalité Nicolas de la Faluère appelé communément Génonville, du nom de sa mère, Louise-Rernée Duplessis de Génonville).
Voltaire apprend qu'il est trahi par les deux êtres qu'il
chérît le plus, il pardonne avec une délicate indulgence.
L'amitié vaut bien qu'on lui sacrifie l'amour-propre, écrit-
il au duc de Sully:

Pour notre petit Génonville
Si digne du siècle passé...
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable et facile;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaité.
Je sais que par déloyauté
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Un autre eût pu s'en courroucer;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie (18 août 1720, Best.
89).

Et pourtant cela avait été une très forte désillusion pour
Voltaire, si forte semble-t-il, qu'il pense se détourner
à jamais de l'amour et de ses perfidies. Il écrit à la
marquise de Mimeure en juillet 1719:

Vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouve davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait, j'y renonce pour la vie (Best. 83).

Pour Génonville, aucun mot de reproche. Il l'invite à venir
à la campagne lui tenir compagnie, il s'inquiète auprès de
Thiériot de ne recevoir aucune nouvelle de lui, s'enquiert
de sa santé: "Génonville ne m'écrit point. Est-ce qu'il
n’aurait point reçu mes lettres ou qu’il serait malade ou qu’il ne soucierait plus de son vieil ami?" (12 décembre 1722, Best. 137).

Six ans après sa mort, Voltaire lui adresse encore cet hommage à l’amitié, ce monument d’amour immortel qu’est le poème "Aux mânes de M. de Génonville." Il lui rappelle avec nostalgie, les temps heureux de leur jeunesse. La trahison est ici évoquée comme un souvenir enchanteur:

Il te souvient du temps où l’aimable Egérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
Tout réunissait nos trois cœurs.

N’en déduisons pas cependant que Voltaire est de ceux qui aiment partager ses amours ou se plaît à vivre comme Rousseau dans une situation en triangle. Il sacrifie plutôt son amour à l’amitié.

Dans Zadig, Voltaire décrit une situation semblable. On va décerner "le prix de la générosité" attribué que tous les cinq ans à Babylone à celui des citoyens qui aurait accompli l’action la plus généreuse de l’année. Le premier satrape présente alors au roi un jeune homme qui, bien qu’éperdu-ment amoureux de sa fiancée, l’aurait cédée à son meilleur ami qui se mourait pour elle:

On admirera le roi et Zadig. Le juge qui avait donné son bien,
l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat
qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse,
reçurent les présents du monarque.

Voltaire nous montre ainsi que nulle maîtresse n'est digne qu'
on lui sacrifie sa mère ou son ami.

Un autre conte, Jeannot et Colin, illustre les devoirs
de l'amitié à la manière de la fable des "Deux amis," de La
Fontaine, mais la France n'est malheureusement pas le Monomo-
tapa. La société avec ses valeurs superficielles de titres
ou d'argent peut éloigner de tels amis que sont Jeannot et
Colin:

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils
s'aimaient beaucoup et ils avaient ensemble de petites privau-
tés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours
avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Un nuage cependant. Le père de Jeannot, devenu marquis de
la Jeannotière, rappelle son fils à Paris et Colin apprend
alors à connaître la tristesse d'être abandonné par son
meilleur ami. Jeannot le regarde avec un sourire de protec-
tion et un air de supériorité puis s'éloigne méprisant.
Colin écrit des lettres qui restent sans réponse; il en
tombe malade de douleur.

Cependant chaque histoire a sa morale et Jeannot va se
rendre compte de la valeur de la vraie amitié quand, ayant
perdu sa fortune, il se retrouve sans amis. Colin, lui,
ne l'a pas oublié. Il l'accueille les bras ouverts: "Tu
m'as abandonné," lui dit-il, "mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours."

Ce contact avec les réalités de la vie qui réveille Jean-not et lui fait entrevoir la valeur de la vraie amitié a été sans aucun doute la propre expérience de Voltaire. La marquise de Bernières se rend à l'opéra avec le chevalier de Rohan au moment même où lui-même est obligé de s'expatrier après les pénibles circonstances de la malheureuse bastonnade de l'Hôtel de Sully. Situation assez ironique d'ailleurs car Voltaire avait longtemps bataillé auprès de Jean-Nicolas Francine, directeur de l'Opéra, pour faire octroyer une loge à la marquise:

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion ... Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus (16 (27 n. s.) octobre 1726, Best. 295).

Thiériot, le fameux Thiériot, lui, fait le mort. Voltaire demande à la marquise de lui donner de ses nouvelles car il n'a donné aucun signe de vie: "Dites à Thiériot que je veux absolument qu'il m'aime ou quand je serai mort ou quand je serai heureux. Jusques là je lui pardonne son indifférence" (10 avril 1726, Best. 259). De la Bastille, il écrit à Thiériot lui-même: "J'ai été accoutumé à tous les
malheurs, mais pas encore à celui d'être abandonné de vous entièrement" (10 avril 1726, Best. 267). Ce ne sera pas la dernière fois que Voltaire aura à se plaindre de la trahison de celui-ci. Avec l'affaire Desfontaines, on découvrira le degré de bassesse de celui que Voltaire ne veut pas renoncer d'appeler son ami. L'histoire de Baculard d'Arnaud, Ximénès ou La Harpe seront encore des exemples de ce réveil brutal à la perfidie de la nature humaine.

Dans L'Enfant prodigue, comédie en cinq actes jouée en 1736, Voltaire peint le portrait de faux amis. Euphémon discute avec son valet Jasmin:

Tu les as vus chez moi toujours admis, 
M'importunant souvent de leurs visites, 
A mes soupers délicats parasites
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant, 
Et sur le tout empruntant mon argent;

... ... ... ... ... ...
Lorsqu'à Bordeaux, je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tant prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse:
Puis au sortir, malade et sans ressources
Lorsqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir, mourant, inanimé

... ... ... ... ... ...
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître.

Jasmin avec son bon sens populaire s'étonne de la naïveté de son maître: "Comment sont faits les gens qu'on nomme amis!"

Voltaire ne doute pas qu'il existe de vrais amis et
refuse d'accepter le fait que l'amitié soit mise au même rang que les vilaines passions que sont l'avarice, l'ambition, l'orgueil ou le despotisme. Dans son livre De l'esprit, Helvétius avait en effet établi un parallèle, assez défavorable d'ailleurs, entre l'amitié et les autres passions. La force de l'amitié ne venait que du besoin que les hommes ont les uns des autres: "Nulle amitié sans besoin: ce serait un effet sans cause." Il s'ensuit que l'amitié comme les autres passions est l'effet immédiat de la sensibilité physique:

Dans ce siècle, l'amitié n'exige presqu'aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font solliciteurs banaux des affaires d'autrui pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire, d'autres rendent des services, mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui et de la perte de leur liberté; quelques autres enfin se croient très dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, et qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

De plus, ajoutait l'auteur, la vertu n'est pas la qualité absolument nécessaire à sa naissance ou à sa survivance. Deux conspirateurs peuvent être liés par l'amitié la plus vive. Ainsi: "La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit."  

Voltaire ne pouvait décidément pas passer sous silence ce mauvais traitement infligé à l'amitié. Il soutient
Helvétius par esprit de solidarité de gens de lettres mais s'indigne cependant de voir ainsi niée la base essentielle de l'amitié qu'est la vertu. Il a bien spécifié, lui au contraire, dans son Dictionnaire philosophique, que sans vertu il ne saurait y avoir d'amitié. Voltaire a une profonde admiration pour Helvétius, cet homme d'affaires qui a abandonné un emploi lucratif pour se consacrer aux lettres. Il souffre sincèrement de le voir ainsi persécuté (De l'esprit, a été brûlé sur les marches de Notre-Dame par le bourreau) mais il exprime assez ouvertement sa désapprobation avec les idées exprimées dans le livre. Il confie à Thiériot:

J'aurai pu me plaindre de ce livre, et je ne sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens. Mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus (24 décembre 1758, Best. 7283).

Il ne cache pas à l'auteur son mécontentement. Helvétius lui a adressé son livre impossible à trouver autre part. Voltaire le remercie franchement:

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute; c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions. Elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort (17 xbre (1758), Best. 7273).

Quiconque s'applique aux lettres est digne d'amitié et Voltaire regarde comme un frère ou même comme un fils tout
poète, musicien, sculpteur soucieux de préserver la valeur des lettres et des arts, à condition toutefois qu'il ait de la probité. Les hommes ne sont pas sur la terre pour s'égorger les uns les autres, mais pour s'aimer. Ils sont les seuls parmi les animaux à connaître les charmes d'une tendre amitié. Il a dédié le quatrième "Discours en vers sur l'homme" à Helvétius qui semble être l'apothéose sublime de l'amitié:

O divine amitié! féelicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis,
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures:
Sans toi tout homme est seul, il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un coeur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage!
CHAPITRE II

AMOUR ÉLÉGANCE ET ESTIME

Tout comme les Grecs, Voltaire pensait que l'amitié, affection purement virile, ne pouvait être partagée par les femmes. Il les aimait bien, mais ne leur faisait aucune confiance. Les femmes n'étant capables que de sentiments passionnées ou passagers ne pouvaient à ses yeux goûter les joies de l'amitié. Seules quelques unes, à cause de leurs qualités extra-génétiques, à savoir leur intelligence ou leur éducation, étaient susceptibles d'accéder au titre d'amie. "La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence," écrit-il à la marquise de Bernières, "mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié" (16 octobre 1726, Best. 295).

On sait que Voltaire avait encore tort dans ce jugement. On a en effet pu constater de l'insouciance et de la légèreté de madame de Bernières à propos de son apparition à l'Opéra avec le chevalier de Rohan-Chabot. À son retour d'Angleterre il est bien obligé de se rendre compte du changement d'attitude de la marquise à son égard. Sa froideur est si évidente qu'on l'entend déclarer avoir plus d'amis à Constantinople qu'à Paris. Cependant il faut reconnaître à l'actif de la marquise, que bien qu'étant en termes assez froids avec Voltaire au moment de l'affaire Desfontaines, elle n'a pas
comme Thiériot nagé entre deux eaux et a offert un démenti officiel aux accusations erronées de Desfontaines qui chargeait Voltaire de rapines à l'égard des de Bernières.

Voltaire se méfie des femmes qui sont souvent infidèles, il se méfie de leur attachement, il se méfie de leur amour qui risque souvent de corrompre l'amitié. Dans Zadig, l'épisode du nez montre d'une façon assez plaisante l'inconstance des femmes. Azora n'hésite pas à remplacer son époux par son meilleur ami sans toutefois mesurer l'étendue de son acte. Voltaire décrit l'affaire avec son ironie habituelle:

Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit.¹

Non seulement les femmes peuvent corrompre l'amitié, mais elles sont capables d'alimenter des liens d'inimitié. Cunégonde est à la fois la maîtresse d'un juif et celle d'un inquisiteur. Elle s'étonne que Candide ait pu en deux minutes tuer à la fois le juif et le prêtre: "Ma belle demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux et fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus."² L'amour est chose si étrange que quand il est quelque part, il y veut tout dominer. Candide part dans un voyage autour de la terre pour retrouver Cunégonde. L'Eldorado vaut bien mieux que le château de sa naissance mais Cunégonde n'y est pas.
Candide ne peut donc pas y rester, il lui faut prendre de l'or pour pouvoir conquérir enfin sa bien-aimée.

Panglos, lui même, l'optimiste inébranlable, se retrouve dans un état assez piteux. "Hélas!" dit-il à Candide horrifié qui ne reconnaît pas en ce mendiant ravagé le plus grand philosophe de la terre, "C'est l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le tendre amour." "Je l'ai connu," répond Candide, "cet amour, ce souverain des coeurs, cette âme de notre âme; il ne m'a valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cu." 3

De toutes les femmes que Voltaire ait jamais aimées, Emilie est la seule à mériter à ses yeux le nom d'amie. Leur amitié qui s'est poursuivie pendant une période de vingt années malgré de nombreux orages et certaines difficultés (infidélités de part et d'autre) est digne d'être retenue. Elle peut être considérée comme l'exemple même de cette amitié que les jeunes couples d'aujourd'hui tentent de réaliser. Une union basée sur l'estime et le respect de chacun et surtout sur la liberté de se prendre ou de se laisser sans qu'aucun lien de mariage n'ait à intervenir.

Emilie est bien souvent tyrannique et difficile à satisfaire, mais elle est digne de tout effort, de tout compromis. Elle est tellement supérieure à son époque et à son sexe qu'on peut lui pardonner bien des faiblesses et bien des crises.
Voltaire s'énerve bien souvent et il s'ensuit de fréquentes ruptures assez violentes d'ailleurs. Cependant il reviennent vite l'un à l'autre poussés par un besoin invincible d'intellectualité. Emilie est douée d'une intelligence assez vive et possède des connaissances assez éclectiques. Voltaire y trouve lui-même une certaine émulation. Il se passionnera pour les sciences et la métaphysique; elle apprendra l'histoire. Voltaire écrit à l'abbé de Sade:

J'avouerai qu'elle est tyrannique.
Il faut pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique,
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique et qui préfère l'amitié d'Emilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenter dans mes bornes" (29 août 1733, Best. 628).

La vie à Cirey est une vie laborieuse. Madame du Châtelet passait ses nuits à écrire ou à lire et ne se mettait souvent au lit qu'à sept heures du matin pour le quitter à neuf ou dix heures au plus tard. Voltaire s'enfermait lui aussi dans sa chambre et il fallait souvent l'arracher à son secrétaire pour le faire venir à table où le repas était déjà aux trois quarts terminé. Plein de prévenance et de délicatesse à l'égard de sa maîtresse, Voltaire essayait, s'il ne boudait pas ou n'était pas préoccupé, de rendre hommage à son hôte en soutenant une conversation des plus brillantes et des plus animées. Leurs distractions étaient diffé-
rentes. Emilie aimait monter à cheval tandis que Voltaire chassait. Souvent animés d'intérêts différents, ils suivent des chemins différents mais se soutiennent néanmoins contre les attaques du dehors. À l'égard de madame de Graffigny soupçonnée d'avoir dérobé le manuscrit de La Pucelle, Emilie se montre beaucoup plus intransigeante que Voltaire. Elle ne peut non plus se résoudre à pardonner à Thiériot sa lâcheté vis-à-vis de Voltaire lors de l'affaire Desfontaines. Voltaire peiné devant l'attitude de son ami lui demande avec tristesse et mansuétude:

Pourquoi avez-vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame du Ch? Dans les circonstances présentes: au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère. Elle regarde l'amitié comme un noyau si sacré, que la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime (7 janvier 1739, Best. 1666).

Ils essaient tous deux, chacun de son côté, de ménager l'autre et de lui éviter toute affliction.

Voltaire à son tour soutient Emilie quand elle se trouve profondément blessée par l'attitude de Maupertuis pour qui elle avait une profonde admiration. On ne sait exactement les causes de la brouille entre Koening et Emilie mais on sait que c'est Maupertuis qui corrigeant les thèmes mathématiques d'Emilie lui avait désigné ce dernier comme professeur de géométrie. Emilie se brouille avec Koening et Mau-
pertuis soutient fermement son ami contre la marquise.

Voltaire n'hésite pas à écrire à Maupertuis pour lui deman-
der de bien vouloir rectifier son attitude vis-à-vis d'Emilie:

Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui après tout est la seule qui puisse vous entendre et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre. Ecrivez-lui. Un homme a tou-
jours raison quand il se donne le tort avec une femme. Vous retrouverez son amitié puisque vous avez toujours son estime (21 juillet 1740, Best. 2139).

L'amitié d'Emilie vaut bien celle de tous les rois.

Voltaire n'hésite pas à abandonner Frédéric pour celle-ci quand elle l'appelle à son secours: "Vous êtes fait pour être mon roi," lui écrit-il juste après son départ, "c'est donc à mon roi que j'écris; et je vous apprends, rex amate, que je suis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philosophie, les grâces, la miberté, l'étude" (30 mars 1737, Best. 1247). Il lui avait d'ailleurs avoué auparavant qu'il n'aurait jamais quitté Cirey sans les fâcheuses persécutions qu'avait soulevées la publication du "Mondain."

On avait en effet crié à l'hérésie et au scandale parce que Voltaire s'était permis certaines libertés avec Adam et Eve.

Emilie craignant pour la sécurité de son amant l'aurait elle-
même décidé à fuir pour se réfugier à la cour du roi de Prusse.

Voltaire s'explique avec une franchise assez remarquable:

Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey, il y a un mois. Madame du Châtelet dont l'âme est faite sur le modèle de la
votre et qui a sûrement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans sa cour que je préfère sans hésiter à celle de tous les rois de la terre, et comme philosophe, et comme homme libre (à Frédéric, 1 mars 1747, Best. 1235).

En 1745, Voltaire est à Versailles. Il y savoure ses succès, il déborde d'ivresse devant l'accueil fait par la cour à sa Princesse de Navarre. Cependant, l'amitié et ses devoirs le poussent à accompagner Émilie à Châlons où son fils est atteint de la petite vérole. Il est obligé de rester en quarantaine à cause des craintes de contagion. Il en souffre mais ne se plaint pas car pour lui cet exil qui le sépare de tous ses amis est tout à fait naturel à cause des liens qui l'attachent à Émilie.

Et cependant ces liens ne sont plus tout à fait ceux qu'ils avaient coutume d'être. Madame Denis est en effet entrée en scène et si l'on en juge par les propos tenus par Voltaire à sa nièce dans cette lettre en italien, leurs rapports sont loin de se limiter à l'innocente affection que l'on trouve d'habitude dans une telle parenté:

La cour, le monde, les grands m'ennuient. Je ne serai heureux que quand je pourrai vivre avec vous. Votre société et une meilleure santé me rendraient heureux. Je vous embrasse mille fois. Mon âme embrasse la vôtre, mon vit et mon cœur sont amoureux de vous. J'embrasse votre gentil cul et toute votre adorable personne (à madame Denis, décembre 1745, édition Gallimard (La Pléiade), 1963, ne se trouve pas dans Correspondance de Besterman).
On ne peut s'empêcher, à la lecture de cette lettre, de s'apitoyer sur Emilie qui se trouve en face de la froideur de Voltaire que celui-ci met au compte de l'âge. On comprend davantage pourquoi celle-ci rejetée ainsi par son amant a trouvé le besoin de se consoler dans les bras de Saint-Lambert et encore mieux le pardon généreux de Voltaire au moment de la découverte de la trahison:

Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît; jouissez de ces instants trop courts: un vieillard, un 4 malade comme je suis, n'est pas fait pour les plaisirs.

Il faut cependant remarquer que Voltaire, malgré l'attraction purement physique qui l'attire vers madame Denis et lui fait souhaiter d'être à Paris près d'elle, persiste dans son admiration pour la marquise et lui reste attaché. Il s'indigne fortement devant les attaques de certain pamphlet qui traitait la marquise de folle connaissant les atomes mieux que sa propre famille et se moquait de sa prétention d'être philosophe malgré le désordre de ses propres passions:

Vous m'avouerez, que c'est une étrange façon de parler d'une femme qui est respectée dans l'Europe par ses talents uniques, et qui loin d'abandonner sa famille, a su procurer à son mari et à son fils des places importantes, a marié sa fille au premier seigneur de Naples, et vient de liquider les dettes de sa maison (2 février 1748, Best. 3229).
Il la protège aussi contre elle-même quand la nouvelle de son état au moment où elle apprend qu'elle est enceinte de Saint-Lambert lui fait entrevoir le suicide. La marquise est en effet désespérée, elle a alors quarante ans et regarde sa situation comme des plus ridicules et humiliantes. Elle avoue sa détresse dans une lettre à Mme de Boufflers (3 avril 1749), et sans le dévouement de Voltaire elle aurait certainement essayé de se débarrasser de cette grossesse par n'importe quel moyen.

Voltaire, mis au courant, se démène pour assurer un père à l'enfant. Il suggère en effet de faire revenir le mari au château aussi vite que possible pour pouvoir avec décence lui en faire assumer le rôle. Au moment de l'accouchement, il est encore auprès d'elle et annonce l'heureuse nouvelle à ses amis dès l'apparition des premières douleurs. En aurait-il été le père qu'il n'aurait pas accueilli cet enfant avec plus de joie. La mort subite de madame du Châtelet le laissa abasourdi. Il se traîna, nous raconte Desnoisesterres, de la chambre mortuaire au pied de l'escalier extérieur et se frappant la tête contre le pavé s'écria avec désespoir à l'adresse de Saint-Lambert: "Eh! mon dieu, monsieur, de quoi vous aviez-vous de lui faire un enfant!" Toute la vie de Voltaire avait été conditionnée par la présence de Mme du Châtelet. Sa mort le laissa dans un
désarroi total. Il ne voulait en aucun cas rester à Lunéville. Allait-il se réfugier auprès de Dom Calmet à l'abbaye de Senones? Il y songea d'abord, puis voulut aller en Angleterre chez Lord Bolingbroke. Il fallait d'abord régler certaines affaires de la marquise. Il se rendit à Cirey où retrouva les souvenirs de leur amitié:

Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrai pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'ai vu naître (à d'Argental, 23 septembre 1749, Best. 3474).

Il venait cependant d'essayer une pénible désillusion. S'étant souvenu d'une bague en cornaline que la marquise portait à son doigt avec son portrait encadré, il s'était informé auprès de la femme de chambre du sort de cette bague. Il voulait soustraire le portrait avant que le mari ne s'en empare. Il apprit avec stupéfaction qu'un portrait avait bien été déjà retiré mais que c'était celui de Saint-Lambert. "Voilà bien les femmes!" s'écria-t-il alors, "J'en avais ôté Richelieu, Saint-Lambert m'en a expulsé; cela est dans l'ordre, un clou chasse l'autre; ainsi vont les choses de ce monde." Il acheta cependant une grande partie du mobilier de la marquise lorsque celui-ci fut mis aux enchères et en garda un grand portrait qu'il plaça au milieu de son
salon à Ferney.

Aucune femme n'a jamais remplacé Emilie du Châtelet dans le coeur de Voltaire. On parle de madame Denis, mais il semble là que ce soit un attachement purement sensuel sans aucune réelle communion d'âmes. Marie-Louise Denis est, selon madame d'Epinay de passage au château, "une petite grosse femme, toute ronde, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté; n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir." Cette description n'a rien de bien attrayant et l'on doit reconnaître à Voltaire assez de lucidité pour s'apercevoir des pauvres qualités de sa nouvelle maîtresse. Il la taquine d'ailleurs assez souvent et se plaint de sa gloutonnerie.

Cependant on le voit s'attarder à lui attirer tout le respect que sa situation mérite malgré le peu de sympathie qu'elle semble soulever autour d'elle. Il n'hésite pas à congédier un de ses secrétaires, Collini, qui l'avait suivi en 1753 lors de sa fuite de Postdam et avait partagé avec lui les déboires de Francfort, à cause de certains propos irrévérencieux tenus à l'égard de Mme Denis. Collini en effet avait employé des termes peu flatteurs pour désigner la dame dans une lettre qu'il adressait à une de ses amies. Malheureusement pour lui, la lettre resta ouverte sur son bureau, interrompue par l'arrivée au château d'une autre visiteuse, Mme de Fontaine, l'autre nièce de Voltaire. Celui-ci eut vent de
l'affaire grâce à l'indiscrétion d'une domestique et sans délai demanda à Collini de quitter le château en ayant toutefois pris soin de glisser quelques louis dans ses bagages pour le voyage. Ce témoignage de Collini à propos de la générosité de Voltaire est assez significatif sur la délicatesse avec laquelle ce dernier a su agir dans cette affaire et cela surtout si l'on considère qu'il a été écrit après, en 1760:

J'ai souvent été témoin des injustices qu'on vous a faites, et personne n'est plus en état que moi de connaître la fausseté de tout ce qu'on peut vous imputer. J'ai eu le bonheur de vivre longtemps avec vous, l'amitié et les bontés dont vous m'avez honoré, vous ont acquis mon attachement et ma reconnaissance (Best. 8273).

Madame Denis aimait la bonne chère et elle s'alourdissait en effet. Elle savait jouer du clavecin, chanter et faire de la comédie, elle avait même quelque prétention de poète et écrivait pour le théâtre, cependant elle était d'une extrême paresse et cela n'était pas pour plaire à Voltaire. Il écrivait un jour harrassé: "Ma nièce devient paresseuse, cela se lève à midi, la journée se passe sans qu'on sache comment (à Jacques Bagieu, 13 août 1760, Best. 8382). L'amour envelopè, il ne restait aucune estime: madame Denis était trop souvent vaniteuse et, qui plus est, hargneuse. A propos du départ de La Harpe soupçonné d'avoir dérobé le manuscrit de "La Guerre de Genève," avec l'aide de la nièce,
le secrétaire Hennin écrit à Chabanon, le 2 mars 1768:

On prétend qu'à propos du départ de M. de La Harpe, M. de V... disant que son second chant allait lui faire bien des ennuis à Genève, madame Denis avait repris avec la vivacité qu'elle a parfois: "Est-ce que vous croyez y avoir des amis? Tout le monde vous y déteste etc.; que l'oncle s'est levé de table en fureur."

C'était pas la première fois que Marie-Louise Denis trahissait son oncle en faveur d'un beau minois qu'elle voulait attirer dans ses bras. En 1756, elle avait aidé Ximénès, un jeune homme de vingt ans de moins qu'elle, à détourner le manuscrit Les Campagnes de Louis XV, ce qui avait attiré de gros ennuis à son auteur. Voltaire averti de la duplicité de sa nièce s'en était plaint à son autre nièce madame de Fontaine, mais avait finalement pardonné, malgré l'embarras dans lequel il se voyait plongé. L'affaire La Harpe n'était donc pas si nouvelle et Voltaire décida cette fois de ne pas fermer les yeux. Il fit place nette au château et madame Denis reçut le conseil de retourner à Paris sur le champ. Il la poursuit cependant de la somme de soixante mille francs qu'elle emporta avec elle en plus d'une rente de vingt mille livres.

Voltaire cependant, eut le bon goût de ne pas se plaindre, de n'accuser personne; il chercha même quelques bonnes raisons pour expliquer le départ de madame Denis. Elle devait, disait-il, consulter un docteur à cause de sa mauvaise
santé, ou bien, faire visiter Paris à mademoiselle Corneille, mais tint bon dans sa résolution de la tenir éloignée du château. Madame Denis, elle, se désespérait. Elle prenait ombrage de la présence du père Adam aux côtés de Voltaire, elle s'inquiétait de l'influence d'un nouvel invité au château, Durey de Morsan, qui à cinquante-deux ans avait dilapidé une énorme fortune. Elle demanda l'aide de Hennin pour qu'il intervienne en sa faveur et la fasse revenir au château. Les pourparlers furent longs et pénibles mais aboutirent finalement au retour de madame Denis le 27 octobre 1769.

Les relations de Voltaire avec sa nièce semblent confirmer ce que Candide avait dû souffrir à cause de son amour pour Cunégonde. Voltaire avait écrit en 1758 :

Il était tout naturel d’imaginer qu’après tant de désastres, Candide marié avec sa maîtresse, et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d’ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, ménèrait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les Juifs, qu’ils ne lui resta plus rien que sa métairie; sa femme devenant tous les jours plus laide devint acariâtre et insupportable; la vieille était infirme et fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde.

L’amitié vaut bien mieux que l’amour, car l’amour s’envole alors que l’amitié reste. Voltaire conseille à mademoiselle de Guise dont il vient d’arranger le mariage avec son ami, le duc de Richelieu, de n’aimer pas trop son mari car, lui dit-il: “Il vaut mieux être amis tout le temps de
sa vie / Que d'être amants pour quelques jours.\textsuperscript{11}

Sage conseil en vérité quand on connaît la réputation du mari et que la jeune épousée a su sans aucun doute suivre à la lettre. Le duc a en effet agi par la suite de la façon la plus délicate à l'égard de sa femme et s'est toujours efforcé de lui épargner l'humiliation de conquêtes trop tapageuses.

Voltaire tient en effet à ce que ce soit l'amitié et non l'amour qui soit à la base du mariage. Il montre ce souci constant dans le dialogue de "L'Education des filles" écrit en 1761. Sophronie qui a reçu l'éducation convenable s'exprime en ces termes:

J'ai une forte inclination pour Eraste, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination: je veux être heureuse; je ne le serais pas avec lui; j'épouserai Ariste, que j'estime et que j'espère aimer.\textsuperscript{12}

N'oublions pas que le sujet tient à cœur à Voltaire, à cette époque justement. Il vient d'adopter la nièce du grand Corneille et essaye de lui constituer une dot convenable en publiant une édition de ses œuvres avec commentaires. Il mariera la jeune fille avec un gentilhomme aimable et riche, un certain monsieur Dupuits, jeune cornette de dragons. Il s'occupera plus tard d'une jeune parente de ses amis, les Desprez de Crassy, et la mariera aussi avec le galant marquis de Villette et cette fois sans dot.
Parmi les femmes recherchées par Voltaire, on n'en trouve aucune qui se soit contentée du rôle subalterne que la société tendait généralement à lui accorder. Voltaire bien que peu enclin à reconnaître comme les autres philosophes l'égalité des femmes fut en effet celui qui préféra à toutes, celles qui avaient plus d'esprit que de grâces: les intellectuelles, les femmes désireuses de sortir de cet état d'oisiveté dans lequel leur éducation les avaient jusque-là confinées. Il fut l'ami des actrices, des femmes de lettres, des philosophes, des marquises et des duchesses protectrices des arts et des lettres, des princesses en charge d'états, d'une tsarine même. Plusieurs grands noms nous viennent à l'esprit: celui de la duchesse du Maine, chez qui par exemple, il trouva refuge après l'affaire du jeu de la Reine, et où il put écrire ses contes de Babouc et Zadig, celui de la margrave de Bayreuth auprès de laquelle il a pu trouver une oreille complaisante lors de ses démêlés avec Frédéric, ou encore celui de la princesse de Saxe-Gotha qui servit d'intermédiaire pour le courrier Frédéric-Voltaire après la mort de la margrave.

Voltaire faisait confiance à ces femmes de caractère et elles lui en étaient reconnaissantes. De plus, il avait le don et le talent de leur parler, il savait les toucher par certaines élégances qui déclenchaient immédia-
tement une certaine sympathie et naturellement l'indulgence nécessaire pour accorder certaines faveurs et même quelque complicité. Plusieurs témoignages d'invités au château nous sont parvenus qui sont tous à l'avantage de leur hôte. Mmes de Graffigny, de Staal, d'Epinay, du Boccage et Suard ont toutes quitté le poète avec des souvenirs charmants et reconnaissants. Mme d'Epinay qui était venue cependant bien prévenue contre Voltaire, dut convenir que le vieillard était une galant homme: "J'ai encore passé une journée chez Voltaire. J'ai été reçue avec des égards, des respects, des attentions que je suis portée à croire que je mérite, mais auxquels je ne suis guère accoutumée."\(^{13}\)

Peu après l'affaire du chevalier de la Barre, Voltaire effrayé songea à vendre Ferney et à aller se réfugier auprès de sa bienfaitrice du moment, Catherine de Russie. Il reçut à cette occasion une lettre de la marquise de Gentil qui révèle assez clairement les sentiments que le poète savait inspirer autour de lui quand il n'était question ni de religion ni de haine philosophique. Ses manières d'hommes du monde étaient indubitables et les regrets de sa voisine nous le montrent bien par leur émotion et leur sincérité évidente. Elle lui écrit en effet:

Notre pays va perdre son plus beau lustre, monsieur. Nous en sommes consternés, abasourdis, nous ne méritons pas le bonheur de vous posséder, mais nous en sentons le prix et
sentons bien douloureusement votre éloignement. 

La duchesse du Barry elle même eut la délicatesse de lui adresser en 1772 par l'intermédiaire de de La Borde deux baisers avec deux coussins brodés de sa main et un médaillon renfermant son portrait. La reine Marie-Antoinette assista malgré la défense de son mari à la représentation d'Irène à Paris. Voltaire était malgré tout l'enfant chéri du siècle.

Certaines de ses lettres adressées à quelques unes de ses correspondantes sont d'une saveur inestimable. Elles sont à la fois innocentes et diaboliquement spirituelles. Voici ce qu'il écrit à la marquise de Mimeure:

J'ai vu, madame, votre petite chienne, votre petit chat et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert qui a été malade et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau (25 juin 1715, Best. 27).

ou à la comtesse de Lutzelbourg:

Ce n'est point à mon coeur, ce n'est point à mon âme, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si longtemps; c'est ne vous déplaise à mon derrière qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, madame, dans ce monde-ci (29 avril 1758, Best. 7025).

Voltaire a longtemps joué de la protection de la marquise de Pompadour avec qui il se sentait quelque affinité par suite de leur même origine de bourgeois. Il l'avait connue quand
elle n'était que comtesse d'Etoiles et depuis lors avait entretenue avec elle des relations amicales et détendues. La marquise avait à maintes reprises su manifester son attachement à l'égard du poète. Elle lui avait fait octroyer en 1745 le titre d'historiographe de S. M. avec la promesse d'occuper la première place vacante de gentilhomme ordinaire, elle avait plus tard contribué par son intervention à l'acquisition des brevets de Tournay et de Ferney. A certaines occasions elle avait cependant refusé son vieil ami: quand elle avait refusé de prendre son parti contre Crébillon par exemple ou quand elle ne fit rien pour s'opposer au départ pour Postdam. Mais en gros leurs relations avaient toujours été empreintes d'une admiration et d'une affection réciproques. En 1759, Voltaire écrivait à monsieur de La Vallière, secrétaire de la marquise, juste après que celle-ci eut favorisé l'achat des terres de Tournay et de Ferney: "Je ne veux pas mourir sans avoir envoyé une ode pour Mme de Pompadour. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fausseur car je lui dois obligation" (c. 25 juin 1759, Best. 7652).

Il était d'ailleurs bien en reste avec sa protectrice car il avait refusé de l'aider quand celle-ci, en odeur de sainteté, avait essayé un rapprochement avec l'église en 1755. La marquise, en effet, voyant son éclat diminuer à la cour par suite de sa beauté déclinante voulut consolider sa place
en s'assurant l'appui de l'église. Elle ne serait, disait-elle, que la compagne des vieux jours du roi à la manière de Mme de Maintenon et rien d'autre. Pour cela il fallait qu'elle fit preuve de piété et de renoncement. On demanda discrètement à Voltaire de l'aider en quelque sorte à gagner sa cause par une belle traduction des Psaumes de David. "Elle en serait enchantée!" lui souffla-t-on à l'oreille. On alla même jusqu'à lui proposer le titre de Cardinal; cela ne le tenta guère. La promesse de rentrer à Paris l'aurait sans doute plus attiré. Il refusa donc, et, pour réparer ce manque de bonne volonté à l'égard de sa bienfaitrice il se décida à lui dédier sa pièce de Tancredé en 1760. Il la lui envoya avec cette épître dédicatoire:

J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talents se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours sans égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un coeur né ingrat (10 novembre 1760, Best. 8626, reproduite dans une lettre à d'Argental).

Voltaire était loin de se douter que ce nouveau témoignage de gratitude allait lui attirer la rancoeur éternelle de celle à qui il s'adressait. Il avait d'ailleurs pris la précaution d'adresser une copie de son épître à la marquise qui l'avait lue et approuvée avant publication. Que s'était-il passé? Voltaire ignora toujours la raison du changement d'attitude de la marquise à son égard. Il se retrouva tout
humilié, découragé, profondément touché.

La favorite avait reçu une lettre assez venimeuse qui avait soulevé des doutes sur les sentiments véritables de Voltaire à son sujet. Le correspondant anonyme insinuait que le "si" de la dernière phrase était bien insultant pour la marquise. Il pouvait bien vouloir dire que Voltaire se retranchait derrière les devoirs de la reconnaissance pour s'excuser auprès du public mécontent d'un si mauvais choix de destinataire. La marquise montra la lettre au roi qui lui conseilla de ne souffler mot et d'étouffer l'affaire. Elle ne dit rien à Voltaire mais en garda un souvenir cuisant qu'elle ne pardonna pas jusqu'à sa mort qui eut lieu quatre ans plus tard.

La correspondance de Voltaire avec Mme du Deffand mérite qu'on s'y arrête: elle est l'histoire de cette amitié de gens d'esprit qui sont toujours prêts à tout pour se plaire mais ne sont jamais résolus à abandonner leurs prérogatives et leurs idées. La marquise du Deffand est en effet la seule correspondante qui manifeste avec Voltaire une certaine indépendance d'esprit, qui ait osé le contredire et qui l'ait même piqué sans que celui-ci en prît ombrage:

Ne craignez point de faire la disserèteuse. Ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit. Faites des noeuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison (18 mars 1736, Best. 1002).
Voltaire a pour elle une véritable admiration, il estime au plus haut point ses qualités d'esprit et son intelligence. Il s'en ouvre à Formont: "Une de vos conversations avec madame du Deffand vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires" (3 mars 1741, Best. 2286). Il se plaint souvent de ce qu'elle ne lui écrive pas assez et l'oublie quelquefois.

Tenant, en effet, madame du Châtelet pour responsable de l'isolement de Voltaire à Cirey et de son peu de mondanité, la marquise du Deffand boude Voltaire et lui fait sentir le contrepoids de sa désapprobation. Elle en veut terriblement à la marquise et ne cache pas ses sentiments à son égard. Voltaire n'y voit cependant goutte et continue à louer les deux femmes comme si elles étaient les deux meilleures amies du monde. "Ce sont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là!" s'exclame-t-il dans la même lettre à Formont sans se douter du terrible portrait que la marquise du Deffand a tracé de son amie pour tous ses amis de la société parisienne. S'il avait lu le portrait, Voltaire aurait peut-être changé d'avis, mais il n'est toujours préoccupé que de sa lutte, le reste n'est que détails insignifiants.

Si l'on voulait définir ce qui rapprochait la marquise du Deffand et Voltaire, on pourrait trouver que c'était chez chacun cette haine incommensurable pour l'ennui. Pour
Voltaire l'ennui et l'insipidité étaient un poison froid contre lequel peu de gens pouvaient trouver le remède et contre lequel il avait, lui, le goût de l'étude et l'amitié. Quant à la marquise, véritable Pococurante, elle désespérait de trouver jamais l'antidote à son ennuï. L'amitié lui semblait bien difficile à réaliser, elle lui apparaissait semblable à cette pierre philosophale dont la quête seule risque de ruiner les espoirs de celui qui la poursuit. L'imprudent optimiste trouve des poisons là où il espérait découvrir des remèdes universels. "Ah! monsieur de Voltaire," demande la marquise à Voltaire, "vous avez des adorateurs, et en grand nombre, mais croyez-vous avoir beaucoup d'amis?" (4 février 1770, Best. 15140). Elle lui avait écrit en 1759 (le 20 décembre):

J'ai mille raisons pour vous aimer; d'abord vous êtes mon contemporain, qualité dont je vous fais grand cas, et que je trouve à bien peu de personnes. Ensuite vous me procurez de l'amusement, du plaisir; sans vous mes nuits seraient insupportables, je les passe à me faire lire ce que vous m'envoyez (Best. 15060).

Condamnée à la solitude la plus triste par une cécité qui l'avait atteinte à l'âge de cinquante ans, la marquise trouvait en effet dans la lecture des lettres de Voltaire un apaisement à sa douleur. Le fond inépuisable de gaieté qu'elles contenaient lui apportait un rayon de lumière et aiguisait son esprit toujours en éveil. Elle lui reproche quelquefois
à son tour de la délaisser, il s'en excuse avec humilité:

Je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre et j'ai bien des remords. Comment ai-je pu être si longtemps sans vous écrire moi qui ai encore mes yeux! et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus! (5 mai 1756, Best. 6180).

Elle s'enquiert de sa santé, s'en inquiète et le lui fait savoir: "votre santé, votre amitié, deux choses nécessaires à ma tranquillité et à mon bonheur" (12 octobre 1772, Best. 16895). Elle réclame de son ami qu'il prenne plus de temps pour répondre aux nombreuses questions qu'elle lui pose et auxquelles il répond souvent trop évasivement ou pas du tout. Elle lui décrit à son tour la vie à Paris sous forme de véritables gazettes où elle le met au courant des petits potins de cour comme le faisait Mme de Sévigné à sa fille:

Vous savez que le roi et les princes ses frères seront inoculés après demain, par Richard, à qui on a donné le surnom: Sans-Peur. Le roi s'établit demain à Marly; il a ordonné à son capitaine des gardes et à son premier gentilhomme de la chambre de ne laisser approcher de Marly aucune personne qui n'aurait point eu la petite vérole (16 juin 1774, Best. 17886).

Elle lui demanda un jour de composer quelques jolis couplets pour Noël pour en régaler ses invités. Voltaire s'acquitta de sa tâche qu'il put et lui envoya des couplets les plus voltairiens. Elle s'en plaignit amèrement à leur auteur et crut y voir là une insulte à leurs relations. Il n'était question, en effet, que de l'Ancien et du Nouveau Testament:
"Pourquoi me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire? Un refus valait mieux qu'une telle complaisance" (7 décembre 1774, Best. 18107). Voltaire lui répondit cette fois avec peu d'indulgence car son intention avait été vraiment sincère. Grondée sévèrement et repentante elle lui adressa alors ses excuses:

Faisons la paix, mon cher Voltaire, je suis pénétrée de re-connaissance; vous êtes bon, complaisant, et moi je suis une sotte impertinente. Vous m'avez lavé la tête, je vous le pardonne, je l'avais mérité" (22 décembre 1774, Best. 18138).

Ce sont des échanges constants d'information, des services demandés et rendus, des points grammaticaux dont on explique l'originalité et même des recettes médicinales:

Dites-moi, je vous prie, mon cher Voltaire, s'il est vrai que vous prenez tous les jours de la casse, et si c'est de la cuite ou de la mondée, quelle en est la dose, et l'heure à laquelle vous la prenez (12 avril 1775, Best. 18303).

Il semble qu'avec la marquise, Voltaire à son tour a suivi le conseil donné à la jeune duchesse de Richelieu. A une courte liaison mêlée d'amour il a préféré une longue et solide amitié qui s'est perpétuée jusqu'à la mort du poète. La marquise lui fit ses adieux en 1772 (26 avril): "Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime; j'en ai peut-être encore quatre ou cinq ans à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce et non la vôtre"
(Best. 16663). Elle devait encore le revoir six ans plus tard lors de la représentation triomphale d'Irène à Paris en 1778. Voltaire alla en effet rendre une dernière visite à sa vieille amie dans le vieux couvent qu'elle habitait et qui était situé par une coïncidence singulière à côté de la maison où il rendit son dernier soupir.
CHAPITRE III
COURTISANERIE

Peu après la mort de Voltaire, la marquise confiait dans une lettre adressée à la duchesse de Choiseul que la perte de cet ami de toujours l'avait laissée indifférente. Belle ingratitude en vérité qui n'aurait cependant pas étonné Voltaire. "L'amitié" des Grands lui avait été révélée bien des fois à ses dépens. On lui avait fait sentir qu'il n'était au fond qu'un bourgeois et on l'avait remis à sa place.

L'épisode de la bastonnade de l'Hôtel de Sully fut en vérité le premier réveil aux réalités des privilèges nobiliaires. Voltaire encore très jeune, envié par l'amitié des nobles dont il fréquentait la maison ne se doutait alors de l'abîme qui le séparait de ses amis. Certains d'entre eux avaient été ses camarades de collège et là il n'avait pas été question de distinction de classe, l'intelligence avait souvent prévalu et rétabli l'équilibre. Plus tard, ces mêmes amis avaient ouvert leurs portes avec empressement et Voltaire s'était cru un des leurs. L'attitude du duc de Sully chez qui il était reçu comme l'enfant de la maison, fut assez décevante au moment de la bastonnade du chevalier de Rohan-Chabot, elle fut aussi très révélatrice. Un noble, quels que soient ses sentiments envers un bourgeois, se mettra toujours
du côté des nobles ou du moins n'osera jamais prendre parti contre ceux de son rang. M. de Sully en effet refusa de soutenir les plaintes de Voltaire de peur de s'attirer les foudres de la maison de Rohan. Il abandonna lâchement celui qui se considérait depuis dix ans comme son ami.

Réveil brutal en fait qui allait pousser Voltaire à rechercher davantage la compagnie des Grands et à s'en faire des amis. Arouet va devenir M. de Voltaire et son but est d'acquérir la fortune nécessaire pour devenir indépendant. Il y a toujours dans Voltaire ce désir de plaire, de séduire ceux-là même qui par leur naissance se croyaient au-dessus de lui. Il les méprise et les recherche à la fois. Sa vanité ne sera satisfaite que lorsqu'il recevra officiellement des honneurs royaux et cela à cause de son talent. "L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux," déclare-t-il dans Oedipe (acte I, scène I). Voltaire va se faire courtisan pour obtenir la considération des Grands et malgré certaine forfanterie déplacée il y fera souvent preuve de sincérité. Ce n'est réellement que lorsqu'il est rejeté ou humilié qu'il montrera une certaine mauvaise foi en proclamant que son intérêt n'était que simulé. Sa déception est grande alors et il est prêt à affirmer que l'amitié, ce sentiment si fort et si réconfortant, est inconnu des rois. Dans La Henriade, par exemple, il s'exclame:
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes;  
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes;  
Amitié, que les rois, ces illustres ingrâts,  
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!  
(Moland, VIII, 211)

Alors que dans Le Panégyrique de Louis XV (1748), il proclame au contraire:

O hommes! apprenez d'un prince et d'un roi ce que vaut le sang des hommes, apprenez à aimer.  
Quel préjugé s'est répandu sur la terre que cette amitié, cette précieuse consolation de la vie, est exilée dans les cabanes, qu'elle se plait chez les malheureux? O erreur! l'amitié est également inconnue, et chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, et chez les heureux souvent endurcis, et dans le travail des campagnes, et dans les occupations des villes, et dans les intrigues de cours. Partout elle est étrangère. Elle est comme la vertu de quelques âmes privilégiées, et lorsqu'une de ces belles âmes se trouvent sur le trône, Providence, qu'il vous faut bénir!  
(Moland, XXIII, 275-276)

Dans sa définition de l'amitié, Voltaire avait dit que c'était un contrat entre deux personnes sensibles et vertueuses. Mais qu'est-ce que la vertu, peut-on alors se demander. C'est ce qui fait du bien, c'est la bienfaisance envers son prochain. Néron, le pape Alexandre VI étaient sans doute des monstres de grande espèce, ils ont cependant répandu quelques bienfaits. Ces jours-là, explique Voltaire, on peut dire qu'ils ont été vertueux. Selon certains théologiens, l'empereur Antonin ne pouvait être vertueux parce que non content de commander aux hommes, il voulait s'en faire aimer et qu'il ne faisait le bien que pour satisfaire
sa vanité. "Mon Dieu," s'écrie alors Voltaire, "donnez-nous souvent de pareils fripons!" L'amitié des rois est donc un contrat tacite entre son peuple et lui-même. Il y aura amitié s'il y a bienfait et bienveillance de part et d'autre. Le rôle du philosophe est donc de faciliter les relations entre les deux parties et s'il peut entrer dans les bonnes grâces du souverain sa tâche n'en sera que plus profitable.

Voltaire est parmi les philosophes du dix-huitième siècle celui qui a correspondu avec le plus grand nombre de souverains et de dignitaires: Frédéric II, Catherine de Russie, Gustave III de Suède, Stanislas Bonsowski de Pologne, Christian VII de Danemark, Frédéric Landgrave de Hesse-Cassel et bien d'autres princes allemands, plus la papauté, ses cardinaux et le Pape lui-même. Voltaire se vante souvent de ses relations, il le fait quelquefois avec un certain manque de goût. "J'ai trois ou quatre rois que je mitonne," écrit-il à son ami d'Argental, "comme je suis fort jeune, il est bon d'avoir des amis solides pour le reste de sa vie" (24 janvier 1765, Best. 11502). Que les rois se soient montrés réticents à accepter cette amitié, cela nous semble naturel.

Voltaire en effet a pu gagner la sympathie de tous ceux qui étaient au pouvoir sauf celle des rois de son propre pays. Le Régent, Louis XV puis Louis XVI n'ont jamais réellement accepté l'amitié de Voltaire et cela pour diverses raisons
autres que la volonté et le désir de celui-ci. Le Régent d'abord. Voltaire avait agi avec lui de la façon la plus étourdie et la plus inconsiderée. Il n'avait pu s'empêcher de verser quelques couplets satiriques sur la légèreté des moeurs de la cour où les relations incestueuses entre le Régent et sa fille, la duchesse de Berry, faisaient couler déjà beaucoup d'encre. Voltaire jura après coup que ces couplets n'étaient pas de lui, mais son ami Cideville avoua, lui, qu'il les avait vus écrire par le poète. Dénoncé par un espion auquel il s'était vanté, Voltaire connut les misères de la Bastille le 16 mai 1717. Sa détention dura onze mois pendant lesquels il avait pu apprendre la nécessité de l'amitié des rois. Dès sa sortie, le 11 avril 1718, Voltaire se voit dans l'obligation de faire amende honorable auprès du Régent.

Il était en effet d'usage pour ceux qui avaient été hébergés à la Bastille de respecter une transition de bien-séance en restant à l'écart de la vie publique quelque temps. Voltaire impatient de revenir de Châtenay où il était resté en quarantaine, écrit au Régent pour se disculper. Il s'adresse au lieutenant de police, Machaut, de la manière la plus humble:

J'ai fait beaucoup de fautes, mais je vous conjure, Monsieur, d'assurer son altesse royale que je suis ni assez méchant ni assez imbécile pour avoir écrit contre elle. Je n'ai jamais
parlé de ce prince que pour admirer son génie, et j'en aurais dit tout autant quand même il avait eu le bonheur d'être un homme privé (2 mai 1716, Best. 58).

Voltaire insinue-t-il que l'homme privé est plus heureux que le prince. Cela renforcerait ce qu'il dit de l'amitié consolatrice du genre humain mais inconnue des princes.

Voltaire demande qu'on lui permette de séjourner trois jours seulement à Paris: on lui en accorde huit. Le baron de Breteuil, père d'Emilie du Châtelet, a été son bon ange et est intervenu en sa faveur.

Voltaire enhardi demande alors au Régent la permission de lui lire un poème composé à la Bastille, Le Ligue, qui sera définitivement connu sous le nom de La Henriade. ce poème épique est une louange en neuf chants de son aïeul Henri IV auquel le Régent ressemblerait particulièrement.

En 1721, Voltaire est tout à fait dans les bonnes grâces du Régent, il vient de composer pour lui un madrigal qui accompagnait un ceinturon offert par madame d'Averne. La conquête est achevée. Aucune intimité cependant. Le Régent et Voltaire ne se voient qu'accidentellement. Un soir entre autres, à l'opéra, Voltaire voit avec déplaisir le duc s'en-thousiasmer pour Rabelais que Voltaire méprise profondément. Il fait alors l'effort de relire Gargantua, qu'il trouvait grossier et barbare et s'en compose à grands coups de ciseaux une édition abrégée des meilleures pages de l'ouvrage.
Avec Louis XV les rapports ne furent pas plus intimes. Le roi était très difficile à contenter, de plus il aimait piquer son monde de la façon la plus cruelle souvent. La facilité de Voltaire, son esprit de répartie l'indisposaient d'autant plus qu'il lui était souvent pénible de trouver le point faible qui aurait pu blesser l'auteur. Il s'en tirait alors en opposant à Voltaire souriant un visage de glace devant lequel ce dernier perdait finalement contenance. Ne pouvant atteindre le roi directement, Voltaire cherchait donc à gagner les faveurs de ceux qui l'approchaient. Il se reposa au début sur Mme de Prie, la favorite du duc de Bourbon alors premier ministre. Il flatta ensuite la favorite du roi lui-même, Mme de Pompadour avec qui il se sentait à l'aise à cause de leur origine commune de bourgeois. Celle-ci lui obtint, nous l'avons vu, les charges d'historiographe et de Gentil-homme ordinaire de la Chambre du roi qui comblèrent pour un temps tous ses désirs.

Cette protection de la favorite ne pouvait qu'entraîner une froideur détachée de la part de la Reine. Voltaire ne pouvait ménager la chèvre et le chou, et la favorite était celle qui régnait en maîtresse sur le roi. Il composa un madrigal en faveur de la marquise que l'on trouva de mauvais goût pour le roi dont il révélait les faiblesses:

Les amours des rois et des dieux
Ne sont pas faits pour le vulgaire...
Respecter leur goût et se taire, l
Est ce qu'on peut faire de mieux.

Il dut s'exiler momentanément de la cour où il n'était resté jusque-là, paraît-il, que par reconnaissance. "La cour ne semblerait guère pour moi," écrivait-il en 1745 à Vauvenargues, "mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent, et je suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt" (3 avril 1745, Best. 2869).

Cette reconnaissance le pousse à écrire avec un enthousiasme déliant Le Poème de Fontenoy (1745). "Ah! le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux," s'exclamait-il avec joie dans un billet adressé à d'Argenson le 13 mai 1745 (Best. 2889). Il écrit un poème dithyrambique où il n'est question que de héros et de lauriers. Pour une fois le roi n'est pas mécontent du tout, il y paraît sous sa meilleure image. Le Dauphin est aussi dépeint à son avantage. Voltaire va être reconnu poète officiel de la cour et sa situation semble s'être affermie. Il ne s'en contente cependant pas. Il voudrait avoir encore l'occasion de montrer ses talents. Il écrit au duc de Richelieu afin de se faire valoir:

J'aus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête mais il y en a bien d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour faire
voir que je suis le vôtre. Mais en vérité vous devriez bien
mander à madame de Pompadour autre chose de moi, que ces beaux
mots, je ne suis pas trop content de son acte. J’aimerais bien
mieux qu’elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent
de reconnaissance, et à quel point je fais son éloge. Car
je vous parle d’elle comme je lui parle de vous (20 juin 1745,
Best. 2918).

Il s’agit du **Temple de la gloire** que Voltaire est en train de
composer pour célébrer le roi et la victoire de Fontenoy, di-
vertissement qui va de nouveau attirer les froideurs du roi.

La fête eut lieu le 27 novembre 1745. C’était un long
poème où défilaient tous les héros antiques au son d’une
musique composée par Rameau. À la fin venait en apothéose
Trajan victorieux, pourvu de toutes les vertus et qui représ-
sentait le roi lui-même. Selon certains, Voltaire se serait
approché du roi et avec une manière assez désinvolte lui
aurait demandé tout en le tirant par la manche: "Trajan est-
il content?" Selon d’autres, l’auteur se serait même permis
de se jeter au cou du souverain et l’aurait embrassé. D’une
façon ou d’une autre, on comprend aisément que ce ne pouvait
être du goût du roi qui trouva peut-être la musique bien
agréable mais ne dit mot du poème. Voltaire n’en fut pas très
attiré car il ne pensait qu’au fauteuil bientôt vacant de
l’Académie française. Il avait écrit à sa nièce Marie-Louise
Denis quelques jours avant la représentation: "**Le Temple de
la gloire** ne m’empêche pas de dormir, mais celui de l’amitié
est ma cathédrale et le coeur de ma religion" (1 novembre 1745,
dans l'édition de La Pléiade, ne se trouve pas dans Bester-
man).

Le Temple de la gloire n'est qu'une étape vers le but
que s'est assigné Voltaire: l'entrée à l'Académie. Il
avait déclaré avec hypocrisie au marquis d'Argenson, le 25
juin 1745: "Je suis comme l'Arétin, en commerce avec toutes
les têtes couronnées, mais il s'en faisait payer pour les
mordre et je ne leur demande rien pour les amadouer" (Best.
2922). Voltaire leur demande au contraire quelque chose
echaque fois, et cette fois c'est une place à l'Académie qui
ne sera vacante qu'un an plus tard lors de la mort du prési-
dent Bouhier (17 mars 1746).

L'Académie est en réalité une vieille obsession chez
Voltaire car elle représente le quasi inaccessible et il
est prêt à tout tenter pour l'obtenir. Le 27 juin 1743,
il écrivait déjà à Cideville:

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie
Et malgré quelques vers hardis
Je veux être élu dans le Saint-Paradis
Si je suis réprouvé dans votre Académie (Best. 2593).

Le 30 mai 1745, il confiait ses projets à d'Argenson:

Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la
gloire du roi mon maître ou pour son ennui, il faut, s'il vous
plait, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec
le pape ... Vous vous souvenez, peut-être, qu'il y a deux
mois l'envie me prit d'avoir quelque marques de la bien-
faissance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et
dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi des choses célestes aux politiques (Best. 2900).

Ce que Voltaire voulait réellement c'était l'appui du pape pour sa candidature à l'Académie. Se doutant de l'antipathie du roi à son égard et connaissant son inconstance, Voltaire désirait mettre toutes les chances de son côté en s'attirant la protection du Saint-Père qui passait pour le défenseur des lettres et des arts. Il commence sa cour en demandant comme une ultime requête deux médailles au souverain pontife. C'est mademoiselle du Thil, amie de madame du Châtelet, qui se charge de décider l'abbé de Tolignan d'intervenir auprès du pape. En attendant, Voltaire multiplie ses coquetteries, il lit les ouvrages du pape, en fait un extrait, le versifie. Il désespère, cependant, car de Tolignan reste muet. Voltaire s'adresse alors à son autre protecteur, d'Argenson, pour lui demander de l'appuyer auprès de l'abbé de Canillac, envoyé de France à Rome.

Un miracle arrive entre temps. Un pli de l'abbé de Tolignan annonce l'envoi de deux grosses médailles du Saint-Père et bien que Voltaire proclame parfois que les faveurs des rois et des papes ne valent pas celles de l'amitié, il ne peut contenir sa joie. "Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant," s'exclame-t-il dans une lettre à d'Argenson, "il faut que je réussisse dans ma négociation,
car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout" (30 mai 1745, Best. 2900).

Voltaire va en effet poursuivre ses attaques auprès du Saint-Siège. Il adresse au pape une copie de Mahomet, plus une série de vers et une inscription qui lui sera retournée gravée sur le portrait du pape: "Je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis."² L'envoi était audacieux car Mahomet avait été refusé en 1742 par le ministère public dont Crébillon était le censeur et sa représentation avait été interdite officiellement au Théâtre Français. Mais Voltaire agit souvent sous l'impulsion du moment et cette fois son audace fut récompensée par l'amitié du pape.

Benoît XIV était un homme averti, avec les pieds bien sur terre. Il ne fut pas dupe de la soumission de Voltaire mais fit semblant d'y croire, c'était un moyen de le domestiquer. Ceux qu'on oblige une fois n'osent pas se dresser contre soi. Voltaire avait un sentiment assez poussé de la reconnais-
sance et malgré ses vantardises bien parisiennes il n'était pas de nature à oublier un bienfait. Le pape le savait bien. Il prit ses avances au sérieux et lui adressa une lettre d'une charmante familiarité. Voltaire était appelé "mon cher fils" et recevait la bénéédiction apostolique: "vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre" (lettre adressée en italien
par Benoît XIV à Voltaire, 15 septembre 1745, Best. 2967). L'auteur était aux anges, il croyait avoir enfin gagné.
"Vraiment," écrivait-il à d'Argental, "les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre du Saint-Père est faite pour être publique. Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étoile du vicaire de Dieu" (5 octobre 1745, Best. 2978).

Le pape fut sévèrement critiqué à cause de sa bienveillance à l'égard de Voltaire. On crut qu'il était tombé dans le panneau. Les Nouvelles ecclésiastiques publièrent en 1746 un article diffamatoire. On reprochait au pape d'avoir accueilli sous ses auspices l'ennemi de la chrétienté, celui dont Les Lettres philosophiques avaient été brûlées par l'Église. On déplorait un tel commerce qui pouvait passer comme une injustice flagrante vis-à-vis des autres évêques et prêtres qui eux risquaient l'excommunication pour des fautes moindres que celles de l'auteur: "Y a-t-il encore de la foi sur la terre et tout n'annonce-t-il pas que la vérité se retire et nous abandonne?"  

Voltaire ne pouvait laisser passer sous silence ces attaques qui le touchaient personnellement. Il adresse une sorte d'aveu public au révérend-père de la Tour, principal du collège Louis-le-Grand où il défend noblement celui
qui l'a gratifié de ses faveurs:

Il est étrange que tandis que ce prince est chéri de ses sujets et du monde chrétien, un écrivain du faubourg St. Marceau le calomnie. Il serait bien inutile que je réfutasse cet écrivain, les discours des petits ne parviennent pas si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause (c. 1 avril 1746, Best. 3044).

Mais explique-t-il ces propos licencieux peuvent causer bien du tort à la société et à la religion et c'est pourquoi il faut que leurs auteurs se rendent compte de la portée de leurs accusations et cessent leurs invectives contre tous ceux qui sont préposés par Dieu pour conserver le peu de paix qui reste sur la terre. Quant à lui, Voltaire, il renouvelait son serment d'obéissance à l'église catholique, apostolique et romaine et juraît de se porter garant pour le maintien de son prestige et de sa gloire.

Voltaire ne se contentait pas d'ailleurs de flirter avec le pape, il était au mieux avec certains de ses cardinaux. Il correspondait par exemple d'une façon assez assidue avec le cardinal Domenico Passionei et avec le cardinal Girolamo Quirini et c'était de part et d'autre des compliments de toutes sortes. Voltaire, tout en écrivant dans un italien parfait, se retranchait souvent derrière la fausse modestie du manque de connaissances dans cette langue et flatte au contraire les cardinaux pour leur vaste érudition. Il se met
sous leur patronage, leur adresse ses manuscrits et demande sincèrement des critiques invoquant le fait que les Italiens furent les premiers maîtres en tout. "Toutes les fleurs ornèrent vos jardins," dit-il à Girolamo Quirini, "plus d'un siècle avant que notre sol fût défoncé et cultivé" (17 août 1745, Best. 2953). Le pape avait bien raison, il avait domestiqué Voltaire.

Celui-ci s'attache en réalité à toute la chrétienté: à celle de la sévère Genève aussi bien qu'à celle de l'orthodoxe Russie. Il écrit au philosophe suisse, J.-P. Crouzaz qui avait été le précepteur de Frédéric II de Prusse:

Il faut que je fasse des couronnes de fleurs dans les temps que je voudrais cueillir les fruits de la philosophie ... Mais je tourne souvent mes yeux vers Jérusalem, en chantant sur les bords de l'Euphrate, dans la superbe Babylone (6 juin 1745, Best. 2905).

Après réception de cette lettre, le philosophe fut tout heureux d'écrire à Guillaume VII de Hesse-Cassel que Voltaire et lui étaient tout à fait d'accord sur les beautés de la chrétienté. L'hérésie de Frédéric n'avait donc pas été contagieuse, puisque de tels sentiments persistaient dans l'âme des deux philosophes. La chrétienté était en de bonnes mains.

Après Genève, St. Pétersbourg. Voltaire écrit au comte d'Alion, ambassadeur de France en Russie pour qu'il intervienne en sa faveur auprès de l'impératrice Elisabeth. Il
voudrait écrire l'histoire de Pierre le Grand et pour cela il a besoin de l'assentiment de sa fille et de son aide. Il adresse un pli à la souveraine avec une copie de *La Henriade* et du *Poème de Fontenoi*:

Si la digne fille de l'empereur Pierre, qui a toutes les vertus de son père avec celles de son sexe daignait entrer dans mes vues et me faire communiquer quelques particularités intéressantes et glorieuses de la vie du feu empereur, elle m'aiderait à élever un monument à sa gloire dans une langue qu'on parle dans presque toutes les cours de l'Europe (16 juin 1745, Best. 2913).

Elisabeth est enchantée de l'idée, elle encourage Voltaire. Celui-ci va cependant écrire *L'Histoire de Pierre le Grand*, sans grande aide de l'impératrice. Il se démènera de tous côtés pour obtenir des renseignements souvent inexacts et décourageants. Son ouvrage paraîtra en 1759. Voltaire se sera donné beaucoup de mal pour des résultats médiocres, mais qu'importe il s'est acquis l'amitié d'Elisabeth. Celle-ci lui envoie un portrait entouré de gros diamants qui est volé en cours de route:

*L'impératrice de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros diamants; le paquet a été volé sur la route. J'ai du moins une souveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti, cela console des cris des polissons (à madame de Fontaine, 1er avril 1761, Best. 8934).*

Son étoile est bien malchanceuse cependant car l'impératrice meurt juste un an plus tard. Voltaire se rend bien compte
alors de la perte qu'il a subie, il s'en confie à sa nièce, madame de Fontaine: "Mon impératrice de Russie est morte, et par singularité de mon étoile, il se trouve que je fais une grande perte" (c. 1er février 1762, Best. 9507).

La princesse royale de Suède, soeur de Frédéric de Prusse, honore elle aussi Voltaire de son amitié. Elle lui envoyé son portrait. Voltaire la trouve bien joile: "Elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du Saint-Père" (10 août 1745, Best. 2945). Il va cependant être bientôt comblé de ce côté-là aussi. Le pape est bien joufflu en vérité et il a l'air bon diable, mais il sait à peu près tout ce que cela vaut, remarque le poète après réception des deux médailles du Saint-Père. Voltaire remercie humblement le souverain pontife pour sa générosité à son égard. Il adresse un des plus jolis compliments à la princesse de Suède. La reine Christine, cette intrépide amazone, lui est, dit-il, apparue en rêve:

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne faisais pas réflexion que les dames et quelquefois les reines peuvent être jalouses, je me laissais aller à mes transports, et je lui dis que votre altesse royale était à Stockholm comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'état (2 mai 1745, Best. 2883).

Cette galanterie lui vaudra une invitation à la cour de Suède que Voltaire sera obligé de refuser. Il est néanmoins très flatté d'avoir reçu les mêmes honneurs que Descartes au siècle
précédent.

Le résultat de tant d’efforts ne se fit pas attendre et Voltaire fut enfin élu à l’Académie en remplacement du pré-
sident Bouhier qui venait de décéder. Son discours de récep-
tion fut assez décevant, on le trouva étrange et découssu. On
s’amusa après à le découper en paragraphes et on inventa même
des jeux de société en invertisant ces divers paragraphes.
Voltaire s’était donné bien du mal pour rien.

Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde,
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix,
Mais hélas, Cideville, il est dans ce bas-monde
Beaucoup plus de rois que d’amis (2 janvier 1748,
Best. 3221).

On l’appelle à Fontainebleau, on le recherche à Luneville.
Il n’a pas beaucoup de temps à consacrer à ses amis. Les
hommes, soupire-t-il, sont comme ces marionnettes de Bric-
ché qu’on agite sans qu’il se rendent compte. Mais qui peut
diriger son destin dans ce monde? Voltaire sait que chaque chose
a son prix et le sien est de courtiser les monarques qui
l’accablent de présents et de galanteries.

Frédéric lui envoie quelques bouteilles de son meilleur
vin. Il n’approche pas cependant du tokai que la marquise
de Pompadour lui a fait goûter. "Ce n’est pas le souper
qui fait l’amitié," écrit-il à la marquise. "Dufreny a dit,
dans une chanson, que les rois ne se faisaient la guerre que
parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe,"
explique-t-il à sa correspondante, "François Ier avait sou-
pé avec Charles Quint, et vous savez ce qui s'en suivit"
(juillet-aôut 1745, Best. 2943).

Aucune cour, aucun roi ne peuvent remplacer les douceurs
d'un ami. Douillettement niché au palais du roi Stanislas,
Voltaire se plaint de l'absence de ses amis. Les d'Argental
et Cideville lui manquent. Il écrit à madame Denis:

Je suis ici comme les cygnes; j'ai un bon nid, douce pitance
(et une ambiance agréable grâce au bon feu) je suis logé
au palais et ma vie serait heureuse si vous étiez à Luneville,
mais le destin nous sépare toujours. J'ai toutes les apparences
du bonheur et je suis malheureux. C'est souvent dans de
pauvres Auberges et sous de humbles toits que les coeurs
s'adonnent le mieux à l'amitié (1er février 1748, dans l'édi-
tion de La Pléiade, ne se trouve pas dans Besterman).

Il regrette bien souvent la liberté que les chaînes dorées
de la gloire ne parviennent pas à compenser. Vivre sans
liberté et sans amitié, voilà un des plus grands supplices que
Voltaire n'est pas prêt à endurer. Voltaire refusera avec
entêtement les pressantes invitéations du roi de Prusse.
Courtiser son roi, le servir est ce dont il se contente avec
joie car il peut rester auprès de ceux qu'il aime. S'exiler
si loin de Paris c'est en somme abandonner ses amis. Il
ne le fera qu'après la mort de madame du Châtelet et qu'en
voyant le peu d'empressement du roi et de la favorite pour
le retenir.
Les d'Argental désapprouvèrent, eux, ce voyage, ils voyaient d'un mauvais œil cette rupture avec la France. Voltaire aurait bien voulu rester mais quand il vint demander la permission au roi de quitter le royaume, celui-ci lui tourna le dos comme s'il s'en désintéressait complètement. La marquise, elle, salua froidement Voltaire et le pria de transmettre ses amitiés au roi de Prusse qui venait de la blesser par ses moqueries. Sa charge d'historiographe lui fut retirée et fut attribuée à Duclos mais le roi fut assez large pour laisser à Voltaire sa pension de deux mille livres. Son départ fut regardé par ses amis et par ses ennemis comme une erreur de sa part. Ceux qui étaient toujours acharnés à se débarrasser de lui se montrèrent aussi déçus que les autres. On fit mille remarques, on parla de son avarice et de son avidité, on le traita de traître à son pays, on fit même de grossières estampes qu'on vendait dans les rues où Voltaire apparaissait coiffé d'un bonnet d'ours. Voltaire partit cependant, il ne devait revenir à Paris qu'aux derniers moments de sa vie.

L'amitié de Voltaire et de Frédéric a été bien trop souvent traitée pour faire le sujet d'une partie de cette étude. ce serait une redite inutile. Disons seulement qu'en 1752, Voltaire confiait amèrement à son ami d'Argental: "Je vais me faire pour mon instruction un petit dictionnaire à l'usage
des rois. Mon ami signifie, mon esclave" (18 décembre 1752, Best. 4485), et qu'en 1760, il adressait la lettre suivante au souverain qui l'avait tant blessé:

Vous m'avez fait assez de mal; vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France, vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été trainée dans la boue, et mise en prison; et ensuite en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher quoique inutilement de vous servir sans aucune vue que celle de suivre ma façon de penser (21 avril 1760, Best. 8128).

Lettre à laquelle Frédéric donnait une réponse couverte de menaces peu déguisées:

Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire (12 mai 1760, Best. 8166).

Cette remarque de Frédéric au sujet de madame Denis nous fait maintenant sourire car on parle justement beaucoup plus de la nièce de Voltaire que de la servante de Molière. On pourrait même ajouter que l'on ne parle encore de Frédéric que parce qu'il est lui-même associé à Voltaire. Sans son amitié avec le philosophe, Frédéric serait sans doute tombé dans l'anonymat où sont enfouis les autres princes de l'his-
toire. C'est bien le poète qui a immortalisé le souverain et non le souverain qui a donné au poète ses marques d'immortalité.

Après le Salomon du nord, la Séémiramis du nord. Voltaire a beau déclarer qu'il a cessé tout commerce avec les rois et qu'à l'agitation de la renommée il préfère la tranquillité de l'amitié, il se laisse néanmoins encore attirer par le miroitem ent de la faveur royale. Cette fois-ci c'est de l'impératrice de toutes les Russies qu'il s'agit et Voltaire ne peut y rester insensible. Catherine est une figure fascinante. Elle est cruelle, sans principes, capable jusqu'au crime pour arriver à ses fins, mais elle est aussi supérieurement intelligente et désire sincèrement le bien-être de son peuple et la gloire de son pays. Elle a besoin pour le moment de faire oublier à sa cour et à l'Europe les circonstances regrettables de la mort de son mari, elle se sert donc de l'homme le plus populaire et le plus lu pour retourner l'opinion publique qui le montre du doigt avec horreur. Voltaire se laisse peu à peu amadouer et finit par se porter le défenseur de celle qu'il jugeait coupable auparavant. C'est Catherine qui a fait preuve cette fois de courtisanerie et elle y a réussi. La preuve, c'est une lettre de Voltaire à Mme du Deffand:

Je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien
qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma Catherine fait tous les jours (18 mai 1767, Best. 13293).

On veut jouer ses pièces: *Alzire, Zaire* et *Gengiskhan* à la cour et on lui demande permission. Comment refuser une telle reconnaissance de son mérite. Le philosophe pourrait peut-être résister, mais le dramaturge! Voltaire aime trop son théâtre pour opposer plus de résistance, il cède et sans trop de remords. Après Elisabeth, Catherine donc. Il s'effraie cependant de la perdre, elle aussi, quand les partisans d'Yvan mettent son trône en danger: "J'ai peur que M. le duc de Praslin n'aime pas mon impératrice de Russie, j'ai peur qu'on me la dégote; il ne me restait que cette tête couronnée; il m'en faut une absolument!" (à la comtesse d'Argental, 13 août 1763, Best. 10535).

L'assassinat du prétendant assure le trône mais révolte Voltaire qui s'indigne de tant de cruautés. Il écrit à Damilaville son dégoût pour de tels procédés. On lui demande, dit-il, une copie du *Dictionnaire philosophique*, mais il n'en enverra une qu'après y avoir insérer un chapitre traitant de l'horreur pour de si cruelles actions (7 septembre 1764, Best. 11239). Six mois après, en 1765, il adressait à l'impératrice avec une belle dédicace, *La Philosophie de l'histoire*. 
Il avait déjà oublié sa belle indignation des lendemains du meurtre. Ne faut-il pas aimer ses amis avec leurs défauts? Voltaire montre une telle faiblesse à cet égard que madame du Deffand ne peut retenir de manifester son dégoût. Elle confie à Walpole l'horreur que lui inspire la bassesse du poète:

Voltaire me fait horreur avec sa Catherine. Le beau sujet de badinage que l'assassinat d'un mari et l'usurpation de son trône! Il n'est pas mal, dit-il, qu'on ait une faute à réparer. Et comment répare-t-on un meurtre? en payant des historiens mercenaires et en soudoyant des philosophes ridicules à mille lieues de son pays? Ce sont ces âmes viles qui chantent un Auguste et se taissent sur ses proscriptions.  

Catherine avait en effet agi à l'égard des philosophes avec une générosité et une magnificence qui faisaient apparaître Frédéric bien mesquin. Elle avait acheté la bibliothèque de Diderot pour quinze mille livres, lui en avait laissé la jouissance, et lui avait versé une rente viagère de mille francs comme conservateur des livres. Voltaire est trop grand seigneur pour se laisser acheter de telle manière, c'est donc avec des flatteries qu'on va l'attirer dans son camp. C'est alors un échange de lettres charmantes par leur simplicité et leur gaîté. Voltaire est enchanté de sa Cateau, il en est subjugué au point de souscrire au partage de la Pologne, au massacre des Turcs. Lui qui hait la guerre et ses destructions n'y voit que du feu, il croit
à la sincérité de ses intentions d'être un souverain libéral. Il lui propose même un projet d'utiliser des chars de son invention. Le marquis d'Argenson les avait refusés en 1756, mais l'impératrice, elle, est trop intelligente pour ne pas considérer l'aide énorme que ces chars pourraient lui apporter (c'est du moins ce que pense Voltaire). Il insiste, quitte à paraître ridicule aux yeux de l'impératrice qui finit par répondre avec indulgence bien qu'elle n'ait nullement l'intention de se servir de ces chars:

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là (20 (31 n.s.) mai 1770, Best. 15361).

Voltaire est-il déjà si sénile qu'il ne voit pas qu'on le ménage comme un enfant? Il semble qu'il ne veuille vraiment pas se rendre à l'évidence: "Je vous admire en tout," lui répond-il docilement, "mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir: encore une fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que, dans une plaine, ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruirraient tout bataillon..." (4 juillet 1770, Best. 15471). Voilà Voltaire bien loin de ses idées pacifistes, on l'a encore enrôlé malgré lui. Il est vrai qu'il a reçu de son amie plusieurs
cadeaux: une magnifique boîte d'or et d'ivoire décorée spécialement par l'impératrice elle-même, à l'intérieur de laquelle se trouve un ravissant portrait de l'impératrice serti de diamants, une chaude pelisse pour le protéger du rude froid des Alpes, une traduction française du Code de Catherine II, et un journal de son inoculation. "Madame," s'écrie Voltaire, "vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes..." (12 mars 1771, Best. 16041).

Leur correspondance va se continuer jusqu'à la mort de Voltaire et cela toujours sur un ton des plus aimables et des plus élégants. L'impératrice agit vraiment comme une grande dame avec Voltaire, ses sentiments pour lui restent inaltérables, son souvenir lui est, dit-elle, aussi flatteur qu'agréable:

Monsieur, j'ai lu cet hiver deux traductions russes nouvelle- ment faites, l'une de Tasse, l'autre d'Homère. On les dit très bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier, que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaisir que le Tasse et Homère. La gaieté et la vivacité qui y règnent me font espérer que votre maladie n'aura aucune suite, et que vous passerez très lestement au-delà des cent ans (à Pétersbourg, 8 (19 n.S.) février 1777, Best. 19423).

Voltaire de son côté a toujours la même admiration pour celle qu'il place la première du genre humain et devant laquelle il se prosterne d'une façon aussi spirituelle que comique: "Et je crie dans mon agonie Allah! Allah! Catherine reçoul
ullah!" Le code criminel que Catherine vient de lui envoyer l'enchanté tellement qu'il va, dit-il, le traduire dans toutes les langues pour qu'il devienne l'évangile de l'univers:
"J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du nord" (Best. 16041). Il va déposer avec un autre membre de la société de Berne la somme de cinquante louis d'or pour le concurrent qui pourra offrir un projet de lois qui tout en ressemblant à celui de Catherine serait approprié à la petitesse du pays.
Catherine sut se montrer digne de l'amitié du grand homme. Après sa mort, elle acheta pour une somme fabuleuse (cent trente-cinq mille livres) la bibliothèque de Ferney et combla de présents la nièce de celui qui l'avait tant aimée. Elle appela auprès d'elle le secrétaire de Voltaire, Wagnière, pour qu'il remette en place les papiers et les livres du disparu dans l'ordre où il aimait à les voir. Durant une entrevue avec Wagnière elle s'inclina devant le buste du philosophe en disant: "Monsieur, voilà l'homme à qui je dois tout ce que je sais et ce que je suis ... Personne avant lui n'écrivait comme lui; à la race future, il servira d'exemple et d'écueil."

Louis XVI, lui, ne souffla mot à la nouvelle de la mort de Voltaire. Il se désintéressa au contraire avec mépris du sort qu'on voulait faire subir au philosophe indésirable.
Les autorités ecclésiastiques de Paris étaient bien décidées en effet de refuser toute sépulture à Voltaire. Elles tenaient enfin leur vengeance et n'étaient pas prêtes à la lâcher. On demanda à Louis XVI d'intervenir mais il s'en lava les mains. Ce furent les abbés Mignot et d'Hornoy qui sauvèrent le poète de la voirie en enlevant le corps jusqu'à l'abbaye de Seillères près de Troyes et en le faisant enterrer là par son prieur. Celui-ci fut destitué pour n'avoir pas voulu exhumer le corps de Voltaire en évoquant le fait que celui-ci n'ayant pas été excommunié avait droit à une décente sépulture. Paris bouda le grand homme pendant tout un mois. Les journaux passèrent sa mort sous silence, les théâtres oublièrent ses pièces. En juillet, la Comédie jouait Mahomet devant une salle silencieuse.
Filmed as received

without page(s) 83

UNIVERSITY MICROFILMS.
CHAPITRE IV

LES AFFAIRES

Les emprisonnements successifs à la Bastille furent d'un grand enseignement pour Voltaire qui apprit alors la nécessité de la puissance. Puissance du nom, puissance de l'argent. Sans elles pas d'indépendance et Voltaire est bien décidé de ne plus se laisser humilier par sa condition de bourgeois ou par celle de poète. Arrivé en Angleterre, après l'expérience Rohan-Chabot, il ajoute à son nom l'anagramme de Voltaire (qui pourrait bien vouloir dire selon quelques uns: "Arouet L.J. (le jeune)"), et va s'employer à obtenir de l'argent par tous les moyens mis à sa disposition. "J'ai toujours préféré la liberté à tout le reste," avoue-t-il dans ses Mémoires.

Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage; et tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne" (Moland, I, 39).

Cet argent, il ne va pas l'entasser comme certains le prétendent pour le plaisir de le posséder. Il va devenir une arme contre ceux qui en ont et en usent pour asservir les hommes, il va devenir une aide pour ceux qui en ont besoin pour se libérer des contraintes de la société. Un bienfait lie autant le bienfaiteur à l'obligé que l'obligé.
au bienfaiteur et Voltaire ne tire aucune gloire du fait qu'il abandonne certains de ses revenus littéraires à de jeunes écrivains pour les encourager dans leur carrière. cela fait partie des devoirs de l'amitié et Voltaire s'en acquitte avec élégance. On a souvent reproché à Voltaire son avarice parce qu'il se déclarait toujours dépourvu d'argent, ruiné. On ignore qu'à cette époque où l'argent se faisait si rare, il était prudent et souvent nécessaire de cacher ses revenus et de feindre la pauvreté. On connaît l'histoire de la malignité du marquis de La Fare qui redora son blason grâce aux biens confisqués par la Chambre de Justice à son beau-frère accusé d'avoir fait des profits illicites. Ce malheureux fut d'abord condamné à mort puis épargné mais réduit à la misère, il finit par mourir dans le dénuement le plus complet. Voltaire, mis au courant de l'affaire, fut si indigné qu'il écrivit une "Ode sur la Chambre de Justice," où il dénonçait avec force les conséquences de tels actes dictatoriaux. Une telle Chambre par ses procédés inquisitoriaux ne pouvait pousser qu'à la dissimulation et au mensonge et ne touchait finalement que les plus honnêtes qui n'avaient pas su ou voulu cacher leurs profits.

On comprend aisément que Voltaire, éclairé par de tels exemples, ait voulu garder le secret de ses aventures finan-
cières. Il avait besoin de toute son intelligence pour rivaliser avec des hommes plus rusés que lui dans le domaine des affaires, il l'utilisa et s'efforça de garder la tête claire pour s'éviter tout embarras de ce genre. Il spécula néanmoins sur tout ce qui pouvait rapporter quelque argent et accroître ses capitaux: sur les actions et sur les changes, sur le commerce des Noirs, sur les loteries et les rentes viagères. Il joua le rôle d'intendant aux armées en four- nissant la nourriture et les objets usagers, il se mêla de fabriquer des montres et des bas de soie, il plaça des fonds dans des compagnies maritimes qui opéraient dans les pays les plus lointains. Il aimait ce qui était le luxe et s'employa à le développer dans la mesure de ses moyens.

Voici ce qu'il écrit à propos du bien-être dont il se plaisait à s'entourer:

J'ai encore une plus belle maison, et une vue plus étendue à Lausanne; mais ma maison auprès de Genève est beaucoup plus agréable. J'ai dans ces deux habitations ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos et la liberté; et j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois, et que je ne tiens pas d'eux; je mets en pratique ce que j'ai dit dans "Le Mondain": 'Oh! le bon temps que ce siècle de fer!

(Moland, I, 44).

L'Angleterre eut à ce sujet une grande influence sur lui. Elle lui fit découvrir le commerce et son importance pour la valeur économique d'un pays, elle lui montra l'erreur profonde des préjugés de la classe nobilière de France qui
acculaient petit à petit à la misère ses membres trop fiers pour se salir les mains avec le produit des revenus commerciaux ou autres. Elle souligna aussi la différence de considération des gens de lettres qui jouissaient là de toute l'attention et l’estime dues à leur mérite tandis qu’ils étaient frappés en France de l’ostracisme le plus humiliant.

M. Addison en France, eût été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de dix ou cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires sous prétexte qu’on aurait aperçu dans une tragédie de Caton, quelques traits contre le portier d’un homme en place; en Angleterre, il a été secrétaire d’État (Lettres philosophiques, lettre XXIII, Moland, XXII, 179).

Français malgré tout, Voltaire est obligé de faire contre mauvaise fortune bon coeur, et se servant de ses relations, de ses amis et de ses protectrices, il essaye de rétablir en saisissant au passage toutes les occasions de s’enrichir. C’est sa façon de cultiver son jardin, c’est aussi le plus sûr moyen de pouvoir en effet le cultiver.

Il faut être, en France, enclume ou marteau: j’étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, et que souvent le gouvernement a touché aux rentes et aux espèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministère toujours obéré et toujours inconstant, fait dans les finances de l’État ... Il faut être économe dans sa jeunesse; on se trouve dans sa vieillesse un fond dont on est surpris (Mémoires, Moland, I, 44-45).
Et pourtant, Voltaire a bien mal commencé sa carrière financière signant à la légère des billets payables à sa majorité aux usuriers et aux prêteurs à la petite semaine qui voulaient bien lui faire crédit jusque-là. Une femme avait, lorsqu'il n'avait encore que onze ans, pour sa vivacité d'esprit et son jeune talent de poète, laissé sur son testament une somme de deux mille francs pour lui constituer une bibliothèque. Cette femme, c'était la fameuse Ninon de Lenclos, à qui son parrain l'abbé de Châteauneuf l'avait présenté en 1705, l'année même de sa mort. Une autre femme, beaucoup plus tard, à sa sortie de la Bastille en 1718, lui avait fait offrir par son mari une belle médaille d'or: c'était l'épouse du Régent qui l'avait lui-même fait emprisonner à cause de son insolence à son égard. Voltaire désireux de se faire pardonner venait de lui rendre hommage en lui dédiant par une épître assez bien tournée sa nouvelle pièce d'Oedipe. Le Régent lui accorde encore une gratification de mille écus pour les neuf premiers chants de La Henriade que Voltaire venait de lui envoyer, à la hâte, pour qu'il soit le premier à lire les exploits glorifiés par le poète de son ancêtre Henri IV auquel il ressemblait en beaucoup de points.

En 1722, Voltaire obtenait encore, grâce à l'intervention du prince, une pension de deux mille livres du Roi comme
compensation des peines subies à la Bastille et pour le dédommager de l'injustice causée par le testament du père Arouet qui venait de mourir et avait laissé ses biens en tutelle à M. de Nicolaï, président de la Chambre des Comptes. Voltaire ne devait toucher que l'usufruit de sa part d'héritage c'est-à-dire quatre mille deux cent-cinquante livres jusqu'à l'âge de trente-cinq ans accomplis. Si sa conduite avait été satisfaisante jusque-là, il pourrait alors toucher la totalité de ses biens.

Voltaire avait vingt-huit ans à la mort de son père et l'on comprend l'accueil qu'il fit à la gratification du Régent et à la pension du Roi. Son orgueil et ses soucis étaient satisfaits et apaisés. Une tâche cependant à accomplir qui lui tenait à cœur: la publication de sa Henriade, maintenant achevée.

Il songe d'abord à se rendre à la cour de Vienne auprès du Prince de Savoie-Carignan dont il a flatté les vertus singulières dans son poème. Peut-être obtiendra-t-il quelque soutien, et cela d'autant plus que le poète J.B. Rousseau, à Vienne lui aussi, est susceptible de l'appuyer dans ses demandes à cause de l'amitié qui les lie momentanément. Le voyage ne peut pas se faire à cause de la minceur de ses moyens et Voltaire se résoud à attendre une autre chance. Elle arrive sous les traits de la galante Mme de Rupelmonde
qui lui propose de l’accompagner dans ses déplacements en Hollande. Voltaire met une condition à son acceptation, il faudra qu’ils s’arrêtent d’abord à Bruxelles où il sait que réside J.B. Rousseau. Celui-ci est en effet depuis quelque temps dans la capitale flamande où il accueille avec joie l’arrivée du poète et de sa dame. Voilà de quoi le dérider de la lourdeur et du sérieux de ces braves mais ennuyeux flamands. Les deux amis sont pendant quinze jours aussi heureux que deux larrons en foire.

Plus tard, J.B. Rousseau en guerre avec Voltaire se vantera de l’avoir introduit dans la haute société bruxelloise. Voltaire se hâtera de rétablir les faits en précisant que tous les honneurs reçus avaient été réellement dus à la présence à ses côtés de la charmante madame de Rupelmonde qui jouissait dans la ville de la plus haute considération. Il écrit à Thiériot dans une lettre du 6 septembre 1722:

Il dit qu’il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j’y ai été avec la dame que j’avais l’honneur d’accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation (Best. 116).

A propos de ce même voyage, Voltaire recommande bien à son ami de répandre le bruit qu’il n’a été en Hollande que pour y faire imprimer son poème et non pour y voir J.B. Rousseau (voir lettre du 2 octobre 1722, Best. 123). Il s’est en
effet arrangé avec un libraire de La Haye, Charles le Viers, pour commencer l'impression de *La Henriade*, dès le début d'avril 1723, afin de commencer la distribution de chaque exemplaires dès novembre de la même année. Les souscriptions devaient s'ouvrir le 20 octobre 1722 et se continuer jusqu'en mars 1723, et ceci, aussi bien à La Haye qu'à Paris ou en province, chez tous les grands libraires des centres de France les plus importants. Ce genre de procédé semblait assez illégal aux Français peu habitués à tant de liberté, mais Voltaire trouva bon que, pour une fois, en Hollande on agissât à "la hollandaise". "Il y a longtemps," explique Voltaire dans une lettre à M. de Moncrif qui s'était chargé bénévolement de trouver des souscrivants en France pour le poème, "qu'ils (les Français) sont en possession de l'incorrigible manie de condamner tout ce qui n'est pas dans leurs usages." Cependant, ajoute-t-il, "je vous supplie d'assurer vos amis que mon poème se débitera en France avec privilège" (10 décembre 1722, Best. 136).

Voltaire était de bonne foi, il croyait sincèrement qu'une telle œuvre qui chantait les louanges d'un aussi grand roi qu'Henri IV, ne pouvait rencontrer de difficultés dans son propre pays. Il en composa une épître dédicatoire à l'adresse du jeune roi Louis XV alors âgé de douze ans où il exaltait les mérites de l'ancêtre: "Les autres rois ont des courtisans, il avait des amis; son coeur était plein de
tendresse pour ses vrais serviteurs." Il avait confié le soin à Thiériot de remettre l'épître au jeune souverain aussitôt que possible tant il était sûr de la facilité de l'affaire. La censure refusa cependant d'accorder le laisser-passer. Voltaire, furieux, exigea de Thiériot qu'il brûlât l'épître qui n'avait plus son utilité désormais et dut abandonner la publication en Hollande. Il ne s'avoua cependant pas vaincu. Rouen était une ville suffisamment loin de la capitale et il y possédait des amis: Cideville, conseiller au Parlement de Normandie, et les de Bernières qui possédaient une maison de campagne "de la Rivière-Bourdet". Ce fut donc à Rouen qu'il s'occupa de faire publier clandestinement sa *Henriade*, par le libraire Viret.

Entre temps, il s'était lancé, avec la présidente de Bernières dans les spéculations de la "Caisse de Juifrerie", vraisemblablement succursale anonyme des compagnies maritimes hollandaises et anglaises qui faisaient concurrence à la fameuse Compagnie des Indes, seule détentrice officielle du commerce extérieur de la France. L'affaire n'est pas très clairement exprimée dans la correspondance, car Voltaire se méfiait toujours des indiscretions qui pouvaient certes lui coûter cher. Voici, néanmoins, ce qu'il en dit à la marquise de Bernières à ce sujet, en avril 1722:

Pour moi qui ne sais point de compagnie plus aimable que la
vôtre et qui la préfère même à celle des Indes quoique j'y ai une bonne partie de mon bien, je vous assure que je songe plutôt au plaisir d'aller vivre avec vous à votre campagne, que je ne suis occupé du succès de l'affaire que nous entreprenons. La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux, et si nous pouvons réussir à le devenir sans établir une caisse de juifrerie ce serait autant de peine épargnée. Ce qui est très sûr, c'est que si notre affaire échoue, j'ai une consolation toute prête dans la douceur de votre commerce et s'il fallait opter entre votre amitié et le succès de l'affaire assurément je ne balancerais pas (Best. 102).

L'affaire avait dû cependant être lucrative puisque Voltaire en Hollande avait déjà parlé d'imprimer son poème avant même d'en avoir trouvé les souscripteurs, qu'il proposait à Thiériot la même année une gratification de dix pistoles et qu'il lui demandait de lui procurer un cheval de course pour la somme de deux cent-cinquante livres (voir lettre du 2 octobre 1722, Best. 123).

Thiériot lui donnait pourtant bien des soucis par suite de son parasitisme et de sa paresse naturelle. Il le logeait, le nourrissait, lui payait sa pension au président de Bernières, essaya même de lui faire accorder par le roi la moitié de sa propre pension et finit par lui obtenir en 1724, le poste honoriable de secrétaire d'ambassade du duc de Richelieu, son ami. Connaissant trop bien le caractère de l'ingrat, Voltaire l'exhorte vivement d'accepter l'emploi:

Si vous étiez sage, mon cher Thiériot, vous accepteriez cette place qui dans l'état où nous sommes vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche et c'est
bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes: je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre, mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très mal et que je risque de n'avoir rien du tout de la succession de mon père (26 septembre 1724, Best. 205).

On remarque grâce à cette lettre que Voltaire a réellement pris en charge l'entretien de Thiériot, que parlant de sa fortune ou de ses intérêts, il emploie le mot "nous", associant Thiériot dans ses préoccupations comme s'il s'agissait d'un jeune frère trop jeune pour se rendre compte de la gravité de la situation et prévenu avec ménagement sur l'urgence de chercher d'autres sources de revenus. Thiériot n'a que deux ans de moins que Voltaire et n'a réellement aucun droit d'attendre cette aide constante de son ami. Il jouit d'une meilleure santé, possède une mémoire admirable et a suivi le même stage que Voltaire dans l'étude de M° Alain, ce notaire où le père Arouet avait placé son fils pour lui faire prendre goût aux affaires de succession. Thiériot profite donc de l'intérêt de Voltaire à son sujet et se repose avec délices. celui-ci fait appel à leur amitié pour lui faire accepter la place. Ce serait agir, lui dit-il, avec un manque total de considération pour tous deux que de négliger une telle offre: "Songez, je vous recommande, à vos intérêts, ayez-les à cœur autant que moi" (26 septembre 1724, Best. 205). Thiériot y songe, à ses intérêts. Il ne veut pas travailler. Il refuse
sous prétexte qu'il ne veut être aux gages de personne.
Voltaire s'indigne devant cette mauvaise excuse car le
poste est honorable. Il avait essayé de placer son ami comme
commis chez les frères Pâris et ceux-ci avaient refusé. Il
l'avait ensuite proposé au duc de Richelieu comme secrétaire
quand celui-ci n'était pas encore ambassadeur et n'avait pu
avoir gain de cause. Thiériot à cette époque aurait accepté
n'importe quel emploi avec reconnaissance et maintenant il se
permettait de refuser. "Quelle fortune avez-vous donc faite?"
demande Voltaire à son ami. Un jour viendra peut-être où
le jeune homme se rendra compte de l'inconséquence de son
attitude, pour le moment, Voltaire se sent la conscience claire
puisqu'il a tout fait pour obliger un ami: "N'y pensons donc
plus et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune
très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres,
et que je ne cèderais à personne qu'à vous si je pouvais l'oc-
cuper" (5 octobre 1724, Best. 209).

Thiériot avait réellement la vie belle, il ne sentait
aucune urgence de travailler, Voltaire se souciait de tout.
Lui, se prélassait chez ses hôtes de la Rivière-Bourdêt,
attendant sans nulle hâte que Voltaire trouvât l'argent
nécessaire pour payer leur pension au président de Bernières
qui avait exigé que Voltaire et son ami contribuent aux
frais de la maison. Thiériot avait même demandé, pour être
plus confortablement installé, sa robe de chambre de Paris,
à son ami. Voltaire s'excuse auprès de lui, il ne pourra
venir, faute d'argent. La robe de chambre attendra donc
qu'il trouve l'argent nécessaire pour apaiser "le tyran"
des lieux, M. de Bernières: "Je n'ai pas de quoi acheter ce
que je voudrais acheter bien cher, le plaisir de vivre long-
temps avec madame de Bernières et avec vous" (27 juin 1725,
Best. 232).

Le 13 novembre de la même année, Voltaire est tout
content, il a enfin les fonds nécessaires à son séjour à
la Rivière-Bourdét. Il annonce fièrement à la présidente
qu'il vient d'obtenir de la Reine, sur sa cassette, une
pension de quinze cents livres qu'il ne demandait même pas,
et cela grâce à l'appui du second premier ministre, Pâris-Du-
verney, avec lequel il était "très bien": "Je ne me plains plus
de la vie de cour; je commence à avoir des espérances rai-
sonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis..."
(à Fontainebleau, 13 novembre 1725, Best. 248). L'amitié
que lui témoigne Mme de Prie, maîtresse de Duverney, apporte
encore à Voltaire la faveur de trois billets d'un montant
total de deux mille cent livres pour ses pièces de Mariamne
(1724), et L'Indiscret (1725). Voltaire va enfin pouvoir
réaliser son rêve d'aller rendre visite à ses amis. "Ayez
la bonté de m'en assurer," écrivait-il à Thiériot, "et de ne
pas donner toutes les chambres de la Rivière," qui à tous
égards semble plus cher que Fontainebleau (13 novembre 1725, Best. 248).

Non seulement Thiérot vit de parasitisme auprès de Voltaire mais encore il le vole. En 1726, après l'emprisonnement à la Bastille, Voltaire avait jugé plus prudent de se rendre en Angleterre. Il y avait, après maints déboires financiers, (les banqueroutes successives de ses deux banquiers londoniens Mendez da Costa et Médina), rencontré certaine aide auprès du roi George Ier, de la princesse de Galles, du vice-roi de Dublin et même de Jonathan Swift, doyen de Saint-Patrick dans la capitale de l'Irlande pour publier son fameux poème épique de La Henriade. Les souverains d'Angleterre avaient participé avec largesse puisqu'ils avaient donné à l'auteur la somme de deux mille écus. Le vice-roi de Dublin avait offert son palais pour entreposer les copies destinées à être distribuées en Irlande et Swift, symbole de tolérance, avait en quelque sorte favorisé la publicité. Il paraît même que Mendez da Costa, celui-là même qui avait, par sa banqueroute, entraîné la ruine financière de Voltaire, fut le premier à encourager la publication par une assez forte somme versée tout au début. Les souscriptions furent nombreuses et la publication de La Henriade, rapporta à Voltaire, rien qu'en Angleterre, la coquette somme de dix mille écus (Beuchot dit cent-cinquante mille francs). Ce qui représente
un magnifique accomplissement si l'on considère l'état de pauvreté dans lequel s'était trouvé Voltaire à son arrivée dans la capitale londonienne.

I had about only some bills of exchange upon a Jew called Medina for the sum of about eight or nine thousand French livres, reckoning all. At my coming to London I found my damned Jew was broken. I was without a penny, sick to death of a violent ague, a stranger alone, helpless, in the midst of a city, wherein I was known to nobody (à Thiériot, 26 octobre 1726, Best. 294).

Lord et Lady Bolingbroke qui auraient pu l'aider, étaient à la campagne et il s'était senti trop misérable pour oser se présenter à l'ambassade de France. Heureusement pour lui, son étoile lui avait envoyé l'amitié d'un négociant de la cité, Everard Fawkener, qui devait être plus tard ambassadeur à Constantinople, secrétaire du duo de Cumberland et ministre des Postes. Il trouva chez lui à Wandsworth l'hospitalité la plus cordiale, l'accueil le plus chaleureux. Voltaire sut alors, lui aussi, les plaisirs de l'indolence et put se jeter dans l'oubli des fâcheux souvenirs, tels par exemple la méchante coquetterie de la marquise de Villars qui l'avait tant fait souffrir avant son départ. Il n'oubliait pas cependant ses amis et tout particulièrement Thiériot à qui il écrivait encore: "For my part I have drunk of the River Lethe. I remember nothing but friends" (26 octobre 1726, Best. 294).

Bref, Voltaire avait fait contre mauvaise fortune bon cœur
et peu de temps après ses premières mauvaises expériences avec la cité londonienne, il pouvait s'estimer heureux et fier de s'en être tiré à si bon compte.

Très satisfait de la recette que la publication du poème de *La Henriade* avait rapportée, Voltaire voulut alors trouver des souscripteurs en France. Il chargea cette fois Thiériot de s'en occuper. Celui-ci obtint la confiance de quatre-vingts lecteurs qui lui confièrent la somme demandée avant même d'en avoir reçu une copie. Voltaire devait en renouveler l'impression. L'argent fut mis dans une cassette qui disparut mystérieusement le jour de la Pentecôte alors que Voltaire était à l'église. Thiériot prétendit avec ardeur que c'était-là l'oeuvre de voleurs professionnels qui avaient dérobé la cassette quand lui-même était absent. Voltaire ne fut pas dupe de ces explications, il déclara avec assez d'esprit, considérant la perte qu'il subissait ainsi, que l'aventure avait certes bien de quoi le dégoûter à jamais d'aller à la messe, mais qu'elle ne pouvait le détacher d'un ami de toujours. Cette somme qu'il venait de perdre, plus les frais en 1732 d'une nouvelle édition auxquels il lui avait fallu faire face pour dédommager les souscripteurs français d'avoir tant attendu équivalurent les bénéfices de l'édition anglaise. Voltaire s'était démené finalement pour des résultats financiers négatifs et cela par la faute de son meilleur ami. Il
alla jusqu'à mentir pour excuser celui-ci aux yeux des autres. Il écrivit par exemple à Destouches en 1744, que Thiériot avait voulu lui rembourser son argent, mais ajoutait-il, c'était lui qui avait refusé de se faire payer: "Je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami" (3 décembre 1744, Best. 2834).

Ce ne fut pas le seul acte généreux que Voltaire eut à l'égard de son ami. Trois mois avant l'affaire de La Voltairomanie, où Thiériot allait jouer un rôle assez répugnant vis-à-vis de Voltaire, celui-ci avait glissé une liasse de cinquante louis dans une de ses malles, à Cirey, sans que ce dernier n'eut rien à demander. Après l'affaire, Voltaire lui fit encore présent de son portrait en miniature, monté sur une bague sertie de deux cents écus de diamants. Il s'était aussi auparavant donné tout entier à la tâche d'obtenir pour lui une place de correspondant littéraire à Paris auprès de Frédéric et Thiériot l'en avait récompensé en envoyant tout de suite au monarque la venimeuse Voltairomanie de l'abbé Desfontaines. Même plus tard, Voltaire, sachant son ami dans la gêne, autorisa la représentation de sa pièce Le Droit du seigneur, uniquement pour que celui-ci puisse bénéficier des fruits de la recette. Ceux-ci ne furent pas bien gros car la pièce ne fut jouée que six fois mais
Voltaire avait fait de son mieux. Il n'avait cependant aucune illusion sur la reconnaissance de Thiériot: "Il n'en dira pas moins de moi à la première occasion, quand mes ennemis voudront se donner ce plaisir-là, liron qui passe sa vie à manger, à dormir, et à oublier ses amis" (à madame de Fontaine, c. 1er février 1762, Best. 9507). Thiériot savait, lui, qu'il pouvait toujours compter sur Voltaire. C'est à lui qu'il s'adresse encore quand il est dans la gêne dans le courant de la même année. Voici deux lettres que Voltaire envoie des Délices à son ami M. Camp pour lui demander de prêter assistance à Thiériot dépourvu d'argent:

Thiériot vient après les fêtes qu'on appelle la Pentecôte. Je vous supplie d'avoir de la bonté pour lui et de nous l'envoyer aux Délices. Faites-lui, je vous prie, la galanterie de payer son voyage au cocher qui le conduira. Je vous aurai une véritable obligation de cette attention (28 mai 1762, Best. 9672).

Mon frère Thiériot s'en retourne, mon cher monsieur, et va philosopher à Paris. Je vous supplie de lui continuer vos bontés et de lui donner six louis d'or pour l'aider à payer sa diligence, car frère Thiériot n'est pas aussi riche que votre archevêque (9 octobre 1762, Best. 9936).

Voltaire avait en effet invité Thiériot à venir passer quelque temps au château et celui-ci y était resté six mois à la grande satisfaction de son hôte. Thiériot avait besoin de vivre au sein d'une famille, disait Voltaire, car les derniers jours de la vie d'un garçon sont tristes. Celui-ci dès
son retour chez son nouveau patron à Paris, le médecin
Baron, tombait malade et Voltaire fut le premier à le plaindre.

Sur la fin de sa vie Thiériot est encore misérable et
gêné. Il écrit à Voltaire, son seul et dernier soutien,
pour lui demander de bien vouloir l'inscrire sur la liste de
ses bienfaits. Rappelant la force de leur amitié passée
citée en exemple même par La Gazette de Hollande, à l'époque,
Thiériot insiste sur le fait qu'il est réellement le seul à
qui il puisse demander et recevoir avec le même plaisir: "Il
n'y a que vous au monde, mon ancien ami, mon honneur et mon
soutien avec qui je puisse prendre l'air et le ton dont je
vous écris" (13 janvier 1769, Best. 14466). Voltaire répond
aussitôt, le 27 du même mois, que ses affaires par leur situ-
ation chaotique ne lui permettent pas pour le moment d'in-
tervenir en quoi que ce soit en faveur de son ami, mais lui
promet de donner de sa solide amitié aussitôt que possible
(Best. 14488). Le 4 mars, Voltaire s'excuse encore de n'avoir
pu démêler sa situation financière, il lui envoie cependant
le manuscrit d'une comédie, Le Dépositaire, pour que Thiériot
puisse en toucher les bénéfices: "Tout est coup de dîs dans
ce monde," écrit Voltaire à son ami, "c'est à vous de bien
conduire votre jeu, et surtout à ne pas laisser soupçonner
que je suis dans la confidence; ce serait le sûr moyen de
tout perdre" (Best. 14825). Thiériot, comme à son habitude,
ne fait rien à ce sujet et Voltaire charge Lekain de prendre
l'affaire en main. Celui-ci prendra naturellement la moitié des bénéfices rapportés par la pièce (voir lettre à d'Argental, 20 janvier 1770, Best. 15110).

Voltaire est bien fatigué des demandes de Thiériot qui ne songe qu'à quémander et à se plaindre sans toutefois faire un effort pour s'en sortir par lui-même. Il a d'autre part commis de nombreuses bêvues, des fautes grossières vis-à-vis de Voltaire, et a manqué bien souvent aux principes les plus élémentaires de l'amitié. Changeant de mécènes et de protecteurs sans autre visée que celle d'un bon gîte ou d'une bonne table, il a bien des fois négligé de répondre même aux questions pressées de son ami et omis de lui transmettre certains messages importants dont on le chargeait avec soin. Voltaire s'était souvent plaint:

Liron, loir, paresseux, négligent, qui ne songez à rien, madame de Graffigny, me mande que vous m'envoyez un histrion qu'elle me recommande. Mr. Marin prétend que vous m'avez envoyé le grand Saladin ou Sala Heddin. Rien de tout cela. Je n'ai entendu parler ni de cet envoi ni de ce comédien. Si vous vous perfectionnez dans ce bon talent que Dieu vous a donné de n'avoir cure de rien, vous deviendrez l'homme d'Esope. Mon cher et ancien ami, un peu des offices de Cicéron, s'il vous plaît, un peu d'affection dans la société ... Cela n'est pas d'un bon cœur et vous trouverez que tant de négligence est expressément condamnée dans le livre de amicitia (janvier-juin 1758, Best. 6973).

La mort de Thiériot, le 23 novembre 1772, surprit Voltaire plus qu'elle ne l'affligea. Il pensait toujours partir le premier à cause des deux ans de différence qu'ils
avaient entre eux et de sa santé précaire. De plus, la vie qu'avait menée Thiériot n'avait réellement pas pu l'user à ce point. Cependant ce fut lui qui mourut avant, et Voltaire en rejeta toute la responsabilité sur une demoiselle Taschin. C'était elle, disait Voltaire, qui avait ainsi épuisé, par ses exigences, les dernières forces de son ami. Il plaignit celui-ci mais fut bientôt préoccupé par tous ces papiers qui allaient peut-être tomber entre les mains de la demoiselle. Il se hâta d'en avertir d'Argental pour qu'il puisse se précipiter chez Thiériot et brûler tout ce qui pouvait être compromettant: "Thiériot avait toujours espéré être lui-même l'éditeur de mes lettres et beaucoup de mes petits ouvrages; il sera bien attrapé" (4 décembre 1722, Best. 16997).

Voltaire croit aux vertus de l'argent qui ouvre toutes les portes, il ne s'en cache pas et s'exprime librement à ce sujet dans ses Contes. Dans Zadig, par exemple, il parle de son héros de la façon suivante: "Zadig avec de grandes richesses et par conséquent avec des amis" (La Pléiade, 5). Zadig avait un ami Cador, en qui il avait toute confiance. Il crut bon cependant d'acheter son silence par un présent considérable. Candide, lui aussi, connaît la puissance de l'argent qui est le moyen le plus sûr de récupérer Cunégonde. Il ne consent à s'éloigner de l'Eldorado qu'avec cinquante moutons chargés d'or et de pierreries: "nous
serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre et nous pourrons aisément reprendre mademoiselle Cunégonde" (La Pléiade, 194).

Voltaire jeune se trouve dans une situation assez exiguë, il doit en effet faire fortune ou périr par manque de liberté car il ne peut comme Thiériot vivre longtemps en parasite et être ainsi l'esclave de ceux qui l'entretiennent. Il lui faut donc agir et vite pour gagner l'argent nécessaire à son indépendance. Il rencontre la chance de sa vie dans l'amitié des frères Pâris, têtes de la haute finance et conseillers de la favorite et par conséquent du roi. Ceux-ci le guident par des conseils judicieux car ce sont de vrais experts dans ce monde des affaires où Voltaire a bien souvent du mal à se maintenir et lui permettent ainsi d'arrondir une assez jolie fortune. Voltaire, il est vrai, leur a été d'un grand secours au moment du règne de terreur infligé par la Chambre de Justice grâce à son "Ode sur la Chambre de Justice" mentionnée plus haut. Il a par sa plume favorisé la victoire des financiers sur cette institution absolutiste du Régent pour remplir les caisses désespérément vides du trésor royal.

Les frères Pâris qui étaient au nombre de quatre: Antoine, Claude, Jean, Joseph, étaient devenus, à leur grand désavantage, créanciers de l'Etat en 1709 au moment où ils avaient sauvé de la famine les armées des Flandres grâce à leur aide
immédiate. Ils avaient en effet suppléé en vivres les trou-
pes combattantes isolées que l'Intendance officielle avait
par faute d'organisation laissées dans le dénuement le plus
complet. L'État, n'ayant pu payer, avait émis des billets
remboursables à diverses échéances qu'il ne put honorer à
la date due. Les frères Pâris se trouvaient donc dans la
dangereuse situation de créanciers de l'État et se rendirent
compte, presque aussitôt après, de la menace constante
suspendue au-dessus de leur tête. L'État leur demanda
comme prélèvement sur certains bénéfices, la somme énorme
d'un million de livres et cela n'était qu'un début. Ils
avaient tout à craindre de l'absolutisme de cette Chambre de
Justice qui taxait sans mesure. On comprend alors leur recon-
naissance vis-à-vis de Voltaire qui put, grâce au mordant de
ses attaques, mettre un frein à l'anarchie des jugements
d'une telle chambre. "L'Ode sur la Chambre de Justice"
attira donc à Voltaire par les abus qu'elle dénonçait, l'es-
time et la sincère amitié des rois de la finance, et plus
particulièrement celle de Joseph Pâris plus communément
connu sous le nom de Pâris-Duverney.

On sait que l'appui des financiers avait rapporté à
Voltaire, de la part de la reine, une pension de quinze
cents livres et de puissants soutiens en Angleterre. D'autre
part ce fut grâce à eux qu'il put éviter de perdre sa fortune
dans la panique créée par l'échec du système de Law. Les
frères Pâris étaient, certes, de perspicaces hommes d'affaires malgré leur manque d'éducation (Voltaire raconte dans son Précis du siècle de Louis XV, que Pâris-Duverney avait été dans son enfance garçon cabaretier chez sa mère en Dauphiné, puis soldat aux gardes dans sa jeunesse, avant d'être plongé dans les finances.)² Voltaire avait, lui, le bagage nécessaire mais manquait de cet esprit pratique requis dans ce genre de spéculation. L'association de tels amis ne pouvait donc être que très profitable. Elle le fut en effet. En 1734, Voltaire investissait certains de ses capitaux dans cette affaire d'Intendance aux armées dirigée par les frères financiers. Il n'avait rien à faire en vérité, sinon toucher les bénéfices, au moment donné. A titre d'information, disons seulement, que les revenus touchés pour l'année 1749, furent de dix-sept mille livres et qu'en 1750, année de la rupture avec les frères Pâris, Voltaire reçut encore, pour solde de son compte, la somme de six cents mille francs. Il faut encore ajouter, et cela pour le bénéfice de la réputation des frères Pâris, que ce fut la seule relation d'affaires où Voltaire n'ait jamais eu à essuyer de banqueroute ou même une perte quelconque.

Les Pâris étaient honnêtes et influents et avaient dû souffrir comme Voltaire de la haine du Cardinal Fleury. Celui-ci en effet avait été la cause directe de leur empri-
sonnement et de leur exil, ce qui avait établi un lien de solidarité avec Voltaire. La mort du Cardinal en 1743, leur rendit la place d'honneur qu'ils occupaient auparavant, quand Pâris-Duverney, étroitement lié à la marquise de Prie, favorite du duc de Bourbon, avait pu par exemple se permettre d'intervenir, contre toute bienséance, dans l'affaire du mariage du roi de France avec l'infante d'Espagne. Le roi avait quinze ans, l'infante cinq ans et demi, on ne pouvait donc espérer d'enfant avant une dizaine d'années au moins. Pâris-Duverney et la marquise de Prie prirent la directive de renvoyer l'infante et de faire un véritable mariage avec la soeur du duc de Bourbon, la princesse de Vermandois, qui accueillit la démarche avec un mépris si hautain qu'elle en découragea les initiateurs et finit comme abbesse dans un couvent de Beaumont-les-Tours où elle mourut trois ans plus tard. La marquise arrangea donc le mariage du roi avec une autre princesse, polonaise cette fois, fille du roi Stanislas dépossédé de son trône par le tsar Pierre le Grand et réfugié à la frontière d'Alsace dans la localité de Weissembourg.

Pâris-Duverney revenu au pouvoir était toujours le conseiller le plus intime de la favorite et avait quelque empire sur le roi, la reine et le gouvernement. Voltaire ne perd aucune occasion de le louer que ce soit dans le Précis du siècle de Louis XV, dans l'Histoire du Parlement de Paris, dans les Observations sur le commerce, ou plus tard dans
l’Éloge funèbre de Louis XV. Dans la Défense de Louis XIV, parlant des Invalides et de Saint-Cyr, Voltaire souligne que ce sont-là les plus beaux monuments architecturaux de l’époque en Europe, surpassés cependant par le nouveau bâtiment de l’École Militaire construit grâce à la fortune de Fâris-Duverney et l’appui de la marquise de Pompadour. "C’est," précise-t-il dans une note, "M. Duverney qui inventa l’École Militaire; c’est madame de Pompadour qui la proposa. Il faut rendre justice: la gloire est le seul prix du bien qu’on a fait." Pâris-Duverney avait en effet appris son métier avec l’âge et l’expérience, désirant faire quelque chose pour aider les jeunes officiers qui entraient dans la carrière militaire, il créa donc cette école où l’on enseignait l’art de la guerre mais encore le moyen de soutenir n’importe quelle autre bataille, matérielle ou morale. Sa devise était que, pour être utile, l’argent des particuliers devait être employé au bien public dont l’État cessait momentanément de se sentir solidaire. L’École Militaire est des exemples vivants de cette théorie que Voltaire prendra pour lui-même dans l’exploitation de son domaine de Ferney.

Voltaire entretient des relations plus soutenues avec Pâris-Duverney, mais exprime sa reconnaissance à chacun des frères de la même façon. Ce sont toujours des lettres affectueuses et déférantes à la fois. Il s’excuse de les déranger dans un travail qu’il reconnaît comme des plus importants

La France, elle même, doit savoir reconnaître ce que les frères Pâris ont fait pour elle car ils l'ont sauvée d'une situation financière catastrophique qui aurait pu causer sa perte définitive dans le monde économique. Il l'explique dans le Précis du siècle de Louis XV (1768):

Il fallut, après la ruine du système de Law, réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui était une entreprise non moins extraordinaire que le système: ce fut l'opération de finance et justice la plus grande et la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721. Elle fut imaginée, rédigée et conduite par quatre frères (les frères Pâris), qui jusques-là, n'avaient point eu de part principale aux affaires publiques.

Voltaire est très fier d'avoir de tels hommes pour amis. Ce sentiment, dit-il, le soutient même quand il est hors de France, il augmente le bonheur dont il jouit à la cour du roi de Prusse auprès de ce nouvel ami qui le comble de prévenances et de faveurs. Mais "sans l'amitié, à quoi serviraient les honneurs et la fortune?" demande-t-il à Pâris-Duverney d'un ton assez surprenant pour un homme qui a décidé de rompre toute relation d'affaires avec son correspondant (15 octobre 1750, Best. 3670).
Et cependant, il vient en effet de résilier son association avec eux quatre. Cette nouvelle amitié avec Frédéric l'a si bien étourdi qu'il songe définitivement à s'établir dans sa nouvelle patrie. Il a déjà dû abandonner sa charge d'historiographe du roi de France et a reçu en compensation les titres de Chambellan et de Chevalier de l'Ordre du Mérite, une pension de vingt mille livres et la promesse d'une rente viagère au nom de madame Denis d'un montant de quatre mille livres. De plus, la famille royale de Prusse le traite en poète-roi: la margrave de Bayreuth, soeur de Frédéric, lui manifeste une réelle attention. Riche maintenant, voltaire peut se permettre d'être grisé au point de ne vouloir rien avoir à faire avec des gens qui s'enrichissent des guerres que se font les différents pays, guerres d'autant plus meurtrières qu'elles bien souvent inutiles. Voltaire a bien essayé de faire entendre raison aux différents adversaires, ses talents d'intermédiaire diplomatique ont apparemment reçu très peu d'attention puisqu'il n'a pu à aucun moment amener les pourparlers à leur fin, c'est-à-dire à la paix. La guerre de Succession d'Autriche dura en effet sept ans et l'intervention de Voltaire n'a fait que favoriser la terrible victoire de Frédéric sur la France à la bataille de Rosbach (5 novembre 1757). Voltaire garda, malgré lui, rancune aux frères Pâris et à la marquise de Pompadour qui
avaient été en grande partie responsables de cette guerre, et s'en ouvre au président de Brosses encore neuf ans plus tard: "Les peuples seront-ils encore longtemps ruinés pour aller se faire bafouer, abhorrer, et égorger en Germanie et pour enrichir Marquet et Compagnie. Et Paris et frères, et qui rapière sub illis!" (5 janvier 1759, Best. 7316). Il continue cependant d'écrire à ses amis et du ton le plus tendre et il semble que cette pointe assez maladroite d'ailleurs ait été la seule que Voltaire ait jamais dirigée à l'égard de ses anciens associés. En 1757, par exemple, juste après le renversement des alliances, il écrivait à Pâris-Duverney pour le remercier des jolies tulipes que celui-ci lui avait envoyées et qui ornaient maintenant un de ses "ermitages" (27 mars 1757, Best. 6520). En 1760 (le 7 janvier), rappelle encore à son ami la chaleur de leurs relations de jeunesse et la tendre fraternité consolidée par les injustes persécutions du Cardinal de Fleury à leur égard (Best. 7972). L'éloge funèbre de Louis XV en 1774 est encore une occasion pour Voltaire de rappeler les services rendus par les Pâris à la royauté et tout particulièrement les bienfaits de la création d'une Ecole Militaire alliant le bon sens pratique de Pâris-Duverney à la science la plus abstraite. Voltaire a bien raison de ne pas pouvoir oublier les bienfaits de ses protecteurs et amis, il a acquis grâce à eux ce qui manquait à son éducation, le sens commun des affaires.
Dans une lettre à Cideville, en 1737, Voltaire expliquait à son ami tous les malheurs qui lui étaient alors arrivés. Il avait en effet été forcé d'interrompre toute correspondance avec ses amis pendant la longue période d'une année. La calomnie, la perfidie des hommes avaient été la véritable cause de ce silence. Heureusement pour lui, ajoutait-il, l'amitié, l'unique déesse était enfin venue le secourir de cette langueur léthargique où il paraissait sommeiller: "Je pleure sur les hommes, mais je me console car il y a des Emilie et des Cideville" (23 décembre 1737, Best. 1348). En effet, Demoulin, l'homme d'affaires en qui il avait placé toute sa confiance, venait, expliquait-il encore à son ami, de lui extorquer une somme de vingt mille francs après l'avoir menacé du chantage le plus vil:

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce misérable Dumoulin, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infâme procès de Jore. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon et de me tout avouer. O hommes, o monstres! Qu'il y a peu de Cidevilles! (Best. 1348).

Dumoulin, qui avait remplacé Cassegrain dit Dubreuil, l'homme d'affaires de Voltaire responsable des deux pertes d'argent essuyées en Angleterre avec les banquiers da Costa et Médina, avait été à la fois le factotum, l'agent et le prête-nom de Voltaire dans ses spéculations sur les grains.
Il tenait aussi avec sa femme le ménage de sa maison parisienne de la rue du Longpont. Voltaire, bien qu'il les payait, les tenait en très profonde considération et les traitait avec beaucoup d'amitié. Ils n'hésitèrent pas pour autant à le trahir et à le voler à la première occasion. Voltaire était à Cirey auprès de la divine Emilie, Demoulin, trouvant la maison de la rue du Longpont trop grande et difficile à entretenir, déménagea pour un domicile plus confortable dans la vieille rue du Temple, juste en face du cul-de-sac de d'Argenson et abandonna tout simplement la demeure laissée sous sa garde par son maître. Il dissipa aussi des fonds considérables qui lui étaient confiés par la charge qu'il occupait, la somme de vingt-quatre mille livres. Voltaire, pris au dépourvu s'adressa aussitôt au beau-frère de celui-ci, l'abbé Moussinot, chanoine janséniste aux goûts ultra-mondains et extrêmement raffinés pour sa vocation. Celui-ci fut prié d'intervenir pour le mieux auprès de Demoulin et de régler l'affaire le plus à l'amiable possible car le tout demandait beaucoup de tact et de délicatesse. L'abbé Moussinot était la discrétion même, Voltaire savait qu'il pouvait compter absolument sur son habilité.

Demoulin, acculé par les deux plaintes déposées contre lui par Voltaire, le 12 juin 1736, pour détournement de fonds, avait eu recours à la menace la plus infâme: le chantage pur et simple. Il était allé à Paris trouver d'Argental, l'ange
de Voltaire, et l'avait mis au courant de ses intentions de publier certains papiers compromettants pour leur auteur.

Voltaire avait donc demandé à Moussinot:

Parlez à Demoulin avec bonté; il doit bien rougir de ses procédés envers moi; il m'emporte vingt mille francs et veut me déshonorer, et pour comble, il faut encore l'apaiser, car en perdant vingt mille francs, il ne faut pas encore acquérir un ennemi (31 août 1736, Best. 1091).

En 1737, Voltaire est encore bien indigné de l'attitude de Demoulin et se laisse aller à la colère et au mépris contre celui qui a si mal répondu à sa confiance:

Que la Mare ne m'ait payé que d'ingratitude encore passe, mais Demoulin y a joint de la friponnerie, l'outrage et les plus indignes procédés. Sa femme comme je vous l'ai mandé m'a écrit pour me demander grâce, mais si Demoulin ne me mande pas au moins pardon de ses infamies, il sera poursuivi avec rigueur (17 novembre 1737, Best. 1328).

Il est cependant obligé de se rendre aux menaces de chantage exercé par ce véreux personnage. Il accepte de reconnaître officiellement et d'une façon légale que la dette a été acquittée en grande partie par son débiteur et qu'il ne reste en solde que la somme de trois mille francs. Voltaire charge encore Moussinot de conclure l'affaire et se console comme il peut: "Je veux bien encore pardonner à Dumoulin et j'accepte le marché qu'il propose, 1600 sur Duchausson et 400 livres comptant. Vous pouvez conclure" (2 août 1738, Best. 1501).

L'abbé Moussinot était ainsi devenu le bras droit de
Voltaire et le resta, pendant toute la période de Cirey, lorsque Voltaire isolé dans sa campagne, dépourvu de tout le luxe et le nécessaire avait eu besoin de faire venir au château, de Paris, tout ce qui était quasi introuvable aux alentours de ce "temple de l'amitié" qu'était la demeure d'Émilie. Cela avait d'abord commencé avec l'intervention auprès de Demoulin, puis, un jour, le 8 mars 1736, Voltaire ayant eu besoin de changer de notaire lui avait écrit pour lui demander si par hasard il ne pouvait lui indiquer le nom d'un autre notaire en qui il pourrait avoir une confiance absolue. Perret qui était son présent homme d'affaires lui donnait bien du souci :

N'avez-vous point quelque notaire à qui vous puissiez vous confier. Il faudrait, je crois que le tout fût sous votre nom. Vous me donnerez seulement un mot de reconnaissance sous seing privé ... Vous savez combien je vous aime et je vous estime et à quel point vous pouvez en tout compter sur moi (Best. 994).

La confiance de Voltaire en Moussinot devait certes être assez forte pour qu'il se remît encore entre les mains d'une tierce personne juste après les déboires subis avec Demoulin. Un fait certain est la procuration donnée par Voltaire à Moussinot dans laquelle il lui accordait tous pouvoirs d'action :

Mon cher abbé, j'aime mieux mille fois votre coffre-fort que celui d'un notaire. Il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à vous. Vous êtes aussi intelligent
que vertueux ... Voyez donc si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot. Vous pourrez dans l'occasion en faire de bons marchés de tableaux. Vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre-fort. Vous me direz, j'ai besoin de 500 livres, et vous me donnerez une note (21 mars 1736, Best. 1005).

Il est facile de voir par le ton de la lettre et les mots employés à quel point Voltaire agit avec délicatesse quand il s'agit de proposer des gages ou même parler d'argent. Il est en ce point bien Français et peut-être même bien au-dessus du bourgeois tant haï par les Décadents du dix-neuvième siècle. L'argent est une chose qu'on manipule par nécessité mais dont on n'aime pas parler ouvertement, comme si c'était là un sujet dégradant. Ce sentiment est encore typiquement français, il est au sein du bourgeois moyen qui a maintenant acquis ses titres de noblesse. Parlant de son argent, Voltaire atténue le fait en précisant: "votre" coffre-fort, puis il continue sur un ton qu'il veut assez désinvolte: "vous me direz...". Voltaire accorde à Moussinot le titre de surintendant de ses affaires et lui donne entière liberté d'action: "Aimez-moi, et resserrez les noeuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques" (Best. 1005).

Pour une fois le choix de Voltaire vis-à-vis de son homme d'affaires a tout lieu d'être satisfaisant. L'abbé Moussinot est réellement un honnête homme malgré sa faiblesse pour la spéculation d'œuvres de maîtres, faiblesse excusable en vérité lorsqu'on considère le raffinement de goût que
Cette manie implique. Chanoine janséniste il avait été trésorier de son chapitre de Saint-Merry de 1712 à 1736, puis le fut de nouveau à partir de 1738 et personne n'eut jamais à se plaindre de sa probité morale et financière; il avait au contraire fait souvent preuve d'évidentes compétences en affaires, et le montra dans ses relations avec Voltaire. Celui-ci a été bien ennuyé par l'affaire Demoulin qui a causé quelque trou dans son budget, ce qui l'empêche, dit-il, de rendre services à ses amis dans le besoin. Cependant cette mésaventure a eu ses avantages car elle lui a procuré un nouvel ami sur lequel il peut reposer sa confiance. Cette satisfaction secondaire de Voltaire semble confirmer la théorie leibnizienne que tout mal amène un bien, théorie que Voltaire dans le voisinage d'Émilie partage en ce moment.

Le plus grand regret que j'ai dans le dérangement où Demoulin a mis ma fortune est d'être si peu utile à des amis tels que Berger. Enfin il faut songer à ce qui me reste plus qu'à ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puisse passer ma vie à être utile à moi-même et à ceux que j'aime (à Moussinot, 7 juin 1736, Best. 1045).

Moussinot devient vite l'ami indispensable qui se charge de tout et cela au plus vite. Voltaire est souvent impatient et réclame la même chose à des intervalles trop rapprochés pour que Moussinot puisse réellement faire quelque chose à ce sujet. Il ne lui donne souvent ni l'occasion de répondre ni celle
d'agir. Les paquets se font trop attendre, ou bien ils se perdent en route sans que ce soit la faute de Moussinot. Voltaire s'impatiente mais ne se fâche jamais, il essaie toujours de trouver des raisons pour excuser les catastrophes et cela aux yeux mêmes de Moussinot. Son caractère est impétueux, il voudrait que les choses se fassent instantanément au fur et à mesure qu'il les pense, mais reconnaissant ses défauts, il s'excuse toujours auprès de son ami pour l'impatience qu'il a peut-être montrée. Un vase est arrivé brisé, Voltaire s'empresse de rassurer Moussinot en lui disant qu'il sera facile de rajuster et coller les morceaux. Des thermomètres ont été envoyés pour quelques expériences de physique, ils ont été eux aussi cassés en route, Voltaire ne manifeste aucune mauvaise humeur, cela arrive bien souvent, reconnaît-il. L'abbé a carte blanche pour tout, Voltaire n'hésite pas aux dépenses. S'il n'y a pas assez d'argent en caisse, que Moussinot vende ou liquide quelque chose, mais qu'il se procure l'objet à n'importe quel prix et surtout qu'il le choisisse de la meilleure qualité:

Faites chercher, je vous prie, une montre à secondes chez le Roi, ou chez Lebon, ou chez Tiout, enfin la meilleure montre d'or, soit d'argent, il n'importe, le prix n'importe pas davantage. Vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remerciements à vous faire. Je vous embrasse tendrement (10 décembre 1737, Best. 1301).

Le pauvre Moussinot est chargé quelquefois d'embarrassan-
tes commissions. Il lui faut aller à la rue Saint-Honoré pour acheter les toilettes d'Emilie qui ne se contente certes pas de ces petites robes du quai de Gesvres. C'est aussi le parfumeur de la rue Saint-Antoine, Provost, qu'il faut aller quêmander pour la crème de la marquise. Voltaire veut offrir à sa maîtresse "de belles et très grandes boucles de souliers à diamants," Moussinot devra s'adresser à Hébert, l'orfèvre à l'enseigne du "Roi de Siam" de la rue Saint-Honoré, en face de l'Oratoire. C'est encore de menus objets comme de petits miroirs, des bougies, du papier à lettre doré de Hollande, des plumes, ou même encore des oiseaux, serins ou perruches à collier noir, ou encore une montre à répétition. Quelquefois, Moussinot doit aller remettre quelque argent à certaines personnes que Voltaire veut obliger. Il doit se rendre par exemple en fiacre chez une demoiselle Damreville qui habite en face de la grande grille de St. Germain des Prés, car elle est dans le plus grand besoin: "Dites-lui que je prends la liberté de lui prêter dix pistoles, et que quand elle aura besoin de davantage, j'ai l'honneur d'être à son service" (28 décembre 1737, Best. 1353). Moussinot doit aussi se rendre chez mademoiselle Mignot, l'aînée, pour lui remettre un sac de dix mille livres et se faire le porte-parole de Voltaire et exprimer ses regrets les plus sincères de n'avoir pu plus tôt satisfaire à ses demandes:
Assurez-la de ma tendre amitié, dans les termes les plus forts. Vous me ferez plaisir de lui faire un peu sentir la différence de mon caractère et de celui d'Arouet, ma facilité en affaires, enfin tout ce que vous croirez qui pourra augmenter sa confiance et son amitié (4 janvier 1738, Best. 1356).

Moussinot est d'autant plus indispensable que Voltaire n'est pas bien sûr lui-même de ses qualités financières. S'il l'était en effet, il n'aurait pas à s'assurer constamment qu'il l'est, et ne se donnerait pas tant de mal à vouloir en convaincre les autres. Pourquoi avoir à souligner cette ambiguïté de caractère entre Voltaire, le philosophe, et Arouet, l'homme d'affaires? Pourquoi, aussi, penser que ce côté homme d'affaires aura plus de chances d'attirer la sympathie et l'amitié de sa nièce? Voltaire a sans aucun doute un complexe d'incapacité à cet égard, sans cela il ne sentait pas ce besoin urgent d'en persuader les autres.

Moussinot assume le rôle que Voltaire ne veut pas assumer dans la vie, du moins ouvertement. C'est lui qui se montre implacable quand il s'agit de remboursements, rapace, difficile à duper. Voltaire, lui, joue au dilettante, au philosophe détaché de toutes préoccupations d'argent. C'est lui cependant qui rédige le brouillon de toutes les transactions ou demandes de remboursements de fonds. Moussinot recopie et souvent se sert de son frère comme prête-nom:

Quand vous aurez, mon cher abbé, consommé les aventures du palais royal, je vous prierai d'écrire en votre propre et privé nom, une lettre à monsr. le duc de Villars, par laquelle
vous lui remontrez qu'il me doit si je ne me trompe deux années, que vous êtes obligé d'avoir recours à lui sachant que je suis dans un très grand embarras (9 juin 1741, Best. 2340).

Quant aux gages de Moussinot pour de tels services, Voltaire use de la plus grande délicatesse :

Voulez-vous à présent que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me fissiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon, vous aviez une petite rétribution de vos chanoines. Traitez-moi comme un chapitre, prenez le double de ce que vous donnait votre cloître, sans préjudice du souvenir que j'aurai de vos soins. Règlez cela, et aimez-moi (30 mars 1737, Best. 1247).

La lettre est signée "à Cambridge" pour rappeler à Moussinot qu'il est censé être en Angleterre à ce moment-là alors qu'il se trouve réellement à Cirey, auprès d'Émilie. Nous avons en effet une autre lettre adressée à Frédéric cette fois, de la même date, et Voltaire parle du séjour délicieux qu'est Cirey, terre de la philosophie, des grâces, de la liberté et de l'étude.

Le nom de Moussinot est pour la dernière fois mentionné dans la correspondance de Voltaire, dans une lettre adressée à Mme Denis aux environs de la mi-février 1742. Voltaire s'excusant du retard mis à répondre à une dernière missive, explique : "pour comble d'inconvénients l'abbé Moussinot ne m'a remis qu'aujourd'hui votre lettre, et celle que vous écriviez du 22 janvier à madame du Châtelet" (Best. ?).
Mais en dehors de cela, rien. Aucun signe de rapports avec Moussinot lui-même. Leurs lettres ont en réalité commencé à s'espacer après 1740 à peu près en même temps où celles de Frédéric ont commencé à devenir plus fréquentes. L'intérêt croissant de Voltaire pour son nouvel ami semble avoir fait passer Berlin avant Paris tout au mons à cette époque. N'oublions pas aussi que 1743 est l'année qui marque le commencement des relations d'affaires avec les frères Paris et que ceux-ci n'avaient certainement aucun besoin d'abbé dans leur entreprise. On peut en effet constater que dans les cent-cinquante lettres qui restent à peu près de la correspondance Voltaire-Moussinot, il n'a jamais été question de l'association avec les frères financiers. Il faut aussi considérer le fait que Voltaire n'est plus si souvent isolé à Cirey, qu'il voyage d'un bout à l'autre du pays et à l'étranger et qu'il n'a plus beaucoup de raisons de faire venir des choses au château, d'où la rareté des occasions données à Moussinot de se rendre utile.

En 1740, Voltaire est en effet aux Pays-Bas, à Clèves, à Berlin, puis en Hollande et ensuite en Belgique. En 1741, il rentre à Paris, puis c'est de nouveau Cirey et de nouveau Paris en 1742. Rien ne laisse supposer une brouille ou un mécontentement quelconque de la part de Voltaire ou de celle de son chargé d'affaires. La période de Cirey marque une
des phases les plus heureuses et les plus prospères de la vie de Voltaire, et cela en partie grâce à la compétence de Moussinot. Voltaire a lui aussi apporté sa contribution dans cette amitié d'affaires, il a rendu maints services à son abbé et s'est toujours acquitté de ses dettes de reconnaissance avec générosité. En juin 1740, par exemple, il vient d'apprendre que des négociants d'Amsterdam à qui il avait confié la vente de certains tableaux acquis par Moussinot, viennent de faire faillite. Il a donc perdu, non seulement le produit de la vente des tableaux mais la valeur totale de ceux-ci, plus une somme de quatorze cents francs qu'il avait déposée entre leurs mains. "Vous croyez bien, mon cher ami," écrivait-il à Moussinot à ce sujet, "que je vous tiendrai compte en entier de la somme que devaient ces malheureux négociants. Si on m'a fait banqueroute, il ne faut pas que je vous la fasse" (5 juin 1740, Best. 2095). En juillet de la même année, il subit encore une perte beaucoup plus considérable de trente à quarante mille livres par suite de la faillite du receveur général Michel. Il envisage cette perte avec assez d'humour et n'en perd pas son latin pour cela: "Dominus dedit dominus abstulit sic nomen domini benedictum." Il philosophe même avec assez d'esprit:

Souffrir ses maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut sans être dévot,
Se soumettre à la providence (12 juillet 1740,
Best. 2136).
Il y a cinq cent cinquante-cinq lettres de Voltaire et soixante-trois lettres de madame Denis dans la correspondance totale conservée par les frères Tronchin et gardée jalousement par la famille de ceux-ci pendant plus d'un siècle. Celles-ci furent finalement publiées par un nommé Eusèbe-Henri Caullier dans une série d'articles intitulés: "Voltaire et les Tronchin" de la revue suisse de 1855, et nous permettent de suivre une autre sorte d'amitié d'affaires qui a plutôt à voir avec la puissance des relations qu'avec l'argent lui-même. Voltaire correspondait avec cinq membres d'une famille genevoise connue pour son austère calvinisme et la haute renommée de chacun: François était conseiller et partageait avec Voltaire son amour du théâtre, Théodore était son docteur, et sa réputation s'étendait jusqu'à Paris où il était considéré comme l'un, sinon le plus grand médecin du siècle; Jean-Robert était son banquier. Il y avait aussi deux cousins de ces trois frères: Jacob Tronchin et enfin Jean-Robert II, procureur général, frère aîné de Jacob.

C'est naturellement avec son banquier que Voltaire correspondait le plus et le plus souvent. Les premières lettres sont en effet datées de la fin 1754, les dernières du mois d'avril 1778, ce qui fait en tout une bien longue période de vingt-quatre ans. Ce qui est intéressant à noter c'est que Voltaire se sert souvent de son secrétaire pour écrire à
Jacob, François, et même à Théodore, son médecin, tandis qu'il écrit toujours de sa propre main quand il s'adresse à son banquier, qu'il ne signe jamais de son nom en entier mais appose son initiale "V" précédée selon les circonstances et le destinataire de la lettre de "l'éternel malade" ou bien du "fermier des Délises" ou bien encore de "le dégraissé" quand il vient de débourser quelque argent. Lorsqu'il veut faire participer Robert Tronchin à quelque dépense, il termine par "à vos Délises" et quand il a été déçu en quelque circonstance il signe "aux prétendues Délises". Il indique aussi rarement le jour, le mois ou même l'année dans ses lettres, et seules celles de Robert, portent une date d'accusé de réception indiquée par le banquier lui-même.

La constitution de la République de Genève interdisait à tout catholique d'acquérir des terres dans le périmètre de son territoire. Voltaire désirant acheter la propriété des Délises dut se servir de nombreux subterfuges. Il obtint de son docteur, Théodore Tronchin, un certificat médical certifiant que le climat de la région était réellement favorable à un rétablissement de sa santé bien précaire à l'époque. Il réussit grâce à cela à se faire octroyer une autorisation de séjour, ce qui était déjà un très grand pas pour l'achat. Puis il sollicita l'aide du conseiller François Tronchin qui consentit à se porter garant et même à prêter son nom pour la transaction. Voltaire obtint ensuite de
lui un bail à vie pour la forme stipulant en cas de résiliation du bail une somme pour le locataire de trente-huit mille livres. Voltaire versa d'emblée soixante-dix mille livres (l'acte de vente indiquait le montant de quatre-vingt-sept mille livres), et demanda à son banquier de contribuer à l'achat par une somme de dix mille livres.

A propos de Robert Tronchin, lui-même, et de ses relations avec Voltaire, on ne peut s'empêcher d'être surpris en apprenant qu'il avait été recommandé à Voltaire par le Cardinal Tencin dont il était l'homme de confiance. C'est un mélange curieux certes que l'union d'hommes aussi extrêmes dans leurs opinions et dans leur vie. Voir ainsi reliés un cardinal de religion catholique, apostolique et romaine, un calviniste d'un austère puritanisme et un libertin indévot fanatique défenseur de la tolérance religieuse est un spectacle assez intéressant qui nécessite certaine explication. En voici le récit en quelques mots. Voltaire, après sa fuite de Potsdam et les malheureux événements de Francfort se réfugia à Dijon, puis à Lyon (1753). Là il y fut accueilli avec gloire et chacun se fit un honneur d'avoir le plaisir de recevoir cet illustre hôte qui avait su ainsi montrer son grand désir de liberté. Les Français ont toujours été sensibles à ce genre de sentiment. Voltaire rassuré par un tel accueil se présenta alors chez le cardinal Tencin pour lui présenter
ses hommages. Il connaissait le cardinal de longue date, celui-ci était le frère de cette madame Tencin avec laquelle il avait partagé les murs froids des cachots de la Bastille lors de son emprisonnement de jeunesse; il était aussi l'oncle de ses amis d'Argental. Le cardinal le reçut avec une froideur extrême, surprenante, et écourta la visite d'une manière humiliante pour Voltaire. Il ne pouvait le retenir à dîner, lui dit-il, car il ne pouvait recevoir sous son toit un homme qui était si mal vu à la cour de France.

La margrave de bayreuth, de passage à Lyon, voulut arranger l'affaire et obtint du cardinal le fin mot de l'histoire. Celui-ci lui expliqua que son humeur contre Voltaire ne venait réellement pas de son attitude avec la cour mais de son manque de tact vis-à-vis de lui. Voltaire, en effet, dans Le Siècle de Louis XIV, avait agi, selon le cardinal, de la façon la plus irrévérencieuse: il avait parlé du Concile d'Embrun que le cardinal avait présidé comme si ce concile n'avait aucune importance dans l'Histoire et l'avait fait précédé de l'adjectif "petit". Voltaire averti des vrais motifs de la froideur du cardinal à son égard, changea immédiatement le mot "petit" par celui de "grand", et s'attira ainsi toute la sympathie de celui-ci qui même lui recommanda comme banquier son propre homme de confiance, le rude calviniste Robert Tronchin. Peu après, Voltaire se faisait présen-
ter à Tronchin grâce à l'entremise d'un ami commun Mr. de Gauffecourt pour lequel il gardera une certaine gratitude.

Il écrit à J. Robert:

Comment se porte Mr. de Gauffecourt? je voudrais bien qu'il sût combien madame Denis et moi nous nous intéressons à sa santé. Je lui écrirai s'il aime qu'on lui écrive. J'ai bien des raisons de l'aimer: je lui dois le bonheur de vous avoir connu (8 décembre 1757, Best. 6803).

En dehors de ses qualités de banquier, Robert Tronchin était aussi le commissaire de Voltaire à Lyon, comme Noussinot l'avait été à Paris. Voltaire lui écrivait deux ou trois fois par semaine pour des requêtes de toutes sortes. Il avait besoin de vin, de légumes, de fleurs. Quelquefois c'était du beau velours cramoisi d'Utrecht qu'il voulait ou bien des fusils de Forez dont il songeait faire cadeau à un parent mousquetaire du roi qui "tirait aussi bien que le banquier calculait." Les demandes étaient hardies et Voltaire se retranchait souvent derrière le sans-gêne de madame Denis. Dorénavant ce sera elle qui fera ses propres demandes puisqu'elles devaient causer tant de dérangements à ce nouvel ami. Cependant, ajoutait-il, tout ceci pouvait bien être la faute de l'ami lui-même qui avait permis par sa gentillesse tant de privauté: "Nous sommes des gens bien insatiables, mais vous l'avez voulu et l'amitié vous soutient. Sans cela, nous ne serions pas si hardis" (12 juillet 1756, Best. 6250).
D'autre part, Robert et son frère n'étaient-ils pas les vrais propriétaires des Délices, et, lui, Voltaire, seulement leur fermier général? Tout ce qu'il réclame n'a réellement pour but que d'embellir leur commune propriété. Voltaire plante des tulipes que lui a envoyées Paris-Duverney, il plante des arbres. Il fait modifier par son maçon l'ancienne demeure en une sorte de château-gentilhommière. Il fait venir deux secrétaires, un valet de chambre, deux laquais, un cuisinier et un marmiton, et tout cela grâce aux soins de son ami Tronchin. Il a fait décorer son carrosse par de la plus fine dentelle encadrée par des tentures de soie bleue parsemée d'étoiles d'or. Il s'est procuré six beaux chevaux pour tirer le carrosse et aime à parader devant les sévères Genevois ahuris par un tel déploiement de richesses. Quant à son argent, il en a confié la charge totale à son ami, lui demandant d'en disposer en maître absolu: "J'aime encore mieux mon magot à Lyon entre vos mains que partout ailleurs. Encore une fois disposez de tout comme pour vous même" (14 octobre 1756, Best. 6339).

Il oublie cependant trop souvent, poussé par sa haine du fanatisme religieux, qu'il doit le plaisir d'habiter une telle région à la générosité de ses amis genevois et agit avec un certain manque de tact et d'égards envers eux. Les théâtres sont interdits à l'intérieur d'un certain péri-
mètre, il en place trois, juste à la périphérie de la région défendue: la Châtelaine, en territoire français, Carouge en Savoie, et Tournay. En 1766, il ouvre sa bourse aux comédiens qui après avoir forcé les portes de la ville de Genève, se sont installés Place-Neuve et y ont dressé un théâtre. Il se délecte chaque fois qu'il peut choquer cette société puritaine de la ville et s'amuse même à les horrifier par un luxe tapageur et des goûts libertins.

Il y eut d'abord l'histoire du guet-apens préparé à Grasset en 1756, à cause de La Pucelle. Voltaire, ayant eu vent que le libraire était en possession d'une copie de son poème, se mit en tête de la récupérer. Il invita donc de la façon la plus cordiale Grasset au château et le reçut avec toutes les attentions et soins nécessaires, puis se rendit chez le lieutenant de police de la région pour déposer une plainte contre lui pour la disparition d'un document lui appartenant, à savoir la copie de La Pucelle. Grasset resta quinze heures au bureau de police avant de pouvoir être relâché. Voltaire avait sa revanche assurée, il recommanda cependant soigneusement au Magnifique Conseil de Genève de ne pas ébruiter l'affaire qui pourrait faire du tort à la République autant qu'à lui-même. Il se servit de semblables arguments, deux ans plus tard, à propos de l'article "Genève" de l'Encyclopédie, qu'il avait directement inspiré.
En 1759, ce fut l’histoire de Candide; en 1760, ce fut celle des Dialogues chrétiens. Il poussa l’audace jusqu’à s’indigner auprès de Théodore Tronchin:

Bardin m’a envoyé cette brochure. Son fils qui est venu chez moi a été fortement réprimandé. Je l’ai menacé de me plaindre de ce qu’il se chargeait de débiter un libelle intitulé insolemment de la première lettre de mon nom. Mon avis est qu’on interroge Bardin, qu’on brûle le libelle et qu’on punisse le libraire et l’auteur (5 septembre 1760, Best. 8442).

C’est encore la même audace avec la publication de Saul, tragédie tirée de la Bible et du Dictionnaire philosophique.

Le 24 décembre 1758, Voltaire devient le seigneur de Tournay, deux mois plus tard, il ne peut s’empêcher de se vanter auprès de son ami J. Robert qui est malgré tout un pur et austère Genevois:

Voilà encore 14,000 livres ou environ en lettres sur vous pour le prêtre Deodati. Je ris de transiger avec des prêtres et d’avoir le théologien Vernet pour mon vassal à Tournay. C’est un tour d’espion que je lui ai joué (17 février 1759, Best. 7412).

Jacob Vernet était un écrivain de Genève d’une intelligence vive orientée vers l’histoire, la philosophie et la poésie. Voltaire avait fait sa connaissance aux environs de 1720, lorsque celui-ci était venu à Paris pour s’occuper de l’éducation d’un jeune Français. Ils ne s’étaient pas revus depuis, mais avaient maintenu des relations épistolières.

En 1739, Vernet avait fait appel à lui au moment où il avait
été chargé par l'école où il possédait une chaire de professeur d'histoire de traduire en langue française l'Ancien Testament. Vernet se demandait s'il valait mieux employer le "tu" au lieu du "vous" à l'adresse de Dieu. Voltaire lui répondit que le "tu" était sans aucun doute préférable au "vous" car il était le langage de la vérité alors que le "vous" était celui de la politesse. Il en avait profité pour renouveler ses regrets de n'avoir pu pendant son séjour dans la capitale, avoir le plaisir de converser plus souvent avec lui:

Votre conversation, monsieur, me fit extrêmement désirer d'avoir avec vous un commerce suivi. Je vois avec une satisfaction extrême que vous n'étiez pas de ces voyageurs qui visitent en passant les gens de lettres, comme on va voir des statues et tableaux, pour satisfaire une curiosité passagère. Vous me faites sentir tout le prix de votre correspondance, et je vous dis déjà, sans aucun compliment que vous avez en moi un ami; car sur quoi l'amitié peut-elle être fondée, si ce n'est sur l'estime et sur les rapports des goûts et des sentiments (4 septembre 1733, Best. 632).

Vernet avait répondu, touché par cette démonstration d'amitié de la part d'un homme qu'il admirait lui-même beaucoup. Il fut très heureux de le savoir aux Délices, si près de la ville où il enseignait, et rendit plusieurs visites au château. Cependant l'impétuosité de Voltaire et ses attaques réitérées à l'Encontre de l'Ancien et du Nouveau Testament, le fameux article "Genève" avaient entraîné une certaine froideur de son côté qui devait aboutir à une rupture définitive des
relations. Voltaire, comme un enfant malicieux, fut tout heureux de se retrouver, par l'achat de Tournay, le seigneur de Vernet qui habitait dans le périmètre de son domaine, d'où cette lettre à son banquier J. Robert pour se vanter du vilain tour qu'il avait, sans le vouloir, joué à cet ancien ami devenu ennemi.

Malgré ces quelques indélicatesses vis-à-vis de ses amis Tronchin, voulues quelquefois par les circonstances et l'époque, Voltaire s'est plutôt montré digne de la considération dans lquelle ils le tenaient. D'une humeur toujours égale en leur présence, il savait se dévouer, leur offrir son toit avec son affection et sa reconnaissance. Il montrait la même sollicitude pour leurs amis, les obligeant des plus délicates attentions. L'Intendant de Lyon, ami de J. Robert, étant de passage dans la région, Voltaire se propose de lui ouvrir ses portes: "Il ne sera pas reçu en intendant, mais en philosophe," explique-t-il à son ami dans une lettre du 21 juillet 1759. Les deux frères, J. Robert et François, viennent de quitter les Délices après un court séjour, Voltaire s'enquiert auprès d'eux de leur voyage de retour et de leur santé: "Comment va la joue de mon cher correspondant? Comment Monsieur de la perruque de devant (le conseiller François) s'est-il trouvé de l'énorme chaleur qu'il a essuyée dans son voyage? Et Madame?" Le ton est assez familier et témoigne en effet de l'intimité de leurs rapports amicaux.
Il s'obstine à renouveler son invitation pour l'intendant de Lyon, Mr. de la Michodière: "Je vous prie Mr. Tronchin, la joue, ou Mr. Tronchin, perruque de conseiller, ou Mr. Camp qui n'a point de perruque de vouloir bien offrir notre jolie guinguette à Mr. de la Michodière" (AJ. Robert Tronchin, 21 juillet 1759, Best. 7680). A propos du scandale provoqué par l'article "Genève" il conseille à son ami Théodore la sagesse et le souci de sa réputation. Il écrit de Mâssanne où il a jugé bon de se réfugier pour un temps:

Que ceux qui pensent comme Socrate, parlent comme Socrate et qu'ils ne craignent pas la ciguë. Vous n'êtes fait pour servir ni les sots, ni les fanatiques. Laissez faire dans l'esprit humain la révolution qui se prépare. Menez vos gens avec votre prudence ordinaire, gagnez du temps, du temps, du temps et ensuite qu'on fasse... rien. C'est l'avis d'un homme qui aime tendrement deux choses excellentes: la vérité et vous (12 janvier 1758, Best. 6880).

Le ton des lettres qu'elles soient adressées à Théodore, à François ou J. Robert, est toujours affectueux et surtout plein de cet esprit qui n'appartient qu'à Voltaire et qui est devenu le symbole de l'âme française, primesautier, piquant, ironique et à la fois bon vivant. Il agit aussi, assez souvent, comme un petit enfant à l'affût de quelque niche. Il invite par exemple le conseiller et sa femme à dîner au château à l'envers d'une carte à jouer, le trois de coeur. Flatterie, élégance de tournure et de ton, habilité dans le choix de l'expression sans toutefois manquer de sincérité. Il est le
parfait exemple de l'homme du monde dans la meilleure acception du mot. Il écrit par exemple à J. Robert pour lui parler affaires mais n'oublie pas de glisser un mot sur les douceurs que lui procure la pensée de son amitié:

Je reçois enfin de petites lettres de change de Cadix; mais elles sont à quatre-vingt-dix jours. Heureux qui est sûr d'avoir quatre-vingt-dix jours à vivre! Mais le chagrin ôte les zéros que le docteur Tronchin ajouterait, et la philosophie ne sert qu'à nous convaincre de notre faiblesse. Ce qui console plus que la philosophie, c'est votre amitié! (12 septembre 1755, Best. 5829).

En 1766, il assure encore Théodore de son dévouement envers toute la famille Tronchin à laquelle il restera attaché, assure-t-il, jusqu'à la fin de ses jours. Mais, ajoute-t-il, "il faut se voir et se parler pour s'entendre," et il ne peut quitter Ferney, cloqué comme il est depuis deux années dans son lit à cause de sa mauvaise santé. Il se plaint d'avoir ainsi perdu l'amitié de son docteur, séjournant en ce moment à Paris. Celui-ci le rassure de la façon la plus flatteuse: "J'ai vu, Monsieur, une lettre charmante entre les mains de madame Denis. Celui qui l'a écrite ne s'est trompé que dans un seul point. Il ignore que je suis incapable de cesser un moment d'être attaché du fond de mon coeur à un grand homme" (14 septembre 1776, Best. 19153).

Après Tournay, Ferney. Voltaire en fit l'acquisition le 9 février 1759 au nom de madame Denis pour la somme de quatre-vingt-neuf mille livres. La terre appartenait à un
colonel au service de la Hollande, Jacob Budé, qui en avait demandé cent quatorze mille livres. Voltaire assagi par ses expériences passées et tous les déboires subis dans ses relations avec le président de Brosses, l'ancien propriétaire de Tournay, attendit patiemment que le colonel se résolut à accepter la somme proposée par lui et son notaire. Le contrat fut donc signé dans des considérations favorables pour l'acquéreur et le règlement se fit sous forme de deux lettres de change portées au nom de son banquier J. Robert Tronchin. Voltaire entrait dans une nouvelle phase de sa vie, la dernière cependant, celle du "patriarhe" de Ferney.

Cette dernière acquisition devait lui permettre encore de se faire de nouveaux amis: les Desprez de Crassy qui entretenaient avec lui des relations débiteurs-creanciers et amis. Ceux-ci jouissaient dans la région d'une très haute considération malgré l'état précaire de leur fortune. L'ancienneté de la famille, bien que non originaire de cette région (ils étaient d'origine vaudoise), sa probité et l'honorabilité de son nom, les maintenaient dans une estime générale qui rendait encore plus pitoyable la situation dans laquelle ils se trouvaient par suite de l'action assez frauduleuse de Jésuites installés non loin de leur propriété, dans le territoire d'Ornex. Ceux-ci avaient en effet profité de l'innocence des Crassy dont deux étaient encore mineurs, et du fait qu'ils ne pouvaient à ce moment-là rembourser les dettes
qui avaient entraîné l'antichrèse de leur propriété du clos Balthazard par certains de leurs créanciers, pour s'emparer en bonne et due forme de cette propriété qui longeait leurs propres terres et qui devait leur rapporter la coquette somme de douze cents livres. L'acte n'était réellement pas légal car deux enfants étaient mineurs mais les Jésuites s'étaient attiré l'aide du syndic de Genève et avaient obtenu en 1757, des lettres patentès du Roi, entérinées de plus par le Parlement de Bourgogne.

À l'époque de Ferney, Voltaire s'était déjà acquis la réputation de défenseur des faibles et des opprimés. L'aîné des frères Crassy, Etienne, vint donc voir le patriarche au château pour le mettre au courant de cette terrible injustice à leur égard. Voltaire, indigné de cette dernière "fraponnerie" des Jésuites part aussitôt en campagne pour obtenir la restitution des biens. Il s'adresse immédiatement à son banquier pour faire parvenir au greffe du baillage la somme de quinze mille francs qui règlera définitivement le différend entre les créanciers des Crassy et eux. Il ne pouvait admettre, disait-il, que des officiers de régiments royaux soient ainsi usurpés de leurs biens et cela par des renards de Jésuites. Il expliquait l'affaire à Helvétius:

Voilà une bonne victoire de philosophes. Je sais bien que le frère Kroust cabalera, que le frère Berthier m'appellera athée; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes, et qu'il faut
hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens, je leur prouverai bien-tôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux (2 janvier 1761, Best. 8743).

Le don quichottisme de Voltaire ne s'arrêta pas là. Il lui fallut ensuite s'occuper de la famille entière afin qu'elle soit en demeure de conserver les biens ainsi récupérés. Il devint leur "fondé de pouvoir," les conseilla sur ce qu'il fallait faire pour faire fructifier le clos et augmenter les bénéfices de leurs récoltes et il se trouva que toutes les transactions faites à son instigation s'avérèrent profitables à tous. Il continua à prêter de l'argent et fait étrange, ces Crassy qui avaient été ainsi dépossédés par manque de fortune, se mirent en tête d'acheter pour leur propre compte l'ancien territoire de ces mêmes Jésuites qui les avaient privés pour un temps de leurs biens. La Compagnie toute entière était tombée en disgrâce par suite d'un arrêté royal (1764), la fortune des Jésuites avait été dilapidée par la confiscation et la vente de tous leurs biens. Le prix demandé n'était donc pas aussi élevé qu'il aurait dû être et cela permit aux Crassy d'acquérir pour une somme assez modique ce qu'ils n'auraient jamais pu obtenir en de différentes circonstances. Le territoire de Jouy était mitoyen et tout en agrandissant leur domaine, les Crassy eurent la satisfaction de se savoir vengés. Les
revenus de cette nouvelle acquisition n'étaient certes pas non plus à dédaigner, ils s'élevaient à quatre ou cinq mille livres par an bien qu'ils n'en eussent pas acheté toute la totalité car nous savons qu'en 1774, Voltaire réclamait au roi pour le curé de la région la ferme toujours propriété de l'état. Voltaire avait certainement dû prêter de l'argent aux Crassy pour leur permettre d'acheter la terre car leur situation financière avait été jusque là trop précaire pour qu'ils puissent réellement envisager de s'étendre sur le territoire de Jouy sans aucune aide financière. Il est un fait évident: les Crassy devaient encore de l'argent à Voltaire au moment de sa mort puisque le 18 juin 1778, madame Denis, héritière des biens de son oncle, convertissait en obligation par devant notaire un billet de dix mille livres dû par Mr. de Crassy (étude des Sieurs Sauvages et Dutertre, notaires au Châtelet de Paris).  

La présence des Crassy autour de Ferney plaisait à Voltaire pour différentes raisons, qui sont d'ailleurs des plus légitimes. D'abord, elle lui rappelait ses bienfaits envers cette famille abusée par les Jésuites et était la preuve matérielle de sa victoire sur ses anciens ennemis. Elle lui apportait encore la considération de la population de la région et l'appui de certaines personnes influentes car les Crassy, nous l'avons déjà mentionné plus haut, jouissaient de la sympathie générale. Ce sont eux en effet
qui participèrent d'une façon indirecte à la reconnaissance morale du droit de cité que Voltaire avait déjà légalement obtenu. Être accepté comme un des leurs par les habitants d'un pays qui considèrent comme étranger quiconque n'apas eu le privilège d'y naître ou d'y avoir des parents peut être considéré comme un tour de force que Voltaire n'aurait jamais pu accomplir sans le soutien de ses amis Crassay. Ceux-ci étaient souvent invités au château et reçus de la façon courtoise habituelle à Voltaire. D'autre part, ils étaient eux aussi recommandés aux amis et protecteurs de Voltaire pour obtenir quelque faveur. Celui-ci écrit pour l'un d'eux en 1770 à madame du Deffand (5 mai 1770, Best. 15325), à la duchesse de Choiseul (1er juin 1770, Best. 15362), il demande la protection de Turgot pour un oncle, père de dix enfants et sans ressources depuis qu'il a perdu la charge de contrôleur du grenier à sel qu'il possédait auparavant. Il sollicite de l'aide à Mme de Saint-Julien pour un neveu, prêtre aussi beau que pauvre, surnommé par lui à cause de cela: Apollon-Pasteur; il adopte la sœur de ce même prêtre, qui l'avait appelé à son secours, au moment où faute d'argent, elle allait être envoyée dans un couvent.

Reine Philiberte Rouph de Varicourt avait, en effet, si bien entendu parler de la bienveillance de Voltaire à l'égard de toute la famille qu'elle ne douta pas une minute de l'aide que celui-ci pourrait lui apporter dans la situation
désespérée où elle se trouvait. On voulait la faire religieuse car c'était là le sort réservé à toute jeune fille de bonne famille qui se trouvait sans dot pour diverses raisons familiales ou monétaires (pensions au livre de Diderot, *La Religieuse*), et elle n'avait aucune vocation, aucun désir pour cela. Elle écrivit donc à Voltaire une lettre si bien tournée que celui-ci fut aussitôt touché et décida à ne pas abandonner la jeune fille à son triste sort. Il s'arrangea avec la famille pour prendre la jeune fille au château comme demoiselle de compagnie de madame Denis qui se trouvait bien seule depuis que les Dupuits les avaient quittés, elle et ce vieil oncle devenu trop sage. C'était en 1775 et pendant un période de deux ans, c'est-à-dire jusqu'en 1777, la jeune fille fut traitée de la façon la plus généreuse et la plus bienveillante. Voltaire, charmé par tant de beauté et de grâce, l'avait appelée, "Belle et Bonne," et l'on peut dire qu'elle méritait toutes les marques d'attention qui lui étaient témoignées. En 1777, le marquis de Villette, de passage au château, vit la jeune fille et, fasciné par tant de beauté, la demanda en mariage à la grande satisfaction de Voltaire qui avait le marquis en grande estime. Le mariage se fit à minuit, le 10 novembre de la même année, dans la chapelle de Ferney, en présence de Voltaire, bien entendu, de madame Denis et des quatre frères de Crassy. Le marquis était ravi. Il préférerait à un million tout sec
qu'il pouvait trouver à Genève, ce cœur tout neuf et ce
visage charmant. Quant à Voltaire, il jubilait auprès de
d'Argental. Il écrivait, en effet, à propos du marquis:

Je lui ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais
conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une
fille qui n'a pas le sou et la dot est de la vertu, de la
philosophie, de la candeur, de la sensibilité, une extrême
beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans (26
novembre 1777, Best. 19771).

À l'encontre de ses contemporains qui pensaient que le
testament d'un homme de lettres devait être un acte de bien-
faisance, un monument philanthropique élevés aux amis,
parents et protégés, Voltaire ne comptait pour rien ce
qu'on pouvait donner par testament, car c'était "seulement
laisser ce qui ne nous appartient plus" (voir lettre à Thiériot
du 27 janvier 1769, Best. 14488). Il croyait en effet au
bien fait pendant la vie puisque c'est alors l'action d'un
homme en présence d'un véritable choix. Un legs n'était
qu'une bien maigre satisfaction en face d'une situation
désespérée, c'est pourquoi il est si fier de constater dans
"L'Epître à Horace" en 1722: "J'ai fait un peu de bien,
c'est mon meilleur ouvrage" (Moland, X, 443). Il écrivit
cependant de nombreux testaments modifiant sans cesse, selon
les variations de sa fortune, les différentes clauses. Il
essayait chaque fois aussi de ne pas plus favoriser les uns
que les autres. Il voulait, avait-il dit à son amie, madame
du Deffand, qu'on n'y parlât pas plus de ses parents que de ses amis (5 décembre 1770, Best. 15780).

Le rêve de Voltaire avait été pendant toute sa vie l'indépendance acquise par la fortune et par l'esprit de combat. Un écrit testamentaire ne pouvait le laisser satisfait et, s'il en rédigeait, c'était plutôt par souci de précautions requises habituellement par toute société en cas de décès. L'État ne doit en aucun cas bénéficier de tant d'efforts d'un individu. Mais il préférerait utiliser sa fortune de son vivant à cultiver son jardin qui était littéralement son domaine de Ferney et figurativement ses amis. Au moment de sa mort, ce sentiment de l'amitié que possédait Voltaire pour tous les amis dont nous avons déjà parlé, s'était étendu aux membres de sa petite colonie, comme si la lutte en commun avait créé une sorte de solidarité fraternelle semblable à celle que l'on trouve maintenant dans ces coopératives agricoles de France et d'ailleurs. Les petits artisans, les fermiers, les valets et les gardes se sentaient tous unis autour de leur idole, Voltaire, qui savait leur rendre par sa bienveillance habituelle, les témoignages de leur amitié. Une lettre du marquis de Villette à d'Alembert à ce sujet pourrait nous éclaircir ce point avec plus de précision:

Ce qui vaut la peine de vous être raconté, et par où j'aurai dû commencer, c'est une fête dont j'ai été témoin. Représentez-vous le fondateur de Ferney recevant, à l'entrée de
son château, les hommages de sa colonie. Etrangers et Français, Catholiques et Protestants, tous sont animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie; tous sous les armes, en uniforme bleu et rouge, formaient une longue et brillante calvacade. Un illustre voyageur (Louis de Hesse-Darmstadt), l'une de ces altesses d'Allemagne qui trafiquent de leurs sujets et les mettent à l'enchère, arrive à ces entrefaites, et frappé de l'ordre et l'appareil de toute cette petite troupe, il dit à M. de Voltaire: "Ce sont vos soldats? -- Ce sont mes amis," répond le philosophe (6 octobre 1777, Moland, XLIX, 412).

Voltaire avait en effet prêté secours à toutes ces petites gens en leur donnant du travail et en faisant fructifier leurs terres et cela grâce à son influence et à son argent. Ses amis banquiers, gens de la haute finance, gens influents l'avaient en partie aidé à réaliser son rêve et Voltaire était parfaitement conscient de cela. Il avait écrit à Saint-Lambert, de Ferney, le 1er septembre 1773: "Je suis un vieillard très galant avec les dames, mais plein de reconnaissance pour des hommes éternellement respectables qui m'ont accablé de bontés" (Best. 17442). Il ne voyait cependant pas la nécessité de leur prouver sa gratitude par des sommes d'argent laissées après lui. Ces amis-là étaient peut-être déjà trop âgés, morts depuis longtemps, si l'on considère la vieillesse inhabituelle pour l'époque de Voltaire au moment de sa mort. Son testament laissa bien quelques uns assez déçus tant ils avaient espéré recevoir quelque chose, mais aucun n'osa se plaindre franchement car ils comprenaient les raisons de Voltaire et essayèrent
honnêtement de le défendre contre les attaques de ses ennemis. Wagnière, par exemple, à qui il ne laissait que huit mille livres plus une rente de quatre cents livres des bénéfices de la Compagnie des Indes et ses habits de brocard et de velours crut bon de justifier son maître en disant que celui-ci avait voulu lui donner en main propre la somme de vingt mille écus qu'il lui destinait en dehors de ce qu'il lui avait légé par testament:

Il me les remit en main en 1777, mais je crus par respect et par crainte de lui laisser apercevoir le moindre doute sur sa bonne volonté à mon égard, que je ne devais pas les garder, et je les lui rendis. Je ne prévoyais point alors que je ne serais pas auprès de lui à sa mort.

Voltaire déposa donc un testament olographe à l'ancienne étude Dutertre daté du 30 septembre 1776, de Ferney. Il instituait sa nièce madame Denis, alors âgée de soixante-sept ans, comme son héritière universelle et lui donnait en plus un tiers de trois cents mille francs de contrats confiés aux soins d'un notaire de Paris, Me Duclos. Les deux autres tiers étaient divisés entre ses deux autres neveux, l'abbé Mignot et M. Dompierre Dhornoi. La gouvernante, mademoiselle Barbera devait recevoir huit cents livres et chaque domesti-que de la maison une année de leurs gages. Voltaire priait aussi le curé de Ferney d'accepter comme souvenir un petit diamant de cinq cents livres et il ajoutait: "Aux pauvres de la paroisse, trois cents livres, s'il y a des pauvres" (Moland, I, 408-409).
Cette dernière clause avec sa condition fait honneur à Voltaire, elle est à elle seule le meilleur témoignage de l'oeuvre accomplie à Ferney. Le patriarche, tout comme le héros de sa jeunesse célébré dans *La Henriade*, le roi Henri, avait réussi à réduire la misère dans ses terres au point de n'avoir pas ou très peu de nécessiteux. Ses amis, les financiers et les banquiers, l'avaient aidé ainsi à se faire d'autres amis: les pauvres.
CHAPITRE V

SOLIDARITÉ DE GENS DE LETTRES

Dans sa définition de l'amitié, Voltaire tient à bien différencier dans son Dictionnaire philosophique ce lien prescrit chez les Grecs par la loi et la religion de la pédagogie avec laquelle on a souvent eu tendance à le confondre. "Il ne faut pas," explique-t-il, "imputer à la loi des abus honteux." On appelait en effet dans l'antiquité "amants d'un jeune homme" ceux qui vivaient sous les mêmes institutions religieuses ou guerrières que lui ou qui partageaient de mêmes études ou de mêmes jeux. De là à attribuer à ce mot le sens péjoratif qu'on lui impute avec malignité est une grossière erreur que Voltaire ne veut passer sous silence tant le sujet lui tient à cœur. Il éprouve en effet une grande admiration pour ces amitiés d'études que seul l'amour de la vérité, des lettres et des arts peut réellement engendrer et porter à son maximum. De là à le traiter d'homosexuel ou à lui jeter des sarcasmes empoisonnés de sourires ironiques comme nombre de ses ennemis ou même d'ignorants l'ont fait, c'est une injure faite à son nom que ses admirateurs se doivent de réparer. Si Voltaire s'amusait souvent à répéter qu'il aimait à débaucher la jeunesse, c'était sans aucun doute par ironie contre ceux qui croyaient ou voulaient faire croire qu'il y avait quelque chose de vicieux dans son attitude génè-
reuse à l'égard de tous ceux qui se présentaient à lui avec quelque promesse de talent. Il s'intéressait aussi aux Anciens, poètes et philosophes grecs et latins. Il vénérait ses maîtres, les Jésuites, qui lui avaient cultivé l'esprit et le coeur; il respectait ceux qui lui avaient ouvert la voie, ses prédécesseurs du siècle passé; il avait de la considération pour ses compagnons d'études, pour ceux avec qui il partageait les luttes et les persécutions. On comprend aisément pourquoi Voltaire pouvait à juste titre s'indigner contre les pernicieuses insinuations qu'il entendant autour de lui et pourquoi devant l'énormité de telles accusations, il se permettait de hausser les épaules avec le désir de n'en plus faire cas et d'en rire. "Il est certain, autant que la science de l'Antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme," précise-t-il dans l'article, "Amour nommé socratique" du Dictionnaire philosophique, "c'est le mot d'amour qui a trompé."

Les mots "amour" et "amitié" n'avaient en effet à cette époque aucune des limitations qu'on leur attribue aujourd'hui et on les trouve souvent confondus. Cette liberté de sens se retrouve d'ailleurs dans le vocabulaire des auteurs classiques puisque Malherbe emploie le mot "amitié" pour "affection" dans "Stances à du Périer": "... les tristes discours, que te met en l'esprit l'amitié paternelle." Racine fait de même.
Dans *Iphigénie*, par exemple: "L'amitié, affection paternelle ou filiale" (vers 1452), dans *Athalie*: "Et moi, reine sans coeur, fille sans amitié" (vers 717). Pourquoi en vouloir alors à Voltaire de parler de ses amis comme s'il parlait de ses maîtresses, c'était aussi dans les goûts de l'époque, et le fait que Frédéric II ait voulu l'attirer dans sa cour n'est certes pas la preuve d'une corruption dans les moeurs de Voltaire, il y avait autour du roi un grand nombre de savants, poètes, littérateurs dont la réputation n'a jamais été souillée de quelque doute que ce soit. "On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au *Dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour," s'écrie Voltaire, mais heureusement, "un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il se doit."\(^1\) C'est pourquoi il faudrait hésiter plus souvent à prononcer des accusations contre les Anciens et le sentiment aigu qu'ils possédaient de l'amitié. "Que de gens ont pris des usages honteux et tolérés dans un pays pour les lois du pays!" Il est humainement impossible de considérer un moment que de tels abus capables d'anéantir le genre humain aient pu avoir quelques réels attraits dans une société où le culte de l'Homme était à ce point développé. La sincérité de Voltaire à ce sujet ne peut et ne doit nous laisser aucun doute. Le rêve qu'il fait tout au début de sa carrière de former avec Cideville et deux de ses amis un groupe unique, lié seulement
par les lois de l'amitié révèle assez clairement cette admiration pour les Anciens et le rapproche immédiatement de Montaigne qui avait lui aussi puisé la force de son affection pour la Boétie dans l'exemple de l'antiquité. Voltaire écrit à Cideville, le 29 mai 1732 :

Mon dieu, mon cher Cideville, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talents et point de jalousie, de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon (Best. 477).

Ce désir de vivre au milieu de gens de lettres qui partageraient ce même amour de la culture sans toutefois automatiquement partager les mêmes idées est une hantise qui possède Voltaire depuis ses années de lycée jusqu'au moment de sa mort. Pourquoi s'entre-déchirer entre auteurs? pourquoi cette haine qui au lieu de fortifier affaiblit la profession toute entière? Déjà en Angleterre, Voltaire s'était rendu compte de la différence de traitement à l'égard des gens de lettres entre les deux pays d'outre-Manche. L'écrivain recevait en Angleterre les honneurs dus à sa gloire littéraire, il pouvait jouer des fonctions importantes au sein du gouvernement. En France, il dépendait de la bonne grâce d'un protecteur qui pour toute faveur parvenait à lui faire obtenir une pension du roi ou de la reine. Voltaire
veut libérer les gens de sa profession de cet esclavage où leurs dissidences ne font que les pousser plus profondément. S'aïmer entre hommes de lettres, s'élever au-dessus de ces petites jalousies impardonnables pour des gens d'un tel niveau, tel est le programme que suggère Voltaire pour combattre l'ostracisme dont sont victimes les gens de sa qualité. L'amitié qui unìt, peut à elle seule donner cette force de caractère nécessaire à cette libération.

Malheureusement, constate Voltaire, trop d'écrivains, ne pensent qu'à se combattre. Ils ne voient que leur gloire personnelle et n'hésitent pas à piéter les autres pour parvenir au sommet. Ils ne se rendent pas compte qu'ils s'affaiblissent au lieu de s'enrichir car leur victoire ne peut être que passagère et ils auront nui à leurs semblables pour un maigre profit. Pourquoi ne pas prendre exemple sur ces Anciens mêmes qui ont laissé tant d'œuvres admirables et dignes de passer à la postérité. Ils ne se querellaient pas mais s'aimaient au contraire et se défendaient entre eux. Ne serait-il pas possible de les imiter au lieu d'essayer de se détruire à nos dépens? Voltaire tente dans son "Discours préliminaire à Alzire ou les Américains" (1734), de mettre ceux de sa profession en garde contre le danger devant lequel leur entêtement à s'attaquer mutuellement peut les placer:

Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre
respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres? Virgile, Varus, Pollion, Horace, Tibulle étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en frères; et nous qui sommes renfermés sur un petit coin de théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclat de réputation (Moland, III, 380).

Voltaire ne voulait voir les gens de lettres que comme frères. S'il eut nombre d'ennemis, c'était parce que ceux-ci ne pouvaient s'empêcher de comparer leur médiocrité à son incontestable supériorité morale aussi bien que littéraire. Mais il avait aussi beaucoup d'amis et on a eu trop souvent tendance à oublier ceux-ci pour ne considérer que ceux-là. Il suffisait qu'un ami recommandât un de ses protégés pour que Voltaire se mit en quatre pour le secourir ou l'aider à percer dans une société déjà blasée et difficile à contenter. Il leur offrait son cœur en même temps que son toit et cela avec sincérité et générosité. Vieux et vénéré, Voltaire se plaisait encore à répéter:

Je regarde un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront un ami; plusieurs y ont trouvé un père (Moland, III, 383).
On a en effet vu Voltaire s'occuper du sort de la jeune
Reine-Philiberte Rouphe de Varicourt après réception d'une
simple lettre dont le ton l'avait touché plus par son style
que par son contenu.

Voltaire était sensible aux lettres qui représentaient
pour lui une grande famille au sein de laquelle les auteurs
deviaient se réunir et se soutenir. Il aimait à appeler ses
maîtres, "mes pères", il se plaisait à considérer quelques
uns de ses protégés comme ses enfants. Il appelait, par
exemple, la Harpe, "mon fils", et celui-ci lui rendait la poli-
tesse en lui accordant le titre de "papa", ce qui lui donnait
souvent l'occasion de répondre avec insolence aux généreux con-
seils de son bienfaiteur. On ne peut s'empêcher de songer
alors à Rousseau qui n'a jamais accordé une pensée à ses
propres enfants et qui aimait lui se protéger derrière les
jupons de Mme de Warens qu'il appelait, "maman". Une telle
pensée nous amène à faire une petite divergence car elle
entraîne automatiquement une certaine comparaison entre la
conception de l'amitié chez Voltaire et celle entrevue par
Rousseau.

Il est intéressant de noter en effet combien les exi-
genées de Rousseau dans ses amitiés étaient extrêmes et à
sens unique. Il recevait toujours et ne donnait que très
rarement. Il se plaignait souvent du manque de considération
à son égard et traitait ses amis comme s'ils l'avaient trahi
en quelque matière. Cet égoïsme doublé d'un sentiment d'exclusivité entraînait la privation de toute liberté chez ceux qu'il avait choisis comme amis et ne pouvait que conduire à une rupture plus ou moins immédiate, d'où la solitude extrême de Rousseau et sa paranoia. On pourrait affirmer ici que Voltaire est plus d'actualité que Rousseau du moins dans ce domaine, car ce que nous recherchons maintenant c'est une amitié à la manière de Voltaire où la générosité ne demande aucune réponse immédiate et laisse notre liberté intacte, apte à s'épanouir à son gré. Un ami tel que Rousseau nous apparaîtrait plutôt comme un ennemi à éviter avec soin sous peine de se voir annexé complètement, dévoré presque.

Dans son livre, Voltaire l'impétueux, André Delattre a parlé de Voltaire comme "d'un dionysiaque qui voulut être apollonien", et cette définition nous satisfait entièrement car elle semble calquer parfaitement le caractère du grand homme. Le dionysiaque, explique A. Delattre, "aspire à se perdre dans quelque chose de grand, par dissolution de son individualité," tandis que l'apollonien s'applique au contraire à modeler sa vie et à la régir. Voltaire en effet toujours tout entier porté à l'extérieur de soi aspirait à se dissoudre, à se fondre dans l'autre, celui qu'il appelait son ami. Il parvenait souvent à s'oublier lui-même pour ne penser qu'à l'autre d'où sa facilité extrême pour oublier les offenses et sa générosité dans le pardon. Rousseau ne pardonnait
jamais et ne pouvait oublier tant il était occupé à se concentrer en lui-même. Il ne se rappelait que ce qui l'avait blessé, le reste ne l'intéressait pas puisque c'était en dehors de lui. Rousseau était obsédé par l'idée de recevoir; Voltaire ne pensait qu'à s'éparpiller, à donner. Se faisait-il rouler, qu'il mettait toute sa dignité à n'en rien laisser voir et se détournerait vers d'autres intérêts avec une mobilité surprenante. Cette spontanéité est tout à l'honneur de Voltaire car elle lui permit souvent des gestes généreux et compatissants. Rousseau fut bien obligé de le reconnaître, un jour qu'il rendait visite à Dusaulx, en avouant qu'il ne savait point d'homme sur la terre qui eût d'aussi "beaux premiers mouvements" que Voltaire.

Pour ces qualités, Voltaire possédait un nombre varié d'amis qu'il aimait à fréquenter pour diverses raisons: sentimentales, intellectuelles et littéraires et dans la compagnie desquels il se plaisait à se disperser. Ses proches connaissaient sa grandeur d'âme malgré ses sautes d'humeur et ses grandes colères, ses ennemis étaient bien des fois obligés de la reconnaître. Ainsi par exemple la femme de Fréron, ruinée par les débauches de son mari, écrivit une lettre à Voltaire pour l'inviter à assister aux funérailles de celui-ci et lui demander de bien vouloir s'occuper de l'avenir de leur fille comme il l'avait déjà fait pour la petite-nièce
de Corneille. Voltaire avait en effet montré à maintes reprises un sens de la solidarité entre gens de lettres assez développé et ses ennemis le savaient. Ainsi pour Rousseau, par exemple, il eut, en présence du prince de Ligne de passage au château, ces mots admirables: "On n'exile pas un homme comme lui, on le bannit, c'est plus noble! ... S'il ne trouve asile nulle part, qu'il vienne ici, tout ce que j'ai est à lui." C'était durant l'été 1763, alors que Rousseau, décrété de prise de corps après la publication de l'Émile et du Contrat social, en 1762, avait été forcé par ces événements d'errer à travers l'Europe dans certains pays de laquelle il ne reçut pas toujours un accueil bien chaleureux.

Certains doutes ont été soulevés à propos de cette invitation de Rousseau au château. Un article de Gita May dans Studies on Voltaire, intitulé "Voltaire a-t-il fait une offre d'hospitalité à Rousseau? Un témoignage peu connu par Jean-Marie Roland" ne laisse aucune possibilité d'un malentendu à ce sujet, Voltaire a bel et bien montré cette générosité à l'égard de celui qui le haïssait. Sous des dehors assez persifleurs, Voltaire abritait une certaine ingénuité poussée quelquefois jusqu'à la naïveté la plus exquise. Les héros de ses contes, Candide et L'Ingénu, ne sont-ils pas en eux-mêmes la confession de cette faiblesse faite par l'auteur sur son ton le plus ironique.

Voltaire n'aspirait vraiment qu'à une chose: vivre en
bonne entente avec les grands esprits de son temps et ses luttes et querelles l'ennuyaient d'autant plus qu'elles lui ravissaient de nombreuses heures qu'il aurait pu dédier à l'étude et à l'amitié. Ainsi à propos de l'affaire Desfontaines, il écrivait à son ancien maître et ami, l'abbé d'Olivet: "Tout le mal de cette affaire, c'est ce sont deux ou trois jours arrachés à l'étude. Amice, tres dies perdidi. Je suis prêt à pleurer quand il faut consumer ainsi un temps destiné à l'amitié" (19 janvier 1739, Best. 1714).

En effet, bien souvent déçu par les attaques réitérées de ses adversaires qu'il appelait "animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres," Voltaire trouvait dans l'amitié une consolation qui lui faisait oublier les faiblesses de l'humanité. Il ne cessait cependant d'affirmer: "J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères" (Best. 2385), et s'est efforcé, sa vie durant, de persister dans cette résolution prise au début de sa carrière littéraire. Pour lui, rien ne devait ni ne pouvait altérer les sentiments de l'humanité et surtout pas les différences d'opinions. On a pu voir cette théorie en pratique au moment où Voltaire, pendant la période de Cirey, s'efforçant de substituer la physique de Newton à celle de Descartes, vit sa maîtresse passer au camp opposé sous l'influence de Koening. Il y eut une grosse querelle qui
fut vite oubliée à cause de ce principe même de Voltaire qu'il faut aimer ses amis quelque soit le parti auquel ils appartiennent. La lettre que Voltaire adresse à ce propos à Helvétius montre son extrême générosité à l'égard de Koenig lui-même:

Made du Châtelet a amené avec elle à Paris son Koenig qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de St. Paris. D'ailleurs il est très bon garçon (3 octobre 1739, Best. 1980).

La lettre qu'il lui adresse trois mois plus tard marque son attachement pour Mme du Châtelet qu'il soutient contre Koenig au moment de leur brouille alors que celle-ci l'avait injustement trahi avec ce dernier:

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rentes qui fassent pour leurs parents, ce que madame du Châtelet avait fait pour Koenig. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présents, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages ... Tout cela a finit par des procédés indignes que madame du Châtelet veut encore avoir la grandeur d'âme d'ignorer (24 janvier 1740, Best. 2029).

Pour Voltaire, l'amitié pouvait permettre une certaine liberté d'esprit, une certaine franchise entre auteurs. Il acceptait facilement la critique, la réclamait même et faisait sans trop de réticences les corrections suggérées.
Il en attendait de même des autres auteurs, et quand ceux-ci lui demandaient son avis il ne pouvait s'empêcher, comme l'Alceste du Misanthrope, de dire la vérité. "Il faut que les âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre pour faire jaillir la lumière," écrivait-il au duc d'Uzès le 4 décembre 1751 (Best. 4021). De là vient sa grande querelle avec J. B. Rousseau auquel il eut l'audace de dire toute sa pensée à propos de son "Ode à la postérité" et du "Jugement de Pluton." Duvernet dans La Vie de Voltaire (Genève, 1786), en raconte les détails qu'il tenait lui-même de Thiériot auquel Voltaire avait raconté l'anecdote.7 Selon Duvernet, Rousseau aurait lu ses deux dernières œuvres à Voltaire qui se promenait avec lui en compagnie de madame de Rupelmonde, lors de leur séjourn à Bruxelles. Interrogé sur cette dernière œuvre de Rousseau, "Le Jugement de Pluton," qui était une satire contre le Parlement de Paris et l'Avocat-général qui avait attiré sur lui le banissement de la ville, Voltaire aurait répondu avec une franchise dont il devait plus tard regretter la spontanéité: "Ce n'est pas là, notre maître, du bon et du grand Rousseau." Rousseau se fâcha, bien entendu. Il ne pouvait accepter qu'un jeune homme qu'il avait eu l'honneur de remarquer sur les bancs du lycée eut l'audace de lui dire ainsi son fait. Il demanda des raisons que Voltaire lui donna avec toute complaisance, ce qui aggrava sa fureur.
Voltaire bon prince voulut à son tour montrer sa bonne volonté et son désir d’être corrigé: "Prenez votre revanche," lui dit-il, "voici un petit poème que je soumets au jugement et à la correction du père de Numa." Il lui lut un poème de sa composition que Rousseau ne lui laissa pas achever: "Épargnez-vous, monsieur, la peine de lire davantage. C’est une impiété horrible." C’était en effet "L’Epître à Uranie" que Voltaire allait dédier à madame de Rupelmonde, et J. B. Rousseau fut bien heureux de cacher sa mauvaise foi derrière une piété outragée. Voltaire remit donc son poème dans sa poche en disant avec résignation: "Allons à la Comédie, je suis fâché que l’auteur de Le Mosaïde n’ait pas encore prévenu le public qu’il s’était fait dévot." C’est ainsi que les deux amis de Bruxelles devinrent ennemis et qui plus est, ennemis irréconciliables (1722).

Voltaire pouvait oublier une offense, il était jeune et triomphant. Sa nature généreuse ne lui permettait pas de conserver trop longtemps de la rancune envers qui que ce soit. Rousseau exilé, malheureux, aigri par de longues années de lutte n’allait pas oublier de si tôt son ressentiment. Il profita de la représentation de Zaïre, pièce à gros succès de Voltaire malgré les critiques des censeurs qui voyaient là une menace contre la conscience et la foi, pour déverser tout le venin amassé pendant dix années (1722-1732). Voltaire
savait sa pièce imparfaite et la corrigeait sans cesse malgré
le goût évident du public qui ne cessait de la réclamer et
les attaques de J. B. Rousseau ne l'auraient certainement pas
atteint si elles n'avaient fait preuve d'une haine manifeste
à son égard. Voltaire abassourdi par la force même de ces
attaques, retrouva évidemment ses esprits et riposta avec la
vivacité qu'on lui connaît. C'était après tout de bonne guerre
puisque J. B. Rousseau avait attaqué le premier. Il était
naturel qu'il en subît le contre-coup. "Je ne suis pas surpris,"
écrivait le président Bouhier à M. de Ruffey, le 24 mars 1733,
à propos de cette affaire, "de ce qu'il (Voltaire) dit contre
Rousseau, lequel paraissait avoir attaqué le premier, a mérité
quelques représailles ... C'était véritablement agir de corsaire à Corsaire." 8

Dans cette affaire, il faut reconnaître que Voltaire à
cause de la mauvaise foi évidente de Rousseau s'attaça des sym-
pathies qu'il n'aurait peut-être pas acquises sans cela. Dans
une "Lettre au Glaneur sur la censure que M. Rousseau a faite
de Zaire," un critique écrit:

Si Rousseau n'avait repris l'auteur de Zaire que sur les règles
de l'art, je ne me serais jamais avisé de censurer la censure
d'un si grand maître; d'autant plus que la pièce a réellement
de notables défauts de ce côté-là, quoi qu'en disent ses par-
tisans, qui sont en très grand nombre: mais Rousseau a voulu
trancher du théologien; il sort de sa sphère, et débite des
raisonnements, dont un logicien de quatre jours serait en état
de démontrer la fausseté. 7
J. B. Rousseau avait ainsi marqué son but et se reprenant plus tard, il nia même avoir jamais écrit de lettre sur Zaïre. Il écrivait à son ami M. Brossette, le 16 juillet 1733: "Je ne sais si quelqu'un a pris mon nom. Pour moi, je ne critiquerai jamais les ouvrages de cet auteur." Assertion à laquelle Voltaire répliquait quelques mois plus tard dans une lettre au même destinataire:

Je ne sais si vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi. Mais vous ressemblez à Pomphius Atticus qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que le sr. Rousseau eût un caractère comme le vôtre (20 novembre 1733, Best. 661).

Il publia "Le Temple du goût" où J. B. Rousseau apparaissait "soutenu par deux petits satires, et couvert de lauriers et de chardons." Ce qui semblait de bonne justice après la perversité de ce dernier à son égard. Cependant Voltaire aurait préféré ne pas en arriver là, car cette guerre était indignes de gens de lettres. Il le reconnaissait avec honte dans une lettre adressée à son ancien maître du lycée Louis-le-Grand, l'abbé Jolivet:

Il y a quelquefois, mon cher abbé, des puissances belligérantes qui se disent des injures. Rousseau et moi, nous sommes du nombre, à la honte des lettres et de l'humanité; mais que faire? La guerre est commencée, il la faut soutenir ... Rousseau n'empêchera pas que La Henriade ne soit un bon ouvrage
et que Zaïre et Alzire n'auraient fait verser des larmes; il n'empêcherait pas non plus que je ne sois le plus heureux homme du monde par ma fortune, par ma situation et par mes amis...(21 septembre 1736, Best. 1107).

A la même période (septembre 1736), Voltaire exposait dans une lettre adressée à un écrivain italien, la marquis de Maffei, ses tristes démêlés avec l'abbé Guyot-Desfontaines qui avait su lui rendre le mal pour le bien, et l'on comprend aisément l'état de découragement dans lequel pouvait se trouver l'auteur à cette époque, découragement d'autant plus grand qu'il impliquait la sincérité et l'amitié de Thiériot que Voltaire avait jusque-là considéré comme un frère:

Je ne connais l'abbé Guyot-Desfontaines que parce que m. Thiériot l'amena chez moi en 1724, comme un homme qui avait été ci-devant jésuite, et qui, par conséquent, était un homme d'étude, je le reçois avec amitié, comme je reçois tous ceux qui cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze jours de recevoir une lettre datée de Bicêtre, où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait été mis trois mois auparavant au Châtelet pour le crime dont il est accusé, et qu'on lui faisait son procès dans les formes. J'étais alors assez heureux pour avoir quelques amis très puissants que la mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout malade que j'étais, me jeter à leurs pieds; je pressai, je sollicite de toutes parts; enfin j'obtins son élargissement, et la discontinuation du procès où il s'agissait de sa vie; je lui fis avoir la permission d'aller à la campagne chez m. le président de Bernières, mon ami. Il y alla avec m. Thiériot. Savez-vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi (Best. 1103).

Il y avait là en effet de quoi dégoûter la meilleure volonté du monde, et pourtant Voltaire eut la faiblesse de pardonner. On lui fit croire que le libelle avait été écrit avant
l'incarcération de Bicêtre et Voltaire n'en demandait pas plus. Cette générosité s'avéra des plus imprudentes car elle lui attira un mortel ennemi là où il s'était cru trouver un ami. Desfontaines ne lui épargna ni lettres anonymes injuriant sa réputation ni libelles dont il fit publier au moins une vingtaine en Hollande. Une telle attitude ne méritait aucune attention de notre part si elle ne mettait en doute la sincérité de l'ami Thiériot à l'égard de Voltaire, voire même son amitié.

C'était en effet Thiériot qui avait présenté Desfontaines à Voltaire et ceci avait suffi pour que Voltaire accueillit l'abbé avec bienveillance et sollicitude. L'abbé était déjà connu dans les lettres grâce à certaines critiques qu'il avait faites aux dépens par exemple de La Religion prouvée par les faits, de l'abbé Houtteville, et de la pièce d'Inès, de Lamotte. Il s'était vu engagé par le Journal des Scavants, à cause de l'âcreté de sa plume et de sa vigueur et tout aurait été pour le mieux s'il n'avait été arrêté et emmené à Bicêtre pour avoir abusé honteusement de jeunes adolescents dont on lui avait confié l'éducation. C'était une assez grave accusation qui était passible de la peine de mort et personne de ses amis ne se hasarda à intervenir en sa faveur à l'exception de Voltaire qui montra là un courage digne d'être reconnu. Desfontaines fut relâché et cela grâce à l'efficacité des démarches faites par Voltaire auprès de ses amis. A sa sortie
de prison, Desfontaines écrivait à Voltaire une lettre de remerciements:

Je n'oublierai jamais, monsieur, les obligations infinies que je vous ai. Votre bon cœur esy encore bien au-dessus de votre esprit, et vous êtes l'ami le plus essentiel qui ait jamais été (31 mai 1725, Best. 227).

Il avait en effet de quoi remercier Voltaire car celui-ci ne le connaissait seulement que depuis deux semaines.

Voltaire allait cependant avoir à regretter ce geste qui l'avait poussé à aider Desfontaines car celui-ci pour toute reconnaissance devait par la suite multiplier ses attaques contre lui et publier finalement La Voltairomanie (1738), qui fut en vérité l'une des plus violentes satires de l'époque. Voltaire se demanda souvent par la suite avec angoisse la raison pour laquelle une telle amitié s'était tournée ainsi en une semblable haine. C'était comme s'il avait réchauffé dans son sein une vipère pour qu'elle se dresse ensuite contre lui avec tout son venin. Une telle attitude pouvait en vérité donner le désir de fuir comme Alceste l'approche des humains. Norman Torrey dans son livre, The Spirit of Voltaire, nous parle de ce dilemme contre lequel Voltaire se heurtait sans cesse: "It is clear that he was faced with two difficult problems; the first was to prevent his enthusiasms from scaring too high and the second was to devise some means of breaking their fall."
Malgré de grandes désillusions, Voltaire ne continua pas moins d'aider ceux qui se trouvaient momentanément en difficultés. On le vit encore, en 1736, essayer d'aider Desfontaines condamné au Châtelet par la Chambre de l'Arsenal à cause d'un libelle dirigé contre l'Académie elle-même.

Il écrivait à l'abbé Asselin, le 29 janvier 1736:

J'apprends que l'abbé Desfontaines est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir, par cette vengeance, qu'il ne devait pas m'outrager (Best. 963).

L'abbé Asselin était le proviseur du collège d'Harcourt dont les élèves avaient, le jour de la distribution des prix, représenté la pièce de Voltaire, La Mort de César (11 août 1735), avec un succès qui avait fait rougir son auteur de plaisir. Imprimée, la pièce embarrassa Voltaire par des fautes grossières de style et de mesure. Il écrivit alors à Thieriot puis à Desfontaines comme pour s'excuser d'une pareille négligence de sa part, mais Desfontaines profita de la confusion de Voltaire pour l'attaquer plus profondément et publia même la lettre que celui-ci lui avait adressée confidentiellement et où il soulignait lui-même ses faiblesses. Il ne s'arrêta pas là. Il fit en effet circuler malgré le refus de Voltaire une épître écrite par ce dernier à Algarotti où il parlait de la belle Emilie avec un certain abandon, ce qui souleva l'indignation légitime de la marquise et de son mari.
Voltaire ne pouvait décemment lui pardonner ce dernier coup et lui décocha en guise de réponse "L'Ode sur l'Ingratitude" en septembre 1736, qui contenait à elle seule toute la fureur si justement amassée. Le chevalier de Mouhy, un des protégés de Voltaire, se joignant à lui dans la lutte, publia à son tour une brochure "pour servir de réponse aux Observations de l'abbé des F...", _Le Mérite vengé ou Conversations littéraires et variées sur divers écrits modernes_ (1736), où il dévoilait la duplicité de l'abbé à l'égard de son ancien bienfaiteur.

Pour toute réponse, Desfontaines dénonça Voltaire pour son poème du "Mondain" auprès d'un prêtre nommé Couturier qui avait quelque crédit auprès du Cardinal de Fleury. Il avait falsifié le poème, y avait intéroalé des vers fabriqués de telle sorte qu'ils ne pouvaient qu'attirer le courroux des autorités supérieures et entraîner d'assez graves répercussions propres à mettre la vie de l'auteur en danger. Voltaire, effrayé, dut fuir, poussé par la marquise elle-même alarmée. Desfontaines, cependant, se défendait de n'avoir jamais rien fait qui eût pu nuire en quelque façon à son cher et ancien ami Voltaire, il s'étonnait même que celui-ci ait si soudainement changé d'attitude envers lui, sans aucune raison. Pour cela, à cause de cette injustice apparente, l'abbé ne voulait plus entendre parler de cette amitié qui lui avait apporté tant de désillusions:
Tout le monde sait les liaisons que j'ai eues longtemps avec M. de V... et ma tendre amitié pour lui. Il m'honorait d'une estime particulière, et celle qu'exítait en moi la rareté de son génie et la sublimité de son talent, était si vive et si publique, que quelques personnes m'accusaient de partialité et d'une espèce d'enthousiasme à son sujet. Pourquoi suis-je aujourd'hui l'objet de sa haine et de sa fureur? Comment s'est fait ce changement subit?

Quelques jours après cette déclaration, Desfontaines pour montrer sa bonne foi et son esprit d'objectivité fit les éloges de La Henriade (30 mars 1737). Ce n'était qu'une trève avant la grande attaque de la Voltaireomanie en 1738.

Celle-ci tomba comme une bombe le 12 décembre, publiée par Chaubert sous le titre complet de Voltaireomanie ou Lettre d'un jeune avocat, "en réponse au libelle du sieur de Voltaire". C'était une réponse évidente au pamphlet du Préservatif, violente attaque de Voltaire contre Desfontaines dont le chevalier de Mouhy avait assumé par amitié pour Voltaire la paternité.

L'auteur de la Voltaireomanie était évidemment Desfontaines qui ne faisait rien pour en laisser quelque doute et le lisait sans trop se faire prier dans toutes les réunions où il était invité. Le libelle était assez grossier et Desfontaines visait plutôt à salir l'homme qu'à critiquer réellement ses ouvrages. Il commençait d'abord par laver tous soupçons soulevés jusque-là contre lui, puis il attaquait les œuvres comme La Henriade, "Le Temple du goût" et "Les éléments de Newton," et se jetait ensuite avec voracité sur Voltaire.
lui-même comme s'il ne voulait en laisser aucune miette:
Voltaire n'avait plus d'autre parti à prendre que s'aller
prendre.  

Émilie eut connaissance de l'ouvrage avant Voltaire et
essaya, par bonté d'âme, de lui en cacher l'existence, elle
regrettait seulement qu'il n'y eût personne pour donner le
démenti à de telles infâmes et se plaignait amèrement de
l'indolence de Thiériot à cet égard. Si Thiériot continuait
ainsi à faire le sourd, ce serait elle qui poursuivrait
sans relâche l'abbé diffamateur. Elle écrivait à d'Argental:

Il est nécessaire pour la santé et pour la tranquillité de
votre ami, que je tâche de lui dérober la connaissance de
l'indigne libelle de l'abbé Desfontaines; mais je crois aussi
nécessaire pour son honneur d'y répondre. C'est trahir
votre ami que de laisser croire au public qu'il a avancé un
fait dont il prend M. Thiériot à témoin, et que M. Thiériot
désavoue... Dans cette dure extrémité, je me suis résolue
à faire la réponse. Je me flatte que j'y mettrai plus de
modération que lui, si je n'y mets pas tant d'esprit...
Car enfin il ne faut pas livrer son ami au déshonneur pour
vouloir le servir. Ma plus grande fureur, je vous l'avoue,
est contre Thiériot, et il n'y a rien que Jean fasse pour
l'obliger à un désaveu qu'il doit également à l'honneur de
son ami et au sien... Je lui ait écrit cela de la bonne encre;
mais s'il ne fait pas à M. de Voltaire la réparation la plus
authentique, je le poursuivrai au bout de l'univers pour
l'obtenir...  

Le résultat de cette démarche de la marquise auprès de Thié-
riot fut en vérité assez décevant et montra la veulerie de ce
dernier, sa bassesse et sa médiocrité naturelle. Il publia
la lettre que la marquise lui avait adressée pour obtenir de
l'aide, s'obstina dans un silence équivoque et s'empessa même de faire parvenir à Frédéric dont il était le correspondant à Paris grâce à l'appui de Voltaire une copie de la **Voltaire**-romanie.

Desfontaines a pris Thiériot sous son aile et celui-ci s'y trouve confortablement établi. Voltaire est à Cirey et Thiériot se sent à l'abri de ses attaques. N'est-il pas protégé par l'abbé dont la victoire semble à peu près certaine maintenant? "M. Thiériot est un homme aussi estimé des honnêtes gens que Voltaire en est détesté. Il traîne, comme malgré lui, les restes dehontaux d'un vieux lien, qu'il n'a pas eu encore la force de rompre entièrement," écrit Desfontaines avec aplomb. Reprenant les dires de Voltaire à propos du libelle écrit par lui après sa sortie de la prison de Bicêtre, Desfontaines nie jusqu'à son existence. Si Voltaire a parlé de l'existence d'un libelle contre lui à cette époque et s'il a affirmé l'avoir brûlé en la présence de Thiériot il a évidemment menti, il est assurément "le plus hardi et le plus insensés des menteurs."¹⁵

Voltaire, malgré les soins de sa maîtresse à lui cacher cette infâmie, fut bientôt au courant de ce qui se tramait autour de lui et essaya à son tour pendant un certain temps de dissimuler son chagrin pour ne pas attrister celle qu'il voulait protéger de tous soucis. L'attitude de Thiériot
l'avait touché plus que ne l'avait réellement fait le libelle de Desfontaines dont il n'attendait rien de bon depuis qu'il avait découvert le véritable caractère plusieurs années auparavant. Mais la trahison de Thiériot était un rude doup auquel il n'était pas vraiment préparé; elle le laissa désespéré, désabusé sur l'espèce humaine en général.

Il lui écrit, le 2 janvier 1739:

Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc enfin obtenu ce qu'il souhaitait! Il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche ... Si vous m'aviez écrit avec amitié, et tout uniment comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne ne vous a jamais demandé de lettre osten-
sible, mais moi je demandais de votre coeur des marques de votre amitié, et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférents m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes et m'offraient les plus grands services (Best. 1656).

Il le supplie même de sauver les apparences vis-à-vis de la marquise et de lui adresser une lettre d'excuses pour les mécontentements qu'il lui a donnés par son attitude inso-
lente lors de la réception de sa lettre: "Elle regarde l'amitié comme un noeud si sacré, que la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime" (7 janvier 1739, Best. 1666).

Thiériot ne répond pas, il voudrait pouvoir ménager la chèvre et le chou car, maintenant que Voltaire est rentré dans l'arène, il n'est plus très sûr de la victoire de Desfontaines. De plus il se sent mal à l'aise, il craint
que Voltaire n'apprenne qu'il a aussi envoyé le libelle au roi de Prusse, il s'en était vanté auprès de madame de Chambonin à Paris. Voltaire n'est pas dupe et le lui fait savoir:
"Votre négligence à répondre trois et quatre ordinaires, a fait penser à madame du Châtelet et à madame de Chambonin que vous aviez envoyé à s.a.R. le libelle affreux d'un scélérat" (18 janvier 1739, Best. 1712). Le roi de Prusse a, en effet, reçu la copie de la Voltairemanie de la part de Thiériot. Sa réponse est curieuse: Thiériot est un pauvre bougre sans cervelle mais sans réelle méchanceté et Voltaire devrait lui montrer quelque mansuétude. Voltaire serait prêt, lui, à pardonner mais il faudrait que Thiériot fasse un petit effort pour qu'il ait quelque raison de le faire sans perdre tout respect de ceux qui l'ont jusqu'à présent soutenu. L'intervention de Mme de Bernières devenue Mme Frud'homme par son remariquage avec un garde du corps fait pencher la balance du côté de Voltaire. Malgré la rupture de ses relations avec Voltaire depuis qu'il a rencontré la belle Emilie, Mme de Bernières n'hésite pas en effet à porter un démenti aux effronteries de Desfontaines au sujet du séjour fait dans sa maison. Thiériot prend enfin parti pour Voltaire et proclame à tout vent sa fidélité et son amour pour ce dernier. Il se vante auprès de Frédéric de cette amitié inaltérable:
Tout Paris sait la continuation de notre amitié et de notre correspondance; je fais même voir dans cette intention-là celles de ses lettres qui peuvent se montrer. Il me charge tous les jours de commissions auprès de ses protecteurs et de ses amis. Enfin, Monseigneur, je porte au doigt son portrait, dont il vient de me faire présent, et je l'ai embelli de plus de deux cents écus de diamants. Ainsi, V. A. R. voit que nous ne sommes ni brouillés ni ne passons pour l'être.  

Voltaire devait avoir beaucoup d'affection pour Thiériot pour lui pardonner aussi facilement un tel manque de considération pour l'amitié qu'il lui devait et son manque de solidarité dans un moment où il en avait tout particulièrement besoin. 

On a déjà vu en effet quel prix Voltaire donnait à la solidarité entre gens de lettres. Elle était selon lui la seule arme que possédaient vraiment les gens de sa profession pour lutter contre les préjugés et les injustices dirigées contre eux. À son retour d'Angleterre, il s'était écrié indigné: "J'ai vu en France l'auteur de Rhadamiste (Crébillon) près de mourir de faim; le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus (Bacine), et qui commençait à marcher sur les traces de son père, était réduit à la misère sans M. Fagon.«17 Les gens de lettres se devaient d'éviter que de telles situations se renouvellent, il leur fallait désormais garantir par leur constante amitié à l'égard de leurs semblables une certaine sécurité qui les mettrait à l'abri de semblables calamités. Allait-on permettre encore qu'une
autre Mlle Lecouvreur fût jetée à la voirie, et devait-on laisser dans la misère le fils de celui qui, par ses tragédies, avait donné à la France plus de gloire que ses généraux n’avaient réussi à lui apporter? Voltaire se sent lié au passé aussi bien qu’au présent. Il se doit par amitié pour les hommes dont il est si fier de marcher sur les traces, de faire respecter dans leurs descendants le nom même qu’ils portaient, et qu’ils ont rendu illustre par leur seul mérite. C’est pourquoi il essaya d’aider de son mieux Louis Racine, c’est aussi pourquoi il adopte avec complaisance la petite-nièce du grand Corneille.

Dans son discours de remerciements lors de sa réception à l’Académie Française, le 2 mai 1746, faisant comme de coutume l’éloge de celui dont il occupait maintenant le siège, Voltaire s’exprimait ainsi:

Il (le président Bouhier) peut vous dire ... quel charme l’amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler, combien elle inhérit à l’âme cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n’est jamais le maître de ses idées!

Puis parlant de la formation de l’Académie elle-même, il raconta comment elle avait pris naissance au sein de l’amitié qui unissait des hommes inspirés par un même amour pour les belles lettres et pour les arts. "Les vrais amateurs des arts sont mais," concluait-il, et si les premiers membres de cette aca-
démie furent moins brillants que leurs successeurs, ils n'ênt furent pas moins heureux (Moland, XXIII, 214-215).

Voltaire, instruit par les Jésuites du Lycée Louis-le-Grand, avait pour les classiques un respect et une admiration sans limites. Il rêvait de suivre leurs traces, c'est pourquoi l'amitié de Louis Racine, fils de l'illustre Racine, semblait être pour lui comme un biefait des dieux. On trouve déjà en 1718 un échange de lettres entre les deux jeunes gens. Voltaire y exprime son regret de n'avoir pu se rendre à l'invitation de Racine: "Je suis si honteux d'avoir préféré le métier de courtisan à l'amitié que j'ai pour vous" (7 octobre 1718, Best. 68). Il l'invitait plus tard à dîner en tête à tête avec lui avant de se rendre à la Comédie: "Songez qu'Horace et Virgile dinaient quelquefois ensemble" (? printemps 1719, Best. 78). Une autre fois il se faisait inviter par le poète pour l'entretenir, disait-il, d'une matière de grande importance. Il s'agissait en effet de la possibilité d'un siège à l'Académie et Voltaire se démenait énergiquement pour faire reconnaître le talent de celui qui avait déjà pour lui un des noms les plus éclatants de France: "Mandez-moi quand vous serez chez vous, et si vous avez quelques ordres à me donner, comptez que je suis à vous. Je souhaite que vous trouviez parmi les gens de lettres autant de vérité et d'amitié" (1721, Best. 99).

En 1736, Racine qui venait de composer une ode sur
"La Religion" (ode qu'il ne devait d'ailleurs publier que plus tard, en 1742), envoya à son ami une copie de son poème pour le soumettre à son jugement. Voltaire lui répondit avec franchise qu'il ne partageait pas ses idées sur ce plan, mais qu'il trouvait la forme bonne et digne d'être retenue en matière littéraire. Louis pouvait à juste titre se réclamer de son père bien que son talent soit dirigé dans une autre direction: "altri tempi altre cure!" Jean Racine était entré dans la voie littéraire par une "Ode à la Paix," Louis allait y trouver sa fortune d'une autre manière, peut-être mieux appropriée à la nécessité des temps présents. Voltaire se devait de soutenir son ami car son talent ne faisait aucun doute et ceci malgré sa différence d'opinion.

Je me mets depuis longtemps au rang de vos plus grands partisans quoique assurément je ne pense pas comme vous sur les matières que vous traitez. Mais cette différence de sentiments ne sert qu'à m'affermir davantage dans l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, votre humble et très obéissant serviteur (avril 1736, Best. 1022).

Pour confirmer ses dires, Voltaire joignait à sa lettre la préface de sa dernière tragédie, Alzire, dans laquelle il exprimait avec passion ce désir de voir tous les gens de lettres réunis sous le sceau de la bienséance, la candeur et la saine critique. Louis Racine n'avait rien à craindre, il avait là un ami qui n'allait pas faillir aux règles élémentaires de l'amitié des lettres.
Ce sentiment de solidarité qu'éprouvait Voltaire à l'égard de ceux qui l'avaient précédé dans la carrière littéraire était bien connu de ses contemporains qui en profitaient bien des fois. Il donna à coup sûr l'idée à un littérateur encore bien obscur dans la profession de s'attirer l'attention du grand homme, et cela par personne interposée. Le jeune Ecouchard le Brun eut l'ingénieuse idée de toucher le coeur de Voltaire en l'instruisant du malheureux sort réservé à l'une des descendantes du grand Corneille. La jeune fille vivait en effet grâce à la générosité d'un vieux mécène, Titon de Tillet, auprès de deux nièces de celui-ci, les demoiselles Félix et de Vilgenou qui avaient bien voulu s'occuper d'elle. Le vieillard était trop âgé pour aider la jeune fille avec efficacité et la compagnie des deux vieilles filles n'avait certes pas de quoi lui assurer un meilleur avenir.

Marie Corneille n'était en vérité que la petite-nièce du dramaturge. Elle était la petite-fille de François, cousin germain de Corneille que celui-ci avait tenu sur les fonts baptismaux. Cela n'arrêta pas Ecouchard le Brun qui envoya à Voltaire une ode accompagnée d'une lettre des plus touchantes où il demandait au grand homme de bien vouloir jeter un regard compatissant sur la destinée d'une si pauvre jeune fille. Seul Voltaire était capable d'assurer à cette digne descendante du grand homme un sort enviable. Corneille
lui même le réclamait:

Un rival de mon nom (si quelqu'un le peut être),
Voilà le protecteur que tu dois reconnaître;
Tu peux en l'implorant l'élérer jusqu'à toi.
Voltaire est ce rival, du moins si j'ose en croire
Les récits que sa Gloire
Sur la rive des morts en sema jusqu'à moi... 17

Le ton plut en effet à Voltaire qui répondit aussitôt au jeune homme avec sa générosité habituelle:

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai (novembre 1760, Best. 8652).

La jeune fille lui serait envoyée à Lyon chez Tronchin qui se chargerait de lui fournir un équipage et de la faire parvenir sans encombre à Ferney où on l'attendrait avec impatience.
Là on lui fournirait tous les vêtements et accessoires nécessaires: "Nous lui ferons... broder les sujets de Cinna et du Cid," confie Voltaire avec délicatesse.

Tout fut arrêté de telle sorte qu'il lui était désormais impossible de se dédire. Voltaire était ravi de cette nouvelle opportunité de se rendre utile à la famille des lettres. Il ne se donna ni le temps de réfléchir, ni celui de vérifier les dires de le Brun. Quand il apprit que la jeune fille n'était pas la fille de Thomas Corneille comme il le croyait, mais de Jean-François, il s'empressa aussitôt de la rassurer.
par une lettre sur la fermeté de ses intentions. Elle pouvait
venir, elle serait bien accueillie. La jeune fille arriva
au château en décembre 1760, et Voltaire fut aussitôt charmé
par la grâce et le naturel de sa personne. Il exultait auprès
de d'Argental: "Nous sommes très contents de mademoiselle
Rodogune, nous la trouvons naturelle, gaie et vraie" (22
décembre 1760, Best. 8715).

Ses ennemis étaient jaloux de cette joie là où ils
avaient espéré quelque mécontentement. Ils avaient pensé
en effet que Voltaire serait bien attrapé en apprenant que
Marie Corneille n'appartenait pas en ligne directe à la famil-
le du grand Corneille, aussi multipliaient-ils leurs sar-
casmes à l'adresse du vieillard. La jeune fille était tom-
bée entre les mains du diable lui-même, et tous ceux qui
n'avaient manifesté aucun intérêt jusque-là se trouvaient
soudain très préoccupés du malheureux sort de l'innocente
proie. En quoi ils avaient bien tort en vérité car jamais
jeune fille n'eut de meilleure attention. Voltaire s'occupa-
pait de son éducation; il lui enseignait la grammaire,
l'histoire et la géographie. Madame Denis montrait, elle
aussi, de la bienveillance, de l'affection même. Elles
se rendaient toutes deux à la messe le dimanche dans le
temple érigé par Voltaire à son Dieu, dans Ferney. On
songeait à la marier et Voltaire tout en lui assurant une
dot de quinze mille livres de rentes avec l'assentiment de
madame Denis, eut l'idée de refaire une publication des œuvres de Corneille pour consolider son avenir financier. Fréron était malade de jalousie et sauta sur la première occasion pour accabler Voltaire. Elle lui fit offerte par le Brun qui publia pour son compte l'ode qu'il avait envoyée à Voltaire avec la réponse de celui-ci. Voltaire fut assez contrarié de cette indiscretion et s'en ouvrit à le Brun avec sincérité:

Les lettre qu'on écrit avec simplicité qui partent du coeur, et auxquelles l'ostentation ne peut avoir part, ne sont pas faites pour le public. Ce n'est pas pour lui qu'on fait le bien; car souvent il le tourne en ridicule. La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner; elle ne vit que de ce métier (9 décembre 1760, Best. 8684).

Voltaire avait raison. Le lendemain même de cette lettre, on lisait dans l'Année littéraire un article de Fréron où la générosité de Voltaire était comme il se doit tournée en ridicule:

Il semble d'ailleurs par cet éclat, que M. de Voltaire n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon coeur, et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée; mais il y a près d'un an qu'il fait le même bien au sieur Lécluse, ancien acteur de l'Opéra-Comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot qu'il traite en frère. Il faut avouer qu'en sortant du couvent, Mlle Corneille va tomber entre de bonnes mains.18

Il était vrai que Voltaire avait souffert pendant quelque temps Lécluse au château, mais la perfidie des insinuations
de Fréron à son sujet était sans fondement. L'acteur jouissait d'une grande considération parmi les gens de sa profession et exerçait depuis quatre mois son métier à Genève de la façon la plus honorable. Le résultat de tant de bruits autour de l'adoption de la jeune fille au château fut la rupture d'une promesse de mariage d'un capitaine du régiment des Deux-Ponts, gentilhomme de la région de Gex qui avait remarqué la jeune fille et la croyait d'une famille noble et élevée. La lecture de l'Année littéraire lui apprit que le père de la demoiselle n'était en réalité "qu'un petit commis de poste de deux sous" refroidissant ainsi une ardeur qui était prête à passer sur le manque d'argent mais ne pouvait accepter une telle mésalliance.

Marie Corneille resta au château où elle était considérée avec tous les égards. Elle participait à toutes les Mêtes et jouait même un rôle actif car sa voix était harmonieuse et tendre. "Il est juste," écrivait Voltaire à son ami Câdeville, "qu'il y ait une actrice dans la maison de Corneille" (20 septembre 1761, Best. 9425). Voltaire s'estimait très honoré de l'avoir auprès de lui et c'est lui qui remerciait le père de la jeune fille pour le don qu'il lui faisait. En 1763, un jeune homme de vingt-trois ans, de passage au château, M. Dupuits de la Chaux, vit la jeune fille et en tomba amoureux. Voltaire fut tout heureux
d'arranger alors le mariage des jeunes gens. Il annonça fièrement la nouvelle à d'Argental:

Je marie mademoiselle Corneille, non pas à un demi-philosophe dégoûté du service, mal avec ses parents, avec lui-même, et chargé de dettes, mais à un jeune cornette de dragons, gentil-homme très aimable, de moeurs charmantes, d'une très jolie figure, amoureux, aimé et assez riche (23 janvier 1763, Best. 10125).

Il faisait allusion à un certain M. de Vaugrenant ou de Cormont qui, croyant faire beaucoup d'honneur à mademoiselle Corneille en l'épousant, avait montré une arrogance et une suffisance sans exemple. Voltaire se trouvait tout fier d'avoir ainsi évité un tel parti à la jeune fille et jubilait sans retenue. Il confiait à Cideville quelques jours plus tard:

Avouez, mon ancien ami, que la destinée de ce chiffon d'enfant est singulière. Je voudrais que le bonhomme Pierre revint au monde pour être témoin de tout cela, et qu'il vit le bonhomme Voltaire menant à l'église la seule personne qui reste de son nom (26 janvier 1763, Best. 10134).

Il ne faudrait cependant pas croire Voltaire orienté seulement vers le passé. Le présent l'intéressait vraiment plus que le souvenir de ceux qui l'avaient précédé. Très fier de ses qualités littéraires et de la profondeur de ses connaissances, il gardait néanmoins une certaine reconnaissance pour les Jésuites qui avaient par leur enseignement cultivé son esprit et son cœur. Il les appelait "ses pères" et
avait pour eux plus d'amitié qu'il n'en eut jamais pour son vrai père, Arouet. Il respectait en eux les éducateurs non les prêtres et s'il n'épargna jamais la Compagnie de ses attaques et de ses persiflages, il garda pour eux des sentiments de respect et d'humilité. Malgré son indolaité naturelle il restait soumis à leur jugement tant il était sûr de leur savoir et de leur goût et leur soumettait ses œuvres en les priant de les critiquer à loisir. En 1730, par exemple, il adresse une copie de La Henriade, à son ancien maître du lycée Louis-le-Grand, le père Porée, et lui demande humblement son avis:

Si vous vous souvenez encore, mon Révérend Père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il apprit autrefois de lui (Novembre 1730, Best. 369).

Voulant plus tard lui dédicacer sa pièce, La Mort de César, Voltaire se heurte au refus du bon Père. Il supplie alors un autre de ses maîtres, le père Tournemine, de l'aider à convaincre celui pour lequel il voue une réelle admiration depuis les années de lycée:

N'est-ce pas même un témoignage favorable aux Jésuites, que les écoliers conservent pour eux une si juste reconnaissance? Cet hommage que je voulais rendre à un homme que j'ai toujours aimé et qui m'a inspiré comme vous, le goût des belles lettres et de la vertu, me semblait même plus nécessaire en ces temps-ci qu'en tout autre (9 août 1731, Best. ?).
Voltaire se demandait avec anxiété si le refus du père venait de la médiocrité de la pièce, de l'horreur du sujet, ou s'il exprimait plutôt le mécontentement général de ses maîtres par suite de son impiété manifeste.

En envoyant sa copie de La Henriade au père Porée, Voltaire l'avait déjà prié de lui dire franchement s'il y avait quelques traits contre la religion que le Père réprouvait. Il promettait de faire toutes les corrections nécessaires pour épargner aux Pères quelques peine que ce soit. En 1739 il l'assurait encore de son profond dévouement: "J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié et je n'ai jamais douté de vos bontés" (15 janvier 1739, Best. 1696). Après sa querelle avec J. B. Rousseau, Voltaire éprouve le besoin de se disculper aux yeux du Père. Il semblerait que le jeune homme ne s'est pas entièrement libéré de l'emprise de ses maîtres dont il quête sans cesse l'approbation: "Le bonheur d'être aimé de vous en secret me consolera de tout" (17 mars 1739, Best. 1852).

Voltaire correspondait plus fréquemment avec l'abbé d'Olivet, son ancien maître de grammaire et de littérature du lycée Louis-le-Grand, avec lequel il se sentait plus à l'aise et se permettait plus de familiarité. L'abbé avait eu l'imprudence de se déclarer ouvertement pour son élève lors de sa querelle avec Desfontaines et celui-ci ne fut pas prêt
de lui pardonner. Il publia un libelle contre lui, Racine vengé, ou examen des remarques grammaticales de m. l'abbé d'Olivet, sur les œuvres de Racine (1739), à Avignon, c'est-à-dire en terre papale, où il se trouvait à l'abri de toutes poursuites de la part de l'abbé. Voltaire se sentait coupable d'avoir ainsi attiré à son ami une telle vengeance, il le défendit comme il put. Il rédigea un mémoire contre Desfontaines: "Il s'honorait de l'amitié et des instructions de monsieur l'abbé d'Olivet; il fait imprimer furtivement un livre contre lui" (29 janvier 1739, Best. 1751). Il s'indigna sur tout auprès de Tiériot qui, ayant été mis au courant par Desfontaines du libelle, avait permis par son silence la publication de telles injures: "Vous auriez bien dû sentir qu'il y a certaines âmes féroces incapables du moindre bien, et dont il faut s'éloigner pour jamais avec horreur" (28 février 1739, Best. 1825). Pour réconforter l'abbé il l'invita à passer quelque temps à Cirey où les croassements enroués de Desfontaines ne parvenaient pas à rompre la paix que donnent l'amitié et l'étude:

On me fait espérer qu'on arrachera quelque satisfaction de ce monstre, ennemi du genre humain; j'avais de quoi le perdre mais il eût fallu venir à Paris et quitter mes amis pour un coquin; mon cœur en est incapable, l'amitié m'est plus chère que la vengeance (mars 1739, Best. 1843).

Plus tard, l'affaire Desfontaines ayant été publiée, nous retrouvons Voltaire grondant gentiment son maître pour sa
préface des *Pensées* de Cicéron traduites pour servir à l'éducation de la jeunesse, qu'il venait de lui envoyer (1744):

Je n'ai pas entendu ce que vous voulez dire dans votre préface par opulence mal distribuée, à moins que ce ne soit les cent mille écus de rente des moines de Clervaux mes voisins, tandis que l'abbé de Bernis n'a pas cent livres de revenus, et que l'auteur de Rhadamiste meurt de faim, et que le fils du grand Racine est obligé d'être en province directeur des fermes ... J'aimerais mieux que vous voulussiez jouir des agréments de votre siècle que de les injurier. Un souper en bonne compagnie vaut mieux que des réflexions de censeur misanthrope (6 mai 1744, Best. 2766).

Ce n'était pas une critique bien méchante de Voltaire car il aimait sincèrement l'abbé et lui voulait une certaine reconnaissance qu'aucun commentaire déplaisant pour sa propre philosophie ne pouvait altérer. Le conseil donné par l'élève montre seulement une certaine maturité d'esprit à l'égard des radotages du passé.

Voltaire avait une réelle admiration pour le savoir de ses maîtres, il les respectait pour tout ce qu'ils lui avaient enseigné, mais haïssait en eux le fanatisme de leurs opinions religieuse. Ce fanatisme était d'autant plus blânable qu'ils possédaient l'instruction nécessaire à la tolérance et qu'ils n'en voulaient rien savoir. Ses fréquentes attaques contre la Compagnie étaient dirigées contre l'Ordre en général et s'arrestaient souvent devant les particuliers. Nous avons déjà vu que Voltaire s'était tout de suite intéressé à Desfontaines parce que celui-ci était ancien jésuite par conséquent bien
versé dans les lettres. A propos du père Perrussau, confesseur
du roi, Voltaire avoue à son ami de Moncrief :

Il est d'une compagnie à laquelle je dois mon éducation,
et le peu que je sais. Il n'y a guère de jésuite qui ne sache
que je leur suis attaché dès mon enfance. Les Jansénistes
peuvent n'être pas mes maîtres, mais assurément les Jésuites
doivent m'aimer, et ils manqueront à ce qu'ils doivent à la
mémoire du père Porée, qui me regardait comme son fils, s'ils
n'avaient pas pour moi un peu d'amitié (7 avril 1746, Best.
3047).

On ne vit jamais en effet Voltaire refuser de prêter aide
aux Jésuites qui venaient frapper à sa porte et quand la
Compagnie fut dissoute, on le trouva bien souvent du côté
des Jésuites contre leurs persécuteurs. Il voulait bien les
châtier mais n'acceptait pas volontiers qu'on les accable
injustement. "C'est à vous d'anéantir d'une main l'athée et
le fanatique tandis que vous tendrez l'autre à l'amitié,"
lui écrivait en 1773, Suzanne Necker (Best. 17242). C'était
bien vrai. Voltaire s'attacha encore, vers la fin de sa vie,
um ancien professeur de rhétorique aux Jésuites de Dijon,
qu'il avait connu en 1754 à Colmar puis retrouvé en 1764 au
couvent d'Ornex lors de l'acquisition de Ferney. Le père
Adam resta près de treize ans au château où Voltaire semblait
apprécier sa compagnie et cela d'autant plus qu'il était un
incomparable joueur d'échecs.

L'amitié de Voltaire pour Vauvenargues remonte à la
première lettre qu'il eut reçue de lui. En 1743, en effet,
Vauvenargues se fit connaître du poète par une critique des oeuvres de Corneille qu'il avait écrite à l'avantage du génie de Racine. La lettre plut à Voltaire par la hardiesse de son jugement et la jeunesse même de Vauvenargues ajouta à la reconnaissance de son talent:

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses (15 avril 1743, Best. 2567).

Voltaire avait à cette époque près de cinquante ans et sa réputation de penseur et d'écrivain n'avait plus besoin d'être établie. Vauvenargues aurait très bien pu être son fils et de plus il était assez obscur, Voltaire ne se sentit pas moins flatté de la confiance et de l'amitié qu'il lui avait ainsi montrées. Il regrettait seulement que le jeune homme ait à quitter ses quartiers de Nancy car il comptait lui-même se rendre dans la ville sous peu et aurait aimé faire ainsi plus ample connaissance. Il lui envoya cependant pour le remercier une édition de ses ouvrages en s'excusant avec délicatesse: "l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime, l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne."

Vauvenargues venait de perdre son meilleur ami, Hyppolite de Seyrtres, au siège de Prague au printemps 1742. Celui qu'il considérait depuis leur rencontre en 1741 comme un autre soi-même n'avait pu surmonter les privations de la
terrible bataille d'où lui-même ne s'était échappé qu'affaibli à jamais. Vauvenargues immortalisa son ami dans un éloge funèbre qu'il envoya à Voltaire aux environs de décembre 1744. Celui-ci fut touché par la sincérité de cette oraison que le coeur seul avait dictée et souhaita pouvoir publier l'ouvrage comme témoignage de ce que l'amitié d'une âme généreuse avait la faculté d'engendrer:

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations (? décembre 1744, Best. 2837).

Bien que de tempéraments tout à fait opposés, car Vauvenargues était aussi calme que Voltaire était expansif, chacun vénérait l'autre et le respectait. Il semblait qu'ils se connaissaient depuis toujours et leurs conversations, bien qu'animées par des divergences d'esprit, s'établissaient toujours sur un terrain harmonieux et fructueux pour tous deux.

Vauvenargues écrivit quelques réflexions sur certains ouvrages de Voltaire déjà parus. Des récentes tragédies de l'auteur, Mérone était celle qui avait sa préférence. Les épîtres "Aux Mânes de Genonville" et "Sur la mort de Mlle
Lecouvrer" lui paraissaient comme deux morceaux de charme où la douleur, l’amitié, l’éloquence et la poésie parlaient avec la grâce la plus ingénue." Le jeune homme possédait une sensibilité excessive qui le portait quelquefois à mépriser le genre humain. Voltaire s’en inquiétait parfois. Il ne fallait pas pousser l’excès si loin et comprendre tous les hommes dans le portrait funeste qu’il en faisait: "Il y a sans doute de belles âmes, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables" (3 avril 1745, Best. 2869). Il préférait le voir tourné vers les beaux arts pour lesquels il manifestait un goût vif et délicat à la fois. Ceci se retrouvait aisément dans chaque expression de sa pensée.

Vauvenargues passa l’année 1745-1746 à Paris. Sa santé délicate ne lui permettait pas de suivre le train de la vie parisienne, il gardait donc la chambre et couchait sur le papier le fruit de ses observations intérieures. Il les discutait avec Voltaire qui venait régulièrement lui rendre visite et lui rapporter ce qui se disait dans les salons. Quand leurs idées ne coïncidaient pas, ils les exprimaient avec liberté, sans mollesse ou vaine complaisance car ils étaient sûrs de leurs sentiments réciproques et de la sincérité de leurs convictions. Aux environs de février 1746, Vauvenargues poussé par Voltaire se décida à publier anonymement le travail amassé pendant cette longue année de
réflexion. Voltaire rayonnait de joie: "Il y a un an que je vous dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret" (1er mai 1746, Best. 3065).

Vauvenargues pensait que seules les passions déterminent l'homme d'action, c'est pourquoi il fallait les cultiver, les apprivoiser. Pour lui la volonté était la faculté la plus précieuse à cause de la force des passions. Son système était ainsi original dans une époque qui donnait prépondérance à l'intelligence et à la froide raison. Il ne fut réellement apprécié d'ailleurs qu'au dix-neuvième siècle, seuls Voltaire, Marmontel et quelques membres de l'élite intellectuelle reconnaissent sa véritable valeur. Dans l'amour, disait Vauvenargues, ce sont la sens qui sont l'organe du sentiment, tandis que c'est l'esprit qui gouverne l'amitié: "C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, et c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr ... A-t-on ce qu'on a souhaité, on change bientôt de pensée."\(^{19}\)

Voltaire ne pouvait partager ces pensées car pour lui l'amitié au contraire était la plus haute vertu et la consolation du genre humain alors que l'amour ne pouvait par sa nature qu'être passager, et cela parce qu'il donnait justement prépondérance à l'esprit et se méfiait des passions qui affaiblissaient le jugement.

Cependant il reconnaissait le génie de cet ami qui compensait par son goût le manque que ce siècle de la décadence
des lettres et des arts lui faisait éprouver. Sa compagnie lui tenait lieu de tout, elle lui était aussi chère, disait-il, que son goût lui était précieux. Voltaire soumet sa pièce Sémiiramis au jugement de son ami et se plaint qu'il n'en ait fait aucune critique. L'ami en a dû faire une lecture assez superficielle puisque Voltaire est sûr que la copie est criblée de fautes: "J'en suis d'autant plus fâché contre vous que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigné d'être jugé par vous" (mai 1746, Best. 3085). L'amour-propre doit être exclu du tribunal de la raison et du bon goût et Voltaire n'attend aucune faveur de son ami dans cette matière. Dans son discours d'inauguration à l'Académie Française en 1746, Voltaire exprime publiquement son admiration pour son ami: "Un homme éloquent et profond s'est formé dans le tumulte des armes... ; un de ces esprits aimables que Tibulle et Ovide eussent regardés comme leurs disciples, et dont ils eussent voulu être les amis" (Moland, XXIII, 213).

Vauvenargues mourut de fatigue en 1747, à l'âge de trente-deux ans, et laissa Voltaire dans une très grande détresse. De toutes les pertes qu'il eût subies jusque-là et même après, la mort de Vauvenargues fut celle qui l'affecta le plus profondément. Il était pour une fois incapable d'exprimer ce qu'il ressentait tant la douleur était profonde et difficile
à dire. Il écrit à Marmontel qui vient de lui adresser une épître (préface de *Denys le tyran*), sorte de monument érigé à la mémoire de Vauvenargues:

Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le coeur n'a parlé avec plus d'éloquence, c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un coeur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie et ajoute au bonheur de mes jours (15 décembre 1748, Best. 3330).

Là encore Voltaire se montre trop modeste car il a lui aussi composé durant la même année (1748) "l'Eloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741," et cet éloge se terminait par l'évocation du souvenir de cet ami qu'il avait lui aussi eu le malheur de perdre à cause des maladies dues à cette terrible guerre:

Je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié; à peine en ai-je goûté les charmes: non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux, et dont on a toujours à se plaindre; mais de cette amitié solide et courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'état, pour élever aussi un monument à la tienne (Molard, XXIII, 259-260).

La liste des protégés de Voltaire serait trop longue à détailler tant le nombre en est élevé. Il y eut Linant et Lefebvre, de La Mare, Berger, le chevalier de Mouhy, Baculard d'Arnaud, Marmontel, Ximénès, Lekain, La Harpe et chacun sauf Lekain et Marmontel peut-être, aurait dû par l'ingra-
titude qu'il manifesta par la suite dégoûter Voltaire à jamais d'aider cette jeunesse indisciplinée et décevante mais il n'en fut rien, la persévérance de Voltaire dans ce domaine est presque incompréhensible, mais ne peut être mise en doute. Voici comme exemple, une des innombrables lettres adressées par Voltaire pour secourir l'un de ses protégés. Le duc de Richelieu, comme directeur de la Comédie Française, pouvait aider Lekain par une subvention, Voltaire n'hésite pas à avoir recours à sa générosité:

Ma conscience m'oblige, Monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement. Ce parlement est le parterre: Je suis assassiné de lettres qui disent que Lekain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé ... On s'en prend à moi, on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien, cependant je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Lekain, et de plus beaux yeux, mais Baron avait deux parts, et faut-il que Lekain meure de faim parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut. Il fait mieux que les autres (4 juin 1757, Best. 6583).

L'histoire de l'amitié de Voltaire avec ses divers protégés a été relatée par divers critiques et il nous semble superflu de la répéter encore ici. Il suffit pour cette étude de nous cantonner à cette conception sur la solidarité entre gens de lettres qui était si chère à Voltaire et que nous voyons en pratique dans le scandale provoqué par le livre d'Helvétius, De l'Esprit, et dans l'ignoble représentation de la pièce de Palissot, Les Philosophes.
Helvétius apparaît pour la première fois dans la Correspondance de Voltaire, en juin 1738, il y restera tout le long jusqu’en 1771 sous les noms de: "mon cher enfant," "mon rival," "mon poète," "mon cher philosophe," "mon ami." Voltaire avait vingt-et-un ans de plus que son ami et avait pour lui l’indulgence d’un père pour son enfant. Il se prit tout de suite d’amour pour le jeune homme, et lui dédia son quatrième *Discours sur l’Homme,* et lui adressa d’autres écrits tels que les "Conseils à m. Helvétius sur la composition et le choix du sujet d’une épître morale," et "Remarques sur deux épîtres d’Helvétius" en 1738. À cette époque, Helvétius était fermier général et devait cause des devoirs dus à sa charge faire plusieurs tours en province, c’est ainsi qu’il rendit visite à Voltaire à Cirey, ce qui consolida en quelque sorte leur amitié naissante. Helvétius n’était pas un génie, ses maîtres qui avaient été les mêmes que ceux de Voltaire puisque lui aussi avait fréquenté le lycée Louis-le-Grand, s’en étaient déjà aperçus. Helvétius s’essayait en amateur à la poésie, il écrivit un long poème, sorte de chant désespéré sur le "Bonheur," et l’envoya à Voltaire pour que celui-ci puisse juger de son talent. Voltaire lui répondit avec bonté que le poème avait certainement quelque qualité mais que l’art de rimer était inné, presqu’un don que le poète recevait en naissant et que par conséquent il ne lui
fallait pas se sentir trop découragé dans cette voie où il ne s'engageait après tout qu'en amateur. Helvétius, bon enfant, se détournait alors de la poésie pour s'attaquer à la géométrie. Il avait en effet aperçu un jour aux jardins des Tuileries, le laird Maupertuis entouré d'un groupe charmant de jeunes filles, cela lui donna l'idée que la géométrie pouvait, elle aussi, mener à la gloire. Il n'eut cependant pas l'occasion de se le prouver à lui-même, car la publication de L'Esprit des lois, en 1748, le convainquit tout de suite qu'il était fait pour être philosophe. Il abandonna sa charge de fermier général, se maria avec la gracieuse "Minette" de Ligniville, nièce de Mme de Graffigny et se retira à la campagne pour y goûter des jours aussi paisibles qu'heureux.
On pensa autour de lui qu'abandonner ainsi un emploi aussi lucratif était une folie de philosophe, mais Helvétius était réellement satisfait et ne demandait pas plus. Il était généreux et bon, et faisait le bien chaque fois qu'il en avait la possibilité, ne refusant jamais quelque sollicitation que ce soit.

Helvétius mit plusieurs années à achever ce livre, De l'Esprit, qui allait soulever tant de controverses, et de persécutions contre lui. Il y établissait une sorte de système assez bizarre sur les passions, basant toutes les actions des hommes sur l'intérêt personnel et l'égoïsme. L'homme n'étant que le produit de sa civilisation et de sa société,
on ne pouvait désormais parler de vertu ou de vice. Seul l'intérêt primait tout. L'intelligence qui avait été jusque-là proclamée comme la supériorité de l'homme était niée comme un mythe pur et simple, l'homme n'étant en somme qu'un animal à un degré différent des autres animaux.

Helvétius ne croyait pas réellement à la vérité de sa théorie, il avait voulu seulement soulever ainsi les protestations horrifiés de ses amis des salons, voyant là une sorte de jeu d'esprit comme il y en avait tant dans les conversations de l'époque. Son livre fut accepté par le censeur Terrcier, il reçut le privilège royal en mai 1758 et le roi en eut même une copie qu'il s'appretait à lire avec plaisir. Le livre circula ainsi entre les mains des philosophes qui lui reprochèrent son invraisemblance, et chacun prit le parti de le critiquer avec esprit mais sur un ton des plus joyeux. Seul le dauphin prit l'ouvrage au sérieux et fit immédiatement arrêter sa publication. Les journaux religieux s'acharnèrent alors à le répudier et l'archevêque de Paris déclara qu'il était un danger pour les racines mêmes de la chrétienté.

Voltaire entendant tout ce fracas de Tournay voulut bien savoir ce dont il s'agissait, il n'avait même pas eu l'occasion d'obtenir une copie du livre et s'empressa d'en réclamer une à Thériot: "J'avais lu dans un journal que mr Helvétius a fait un livre sur l'Esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très bon, plein de
littérature et de philosophie ... et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre" (17 septembre 1758, Best. 7154). Voltaire est d'autant plus curieux qu'il connaît la bonté naturelle d'Helvétius et ne peut croire qu'il a vraiment écrit quelque chose qui puisse nuire au genre humain. Helvétius a été obligé de désavouer son ouvrage comme ayant été dicté par le diable et se trouve en grand danger d'être banni. Voltaire insiste auprès de Thiériot pour que celui-ci lui procure au plus vite une copie, il craint que la paresse naturelle de son ami ne lui fasse négliger une telle demande: "Vous voyez sans doute quelquefois cet infernal Helvétius, demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes paresseux, un perdi giorno, vous n'en feriez rien. Je vous connais. Allons courage. Remuez-vous un peu" (Best. 7154). Pour plus de sûreté, Voltaire réclame lui-même une copie de son livre à Helvétius qui lui répond aussitôt qu'il a déjà chargé son libraire de lui faire parvenir un exemplaire: "Je désirerais fort que cet ouvrage fût digne de celui auquel je l'envoie." Il ajoute avec reconnaissance: "Lorsque tout le monde me persécute, il est du devoir d'un grand homme de consoler l'opprimé; et c'est ce que vous avez fait en m'annonçant que cet ouvrage ne vous paraît pas aussi dépouvu d'esprit et de talents que le disent ces messieurs" (15 octobre 1758, Best. 7195).
Thiériot n'a pas encore trouvé le moyen de se décharger de la commission donnée par Voltaire, le livre est introuvable. Voltaire le rassure avec ironie. Helvétius lui a envoyé la copie, voilà Thiériot délivré de tout souci. "J'ignore ce qui excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de St. Mathieu) a quitté la finance pour suivre la vérité," écrit-il à Thiériot après avoir lu le livre (18 octobre 1758, Best. 7200). Il ne s'agit en effet que de pauvres et d'inutiles vérités philosophiques qui ne peuvent faire de mal à personne, n'étant lues que par un nombre limité de gens susceptibles de les comprendre: "Voilà bien du bruit pour une omelette!" Le pauvre Helvétius devait avoir beaucoup d'ennemis acharnés à le perdre pour avoir soulevé tant de cris contre lui pour si peu. "Je ne suis pas de son avis en bien des choses; il s'en faut beaucoup," écrivait Voltaire à ce sujet, "et s'il m'avait conseillé, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux. On dira peut-être que j'ai les yeux gâtés" (Best. 7200).

Voltaire ne pouvait en effet accepter les idées de son ami sur l'amitié. Il l'avait mise au même rang que les vilaines passions et elle ne méritait pas si mauvaise compagnie. Cependant c'était au nom de cette amitié-même que Voltaire conseillait à l'auteur de fuir au plus vite loin de France où
sa vie se trouvait maintenant en réel danger:

C'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié ... mais on ne peut voir sans indignation qu'on persécute avec cet acharnement continu un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux en faisant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose (février 1759, Best. 7371).

Lui-même avait mauvaise posture puisque son "Poème sur la religion naturelle" avait subi le même sort que le livre d'Helvétius et avait été brûlé sur les marches de Notre-Dame par le bourreau, le 40 février de cette même année. Mais il jouissait de la neutralité de sa terre des "Délices," et y était pour le moment en parfaite sûreté. L'Encyclopédie; elle aussi, était menacée comme un projet conçu par un groupe de matérialistes décidés à détruire la religion et à corrompre les moeurs. On lui retiraît le privilège qui avait permis sa publication. Voltaire frémissait de colère; "J'estime beaucoup ces deux hommes (Helvétius et Diderot) et les indignités qu'ils éprouvent me les rend infiniment chers," confiait-il à Thiériot toujours dans cette même lettre de février 1759, "il me semble que je vois l'inquisition condamner Galilée" (Best. 7371).

Voltaire partit donc à l'attaque, pour la défense des philosophes. Il écrivit à d'Alembert pour lui demander la liste de ses futures victimes et se mit aussitôt au travail. Ce fut le père Berthier, directeur du Journal de Trévoux, qui
reçut les premiers coups. Voltaire composa à son adresse cette savoureuse Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier, que lui seul pouvait raconter avec tant d'ironie et de talent. Après le père Berthier, ce fut le tour du frère Garassise, "neveu du du frère Garasse, successeur du frère Berthier." Voltaire se sentait tout à fait dans son droit car il pensait sincèrement que "dans toute guerre, l'agresseur seul a tort devant Dieu et devant les hommes" (à Palissot, 24 septembre 1760, Best. 8504). Le Franc de Pompignan, pour son discours d'inauguration à l'Académie Française, venait de déverser des paroles pleines de haine pour les philosophes. Il se trouva alors qu'un pamphlet de sept pages in-12 circula dans Paris étourdi, intitulé: "Les Quand, notes inutiles sur un discours prononcé devant l'Académie Française, le 10 mars 1760," et qui se terminait ainsi:

Quand on est admis dans un corps respectable, il faut, dans sa harangue, cacher sous les voiles de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes et des talents médiocres (Moland, XXIV, 111).

Voltaire fut naturellement soupçonné, mais des bruits couraient qu'il était mort. D'Alembert alarmé par de telles rumeurs s'empressa de les vérifier auprès du défunt lui-même. Celui-ci n'était en vérité que très malade de chagrin de voir ses amis, les philosophes, accablés ainsi par des fana-
tiques réunis "tandis que les philosophes divisés se laissaient tranquillement égorger les uns après les autres" (25 avril 1760, Best. 8134).

Ce fut le moment que Palissot choisit pour faire jouer sa pièce des Philosophes, satire cruelle qui faisait rire tout Paris aux dépens des encyclopédistes. La censure avait laissé passer la pièce, Fréron, critique dans l'Année littéraire, déclarait que c'était là l'ouvrage d'un homme d'esprit et d'un bon citoyen (6 mai 1760). Jean-Jacques Rousseau était ridiculisé, à moitié nu, marchant à quatre pattes vers sa maison symbolisée par le tonneau de Diogène. Voltaire fulminait de rage. Palissot avait été reçu chez lui en 1755, il y avait été accueilli avec bienveillance et n'avait eu à faire que des éloges sur l'hospitalité et la bonne grâce de son hôte. De plus Voltaire s'était pris d'amitié pour le jeune homme avec qui il était resté en relations épistolières. Il ne pouvait croire à une telle barbarie de la part de la nation toute entière qui permettait ainsi que les hommes les plus respectables comme d'Alembert, Diderot, Duclos, Helvétius puissent être ainsi insultés. Se référant à Rousseau, traîné dans la boue par une telle médiocrité, Voltaire écrivait à Elie Bertrand, le 20 mai 1760: "Il me semble pourtant qu'après toutes nos humiliations, nous ne devrions nous moquer de personne" (Best. 8180). Seul le plus grand mépris pouvait éteindre maintenant l'incendie; Il fallait prendre
son parti de rire tant la chose était grossière. "Moquez-vous de tout," écrivait-il à D'Alembert, "assurez-vous de quoi vivre, soyez à jamais indépendant, aimez-moi, car je vous aime autant que je vous estime" (21 mai 1760, Best. 8185).

Cependant Palissot fit une erreur qui allait redonner des forces à Voltaire et soulever toute sa fureur: il lui envoya sa pièce imprimée avec tous ses compliments et sa reconnaissance, disait-il, pour le génie de celui qu'il mettait au-dessus de tous ceux qu'il avait eu l'audace d'insulter.

Je sais monsieur, que quelques uns de ces philosophes vous ont nommé leur chef, à peu près comme des corsaires arborent le pavillon d'une nation respectée pour exercer leurs brigandages. C'est un piège qu'ils ont osé vous tendre; mais il ne faut que lire leurs ouvrages et les vôtres pour démolir l'artifice que vous ne voulez bien ne pas apercevoir (28 mai 1760, Best. 8201).

La réponse de Voltaire ne se fit pas attendre, il s'empressa de rétablir la vérité en assurant au contraire qu'il était très fier d'avoir été accepé au sein de cette grande famille de l'Encyclopédie pour laquelle il avait déjà écrit au moins une douzaine d'articles et avait préparé encore une douzaine d'autres qui auraient corrompu la nation, et qui auraient bouleversé tous les ordres de l'État:

Je suis encore un des premiers qui aient employé fréquemment
ce vilain mot d'humanité, contre lequel vous avez fait une si brave sortie dans votre comédie. Si après cela on ne veut pas m'accorder le nom de philosophe, c'est l'injustice du monde la plus criante.

De plus, ajoutait-il, la probité de ceux qu'il avait insultés était supérieure encore à leur philosophie, il ne pouvait lui, qui était leur ami, accepter qu'elle fût ainsi mise en doute par des procédés aussi ignobles (4 juin 1760, Best. 8214). Il se mit alors au travail et composa cette fois aux frais des ennemis des philosophes une comédie en cinq actes, L'Ecossaise, "traduite de l'anglais Hume, cousin du grand philosophe" qui mit tous les rieurs de son côté aux dépens de Fréron ou Frelon ou encore Wasp puisque la pièce était anglaise.

Il avait aussi composé presque à la même époque, La Mort de Socrate, satire en prose pleine d'allusions aux Melitus et Anyrus de Paris et à leurs protégés: Nonoti, Chamos et Bertios qu'on ne pouvait qu'appeler dans la traduction française: Nonotte, Chaumeix et Berthier. Lekain avait voulu monter cette comédie de connivence avec d'Argental, mais Voltaire était plus prudent. Les Anitus-Joly de Fleury feront ce qu'ils firent avec Mahomet, et de telles additions aux satires déjà dites dans L'Ecossaise, rendront peut-être plus exécrables les persécutions contre les philosophes mais ne les annuleront pas. L'Ecossaise faisait rire tout le monde même les plus dévots, Fréron était furieux, Palissot pâlissait au fur et à mesure que le succès croissait, leurs complices se sentaient
tout à fait mal à l'aise. On réclamait la pièce à Paris, on la faisait jouer en province, elle avait fait salle comble pendant seize représentations. Voltaire se frottait les mains avec satisfaction, la bataille était gagnée, il pouvait maintenant se reposer.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits, ni feuilles; il faut obéir à la nature et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps! (à d'Argental, 28 août 1760, Best. 8416).
CONCLUSION

LES CONSOLATIONS DE L'AMITIE

Voyons pour conclure quels ont été les résultats de tant d'efforts. L'amitié a-t-elle tenu les promesses qu'elle avait fait miroiter aux yeux du jeune libertin et méritait-elle vraiment qu'il s'y consacrât avec tant de sincérité? On pourrait se demander en effet si Voltaire âgé ne se serait pas interrogé sur la vraie valeur d'un tel culte et se serait convaincu de l'inutilité d'un tel dévouement. Il semble que, de ce côté-là, comme partout ailleurs, Voltaire n'ait jamais voulu démordre de ses opinions et que malgré de nombreuses déceptions il soit arrivé à la fin de sa vie avec ce même désir de trouver en l'amitié l'ultime refuge contre la malignité des hommes et la misère de sa condition. Deux pièces de poésie de sa composition semblent illustrer parfaitement cette idée. Qu'il nous soit permis de les citer pour preuve. La première est une épître dédiée à Mme Denis, "La Vie de Paris et de Versailles," et a été écrite en 1748:

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
Nous tiennent lieu du reste des humains:
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!

Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure!
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!
(Moland, X, 345-349)

La seconde fut faite impromptu à un souper dans une cour
d'Allemagne, plus exactement en 1750, lors de son deuxième
voyage à Berlin et est intitulée justement, "Impromptu."

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme;
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient;
Sans rien aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
De gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte,
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.
(Moland, VIII, 521)

Voltaire fut pendant vingt-quatre ans l'aubergiste de
l'Europe, les Délices puis Ferney étant considérés comme le
pèlerinage nécessaire pour la consécration en quelque matière
que ce soit. Les invités affluaient sans laisser de repos
au patriarche qui se réfugiait quelquefois dans sa chambre
en criant: "Mon Dieu! délivrez-moi de mes amis: je me charge
de mes ennemis!"1 De santé délicate, et souvent alité, Voltaire
prétendait même, pour pouvoir travailler, une mort imminente.
À l'annonce de certains visiteurs importuns qu'il ne désirait
pas voir, il gémissait malheureux: "Vite, vite, du Tronchin!" Il alla même jusqu'à faire dire un jour qu'il venait de trépasser à un Anglais qui insistait, et il paraît que celui-ci, ayant demandé à le voir, il ajouta à court d'idées: "Dites-lui que le diable m'a emporté!" Infatigable cependant pour ses amis qu'il aimait à recevoir, il charmait par sa conversation animée, pour son esprit. Il se plaisait en particulier dans la compagnie jeunes qu'il aimait à interroger insatiablement, cependant il cachait son affection pour eux sous une bouffonnerie espiègle, irrespectueuse même. Ainsi, par exemple, quand il recueillit "Mle Rodogune" (Marie Corneille), il la fit passer par Lyon pour qu'elle y trouve une voiture pour se rendre à Ferney. Il écrivit à son ami Tronchin, le banquier, et lui demanda de s'en occuper mais il ne put s'empecher de glisser en riant de vérifier son pucelage. Cette petite pointe un peu sarcastique, il faut l'avouer, n'était pas très délicate, mais elle est la preuve de l'embarras de Voltaire à montrer quelque tendresse et de sa peur du ridicule quand il manifestait une générosité qui pouvait prêter à confusion. Il laissait cependant son coeur à découvert quand il s'agissait d'une pure amitié entre hommes. Ainsi vis-à-vis de ses amis, les philosophes, il ne craignait point de parer les coups qui ne lui étaient pas destinés, il savait montrer un esprit d'équipe et se dévouait facilement
Pour la cause, prêt à risquer sa propre sécurité. Il écrivait à d'Alembert qu'il estimait plus utile au succès immédiat de l'Encyclopédie:

Mon cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrais vous dire, si vous voulez voir un beau tour, faites-le. Mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens plein d'esprit; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer, je serai très volontiers le chat qui tirera les marrons du feu (1er janvier 1773, Best. 17042).

Comme Zadig, Voltaire voulait se consoler par la philosophie et par l'amitié des maux que lui avait faits la fortune et il ne s'en trouvait pas mal. Sa nièce, Mme Denis, telle Cunégonde, était une bonne cuisinière et sa table toujours bien garnie ne se vidait presque jamais et surtout pas facilement. Les invités ne pouvaient que se réjouir de l'accueil qui leur était réservé, car Mme Denis leur faisait les honneurs avec toutes les cérémonies nécessaires à leur bien être. Seul Voltaire était incommodé et ne se mettait pas à table pour pouvoir avoir quelques moments à lui. Il avait son point faible: le théâtre, et dès que l'on parlait de représentations possibles, il se levait ragaillardi, oubliant jusqu'à ses malheurs passés, son corps ne le faisait plus souffrir, ses jambes semblaient avoir retrouvé leur vigueur de vingt ans. Tronchin raconte qu'il vit un jour le vieillard oublier la sciatique qui l'avait jusque-là cloué à son fauteuil, et
forcé à se soutenir avec des béquilles, pour sauter et
danser, essayant de mimer un conte qu'il était en train de 
raconter. Il était si animé, tellement emporté par son 
récit qu'il ne se rendait même pas compte qu'il frétillait 
ainsi devant ses invités étonnés mais ravis. Le rire de son 
public le réveilla à la réalité et retombant lourdement sur 
ses béquilles, il demanda pénaud à se faire reconduire à 
son fauteuil.

Une autre fois, ce fut l'arrivée de Mlle Clairon au 
château qui provoqua le miracle. En effet, il suffit de 
la lecture de quelques vers de L'Orphelin de Chine, pour 
réveiller le château agonisant, et retarder pour quelques 
jours du moins le trépas où celui-ci se croyait déjà condamné. 
Mlle Clairon arriva en effet à Ferney le 29 juillet 1765 et, 
dès que Voltaire fut mis au courant de sa visite, il 
s'empessa de rétablir le petit théâtre qu'il avait fait 
fermer auparavant sous prétexte qu'il entraînait trop de 
fatigues et d'embarras pour un espace aussi exigu, incapable 
d'abriter tous les invités du château. "Mademoiselle 
Clairon est chez moi," écrivait-il triomphant à son secré-
taire Collini qu'il avait envoyé à Paris pour s'occuper de 
sa réputation une fois de plus ébranlée, "elle joue sur mon 
théâtre que j'ai rebâti pour elle; mais," ajoutait-il 
prudent, "à peine puis-je me traîner pour aller l'entendre" 
(19 août 1765, Best. 11983). Elle-même n'avait pas la
force de déclamer très fort à cause de sa santé, c'est d'ail-
leurs pourquoi elle était venue à Ferney. Comme tous ceux
qui avaient besoin de consulter Théodore Tronchin, elle
avait profité de l'invitation toujours ouverte de Voltaire
avant de se rendre à Genève et s'était arrêtée chez le
patriarche ravi et enthousiaste. Celui-ci ne se possédait
plus. Pour la première fois, il se déclarait en face de la
perfection et ne put s'empêcher de lui dédier une épître,
"Épître à mademoiselle Clairon" (Moland, X, 384). Il sentit
le besoin de s'en excuser auprès de son vieil ami Richelieu:
"Si vous aviez vu comment elle a joué Electre dans mon tripot,
you me pardonneriez" (16 septembre 1765, Best. 12026).

Mlle Clairon venait en effet de subir une incarcération
à For-l'Evêque par ordre du roi, pour n'avoir pas voulu jouer
dans Le Siège de Calais, avec l'acteur Dubois, convaincu
d'un acte dégradant, et Richelieu, comme premier Gentilhomme
de la Chambre du roi, était en partie responsable de cette
arrestation. Voltaire se sent plus libre auprès de son
ami d'Argental auquel il s'ouvre avec plus de sincérité:
"J'ai cru qu'il fallait un tel baume sur les blessures qu'elle
avait reçues au For-l'Evêque ... et plus on a voulu l'avilir,
et plus j'ai voulu l'élever" (17 septembre 1765, Best. 12027).

L'actrice n'oublia pas cette générosité de Voltaire
à son égard. En septembre 1772, elle réunira chez elle les
gens de la meilleure société parisienne pour célébrer en
grandes pompes la gloire de celui qui avait contribué par
son génie et son talent à élever les lettres et les arts.
La Harpe qui était un des spectateurs de cette cérémonie dans
la rue du Bac où était le domicile de l'actrice, raconta à
Voltaire comment celle-ci récita avec émotion et noblesse une
ode composée à sa louange, tenant une couronne de laurier au-
dessus de son buste exposé aux convives par des rideaux tirés
de chaque côté de la salle, puis la déposant ensuite sur sa
tête. Voltaire débordait de reconnaissance et de joie: "Mon
cher successeur, on a donc essayé sur mon image ce qu'on fera
un jour pour votre personne? La maison de mademoiselle Clairon
est donc devenue le temple de la gloire? C'est à elle de
donner des lauriers puisqu'elle en est toute couverte"
(29 septembre 1772, Best. 16875).

L'idée de célébrer les mérites de Voltaire par un buste
n'était pas originale. En 1770, Mme Necker, une Genevoise
grande admiratrice du grand homme, eut cette même idée d'éle-
ver une statue à la gloire de celui qui avait tant fait pour
l'humanité et pour le progrès de la pensée. Elle invita
donc à sa table, le 17 avril 1770, tous les chefs de file de
l'Encyclopédie, pour leur soumettre son projet, ceux-ci agré-
èrent immédiatement. Il était temps en effet qu'on reconnût
l'oeuvre d'un tel homme et qu'on lui témoignât sa reconnaiss-
sance et son admiration. Les seize convives parlèrent
aussitôt de souscription de la part de tous les amis de
l'auteur: rois, hommes de lettres et autres, amies, protectrices, et choisirent Pigalle pour exécuter l'oeuvre.

Voltaire ne savait que faire pour échapper à un tel acte de gratitude. Le geste le touchait en même temps qu'il l'embarrassait, car il ne concevait pas que son pauvre corps décharné puisse être sujet à une sculpture. On ne pouvait, pensait-il, ériger une statue pour un tel squelette sans soulever le rire et le sarcasme. Il tenta, mais en vain, de dissuader l'instigatrice du mouvement:

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage; mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti... On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état! (21 mai 1770, Best. 15347).

Cependant le projet déjà lancé germait au sein de la communauté des lettres et de leurs amis. Richelieu fit parvenir la somme de cinquante louis à l'abbé Raynal qui la refusa pour la somme plus modique de vingt louis car il ne fallait pas humilier les autres participants. Madame Denis fit aussi une assez importante souscription. Le roi de Prusse, Frédéric, le roi de Danemark, le duc d'Albe s'associèrent avec joie à l'idée. L'argent venait de partout, même des
ennemis comme La Beaumelle et Fréron par exemple. Jean-Jacques, lui aussi, voulut figurer sur la liste des donateurs sous prétexte qu'il avait payé cher le droit d'y être admis. Il envoya donc le montant de sa souscription à M. de la Tourette qui se chargea à son tour de le faire transmettre à d'Alembert, secrétaire-trésorier du projet. Celui-ci remercia au nom de Voltaire, mais Voltaire n'était pas content du tout. Il voulait qu'on retournât son argent au souscripteur indésirable qui sans aucun doute n'avait fait le geste que pour se faire valoir aux yeux des autres. Il était inadmissible, d'après Voltaire, qu'un tel nom figurât à côté de celui de Choiseul, de Saint-Lambert ou de d'Alembert lui-même: "Je persiste dans la prière que je vous ai faite," écrivait-il à d'Alembert, "de faire rendre à Jean-Jacques sa mise" (16 juillet 1770, Best. 15505). D'Alembert, lui, n'était pas du même avis que Voltaire car il ne voyait là qu'une juste réparation de la part de Rousseau pour tous les ennuis causés à l'Encyclopédie.

Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait (25 juillet 1770, Best. 15528).

Piron, lui, avait été plus honnête que ses confrères et avait refusé net de verser quoi que ce soit pour la statue: "Je ne
donnerai pas un sou pour la souscription, mais je me charge de l'inscription," aurait-il dit devant témoin. 4

On dépêcha donc Pigalle au château avant que le patriarche ne se désistât. Celui-ci eut beau invoquer mille excuses pour faire échouer le projet, il eut beau remuer pendant les séances de pose, dicter son courrier au secrétaire, Pigalle n'en repartit pas moins avec son modèle fait comme il voulait. Voltaire était représenté presque nu, à la manière antique, selon le modèle de Sénèque se coupant les veines, comme l'avait suggéré Diderot à l'artiste, ce qui attira plusieurs critiques et de nombreuses discussions. On reprochait à l'artiste cette nudité effrayante et choquante à la fois. Voltaire se mit naturellement du côté de l'artiste:

Je ne sais qu'admirer l'antique dans l'ouvrage de M. Pigalle. Nu ou vêtu, il n'importe. Je n'inspire pas d'idées malhonnêtes aux dames, de quelque façon qu'on me présente à elles. Il faut laisser M. Pigalle maître absolu de sa statue. C'est un crime, en effet de beaux-arts, de mettre des entraves au génie.

Il se sentit néanmoins gêné par tant de regards curieux et scrutateurs prêts à le dépouiller de ses secrets les plus intimes. Une telle statue ne pouvait consoler quand tant d'ennemis conspiraient à la couvrir de honte. "Cette statue," confia-t-il plus tard, "n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature; cette canaille aboie, elle excite les dévots, ces dévots cabalent; et les honnêtes gens sont très indifférents" (à d'Aregntal, 6 avril 1773, Best. 17219).
Le rêve de Voltaire était depuis toujours de pouvoir rentrer dans la ville qu'il n'avait pas cessé d'aimer. Il espérait toujours que le public le réclamerait et le ferait revenir en triomphe, mais celui-ci semblait au contraire le boudier. Les Lois de Minos, qu'il avait composées à cette intention venaient de le décevoir une fois encore, et il avait dû retirer la pièce sous peine d'être sifflé impitoyablement. De plus, il eut à subir l'humiliation de voir son meilleur ami, Richelieu, le trahir ignominieusement. Celui-ci substitua à sa pièce le Catiline de Crébillon pour le mariage du comte d'Artois. Voltaire en fut profondément accablé car il n'avait plus de cinquante ans que les deux amis étaient attachés par la plus étroite amitié. Il ne put s'empêcher de dévoiler ses plaintes:

Ce que madame Denis veut vous dire, Madame, c'est que monsieur le maréchal de Richelieu, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien sensible pour un coeur qui lui est si tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au sujet des Lois de Minos, il n'a jamais été si empêtré avec moi, et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ses maîtresses... Je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi dans le temps même qu'il prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si longtemps (à Anne Madeleine Louise Charlotte Auguste de La Tour du Pin de St Julien, 19 mai 1773, Best. 17300):

C'était d'Alembert qui lui avait fait part de cette dernière trahison de son ami et Voltaire n'avait pas voulu y croire au début. Il dut cependant se rendre à l'évidence et se
résigner à rire de la folie des hommes et des siennes: "Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver les Lettres et son jardin et surtout l'amitié d'un coeur aussi bon que le vôtre et d'un esprit aussi éclairé" (à d'Alembert, 20 mai 1773, Best. 17302).

Ce fut cependant par une pièce de théâtre que Voltaire devait faire sa rentrée triomphale à Paris: Irène, composée en 1777. Là encore, il eut à essuyer une trahison de la part d'une de ses anciennes idoles. Lekain, en effet, ne voulut à aucun prix accepter de jouer le rôle qui lui était destiné. La pièce avait été enfin reçue favorablement par M. de Thibouville, directeur de la Comédie Française, et les rôles avaient été distribués à chacun des acteurs. Seul Lekain refusa sa participation. Il avait une raison, il était amoureux, et il n'entendait faire passer quoi que ce soit avant sa passion. Voltaire fut le seul à comprendre un tel geste et à l'excuser. Il fallait, disait-il, ménager l'amour-propre de l'acteur et ne pas le forcer à agir contre sa volonté, il reviendrait peut-être après, quand la première passion serait passée. D'ailleurs un acteur n'avait-il pas droit à sa vie privée et ne pouvait-il refuser un rôle quand il le désirait? Avec ou sans Lekain, il fallait que la pièce soit représentée car elle était la dernière chance de pouvoir revenir à Paris d'où l'auteur n'avait réellement été banni
par aucun ordre officiel. Le 4 février 1778, Voltaire se mit donc en route pour la capitale. Tous ses amis l’y attendaient et avaient préparé pour lui les plus grandes démonstrations d’amitié qu’il n’avait jamais encore reçues jusque-là. Il descendit chez le marquis de Villette où un appartement magnifique lui était préparé, puis il alla rendre visite à son vieil ami d’Argental qui lui apprit la mort de Lekain épuisé par trop de passion.

Les jours suivants, il dut subir l’admiration de tout Paris qui défilait dans l’antichambre de l’hôtel du marquis de Villette. On l’accablait de questions, le fatiguait par des compliments qu’il lui fallait retourner de multiples façons, on lui fit même lire quelques scènes de sa pièce Irène, on oubliait qu’il avait quatre-vingt-quatre ans, et il lui arrivait de l’oublier aussi. L’Académie lui envoya une députation composée du prince de Beauveau, de Saint-Lambert et de Marmontel. Tronchin attendit que Voltaire l’appelât mais il accourut aussitôt que celui-ci lui fit le premier signe. Gluck, le célèbre musicien, vint lui aussi le saluer avant de quitter la capitale. Tous les corps savants se présentèrent devant lui et chacun sait l’historique épisode de Franklin donnant son petit-fils à bénir. Il rendit des visites lui aussi, il alla voir Mme de Montesson, épouse morganatique du duc d’Orléans, Mme de Ségur, Sophie Arnoult,
le maréchal de Richelieu, Mme d'Epinay, la marquise de Gouvernet (l'ancienne Mlle de Livry) et Mme du Deffand.

A propos de la visite faite à la marquise de Gouvernet, il paraîtrait que Voltaire s'étant un peu penché sur la poitrine de la dame, celle-ci lui aurait dit, coquette: "Est-ce que vous songeriez encore à ces petits pendants-là?" A quoi Voltaire aurait répliqué avec sa verve habituelle: "Petits coquins! petits coquins! Madame ce sont bien de grands pendants!"6

En 1773, Voltaire avait écrit de Ferney à son amie, Mme du Deffand:

Je n'ai fait ma cour à personne, je n'ai demandé aucune grâce à personne, la satisfaction de manifester mes sentiments et de dire la vérité, m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où les haines des factions seront éteintes, et alors la vérité restera seule. Il y a quelque chose d'aussi sacré pour moi que cette vérité, c'est l'ancienne amitié! (29 mars 1773, Best. 17203).

Il restait fidèle à ce qu'il avait dit. Sa joie de revoir ses vieux amis à Paris était sincere, et il était prêt à pardonner, à oublier toutes les petites misères subies auparavant. Ce n'était pas tant la gloire qui lui faisait plaisir que le spectacle de tout ce monde pressé autour de lui, plein d'amitié à son égard, d'affection même. Lui qui avait vu tant d'amis partir, s'attachait à ceux qui restaient avec entêtement. "On se réconcilie à la mort
avec ses ennemis, à plus forte raison avec ses amis" (à
M. de Thibouville, 22 février 1773, Best. 17143).

Cependant malgré tout cela, Voltaire mourut seul, relé-
gué dans une maisonnette au fond du jardin de ce même hôtel
où chacun l'avait adulé, porté en triomphe. Le marquis de
Villette qui s'était montré si fier de l'avoir pour hôte
se demandait déjà avant sa mort ce qu'il pourrait bien faire
de ce cadavre encombrant. Mme Denis que la vue du corps
décharné, plein de pus de Voltaire écoeurait, ne quittait
pas son chevet de peur qu'il ne fasse un autre testament,
les deux garde-malade choisies par elle, riaient et jacasa-
saient sans nul respect pour le malade. Seule la présence
de Belle et Bonne (la marquise de Villette) aurait pu apai-
ser les dernières souffrances de l'agonie, mais elle était
trop timide, trop effacée à côté des autres plus méchantes
et cruelles. Le 30 mai 1778, Voltaire s'éteignit enfin
au grand soulagement de ceux qui l'entouraient. Le plus
sociable des individus avait découvert avec la mort la
grande solitude qui accompagne les derniers moments de
l'homme qui agonise.
NOTES

INTRODUCTION

1 Emile Faguet, Dix-huitième siècle, Études littéraires (Paris: Société Française d’Imprimerie et de librairie, 1890), 207.


3 Ibid., 171.

4 Voltaire, Oeuvres complètes (Moland), XXIII, 330-333.

5 Ibid.

6 Ibid., XVII, 180.
CHAPITRE I

TRAITEMENT DE L'AMITIE DANS SON OEUVRE

1 Lettre de Mathieu Marais au président Bouhier, à Paris, 4 janvier 1733, dans la Correspondance du président Bouhier, manuscrits de la Bibliothèque Nationale, VII, 561.

2 Ibid., lettre de Marais, 27 janvier 1733, IV, 461-462.

3 Voltaire, Oeuvres complètes (Moland), IX, 372.

4 Ibid., X, 265.

5 Voltaire, Romans et contes (Paris: Gallimard, La Pléiade, 1954), 17.

6 Ibid., 140.

7 Ibid., 147.

8 Voltaire, Oeuvres complètes (Moland), III, 476.


10 Ibid., 351.

11 Voltaire, Oeuvres complètes (Moland), IX, 405.
CHAPITRE II

AMOUR ELEGANCE ET ESTIME

1. Voltaire, Romains et contes (La Pléiade), 8.

2. Ibid., 168.

3. Ibid., 157.


8. Lettres de Mme de Graffigny, suivies de celles de Mmes de Staal, d'Epinay, du Bocage, Suard, du chevalier de Bourfleurs, du marquis de Villette, etc. (Paris: Charpentier, 1879), 263.


10. Voltaire, Romains et contes (La Pléiade), 234.

12 Voltaire, *Oeuvres complètes* (Moland), XXIV, 286.

13 *Lettres de Mme d'Epinay*, dans *Lettres de Mme de Graffigny*, déjà cité, 262.

CHAPITRE III

COURTISANERIE


2 Nouvelles éclésiatiques ou mémoires pour servir à l'histoire de la constitution Unigénitus (Paris, 1746), 3. Cité dans Voltaire, Correspondance (La Pléiade), II, 1317.


4 Jean Orieux, Voltaire ou la royauté de l'esprit, 789.
CHAPITRE IV

LES AFFAIRES

1 Desnoyresterres, *Voltaire et la société de son temps*, 253-54. Voltaire accuse l'existence d'une telle épître dans une lettre à Thiériot du 13 janvier 1723 (Best. 142).


CHAPITRE V

SOLIDARITE DE GENS DE LETTRES

1 Voltaire, Oeuvres complètes (Moland), XXIII, 330-33.


3 J. -J. Rousseau, Oeuvres complètes (Lefèvre, 1839), I, 666.


5 J. Orieux, Voltaire ou la royauté de l'esprit (Flammarion, 1966), 603.


7 Duvernet, La Vie de Voltaire (Genève, 1786), 47-8.

8 Girault, Lettres inédites de Buffon, J. -J. Rousseau, Voltaire (Paris et Dijon, 1819), 51.

9 Le Glaneur historique, critique, moral, littéraire, galant et calotin (La Haye), III, n° XXXII; 20 avril 1733.

10 Lettres de Rousseau sur différents sujets de littérature (Genève, 1750), I, 313.

11 Norman L. Torrey, The Spirit of Voltaire, 47.

12 Observations sur les écrits modernes, VII, 57; 9 mars

13
Lettre de M. de Burigny à M. Mercier, abbé de Saint-Léger, sur les démêlés de M. de Voltaire avec M. de Saint-Hyacinthe (Londres, 1780), 8.

14
Lettres inédites de madame du Châtelet à d'Argental (Paris, 1806), 108; 26 décembre 1738.

15

16
Longchamp et Wagnière, Mémoires sur Voltaire (Paris, 1826), II, 144. Lettres de Thiériot au prince royal de Prusse; à Paris, le 4 mai 1739.

17
Le Brun, Ode et Lettre à M. de Voltaire en faveur de la famille du Grand Cornelle (Genève, 1760), 23.

18
Année littéraire (1760), VIII, 163-4; 10 décembre 1760.

19
Vauvenargues, Œuvres choisies (Lefèvre, sans date), 339é 40.

20
    A. Belessort, Essai sur Voltaire (Perrin, 1926).

CONCLUSION

LES CONSOLATIONS DE L'AMITIE

1. Oeuvres du marquis de Villette (Édimbourg, 1788), 165. Lettre du marquis à sa femme; 14 juillet 1782.

2. Prince de Ligne, Lettres et Pensées (Genève, 1809), 327.


5. Gaullier, Étrennes nationales, IIIe année (Genève, 1855), 215. Cité par Desnoiresterres, VI, 349.

BIBLIOGRAPHIE

Sources Primaires

Paris: Garnier, 1877-1885.
   ————. Correspondence, ed. Theodore Besterman. 107 vols.
   ————. Correspondance, ed. Theodore Besterman. 2 vols.
   ————. Lettres inédites aux Tronchin, Genève: Droz, 1950.
   ————. Lettres d'amour de Voltaire à sa nièce, ed. Th. Besterman.

Sources Secondaires


Conlon, P. M. "Voltaire's literary Career from 1728 to 1750." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, ed. Th. Besterman, XXIV, 21-333.

Cornou, François. Trente années de luttes contre Voltaire et les philosophes du XVIIIe siècle; Elle Fréron (1718-1776). Champion, 1922.


Descartes, René. Discours de la Méthode. Des Principes de
la connaissance humaine. Des Passions de l'âme. XXIV.

Desnoiresetres, Gustave. Voltaire et la société de son temps.


Emerson, R. W. "Friendship," in his Essays, VI, 207.
Philadelphia: David McKay, s.d.

Endore, S; Guy. The Heart and the Mind: the Story of Rousseau


——. Amours d'hommes de lettres. Paris: Société fran-
çaise d'Imprimerie et de Librairie, 1919.

——. Dix-huitième siècle. Études littéraires. Paris:
Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1898.

Fletcher, D. J. "The Fortunes of Bolingbrok in France in the
Eighteenth Century." Studies on Voltaire and the Eighteenth
Century, ed. Th. Besterman, XXXVII, 205-252.

Fontenelle et Vauvenargues. Œuvres choisies. Paris: Jean
Gillequin et Cie, 1913.

Foulet, Lucien. Correspondance de Voltaire (1726-1729).

Francis, Louis. La Vie privée de Voltaire. Paris: Hachette,
1902.


Gilles, B. Voltaire: son temps, sa vie, son oeuvre. Paris:
Centre de Documentation Universitaire, 1952.


——. Lettres de Mme de Graffigny suivies de celles de
Mme de Staël, etc., sur leur séjour auprès de Voltaire.
Paris: Charpentier, 1883.


Vézinet, F. Autour de Voltaire. Paris, 1925.

